

2^{me} Année — N° XXII

15 Novembre 1906

Je sais tout

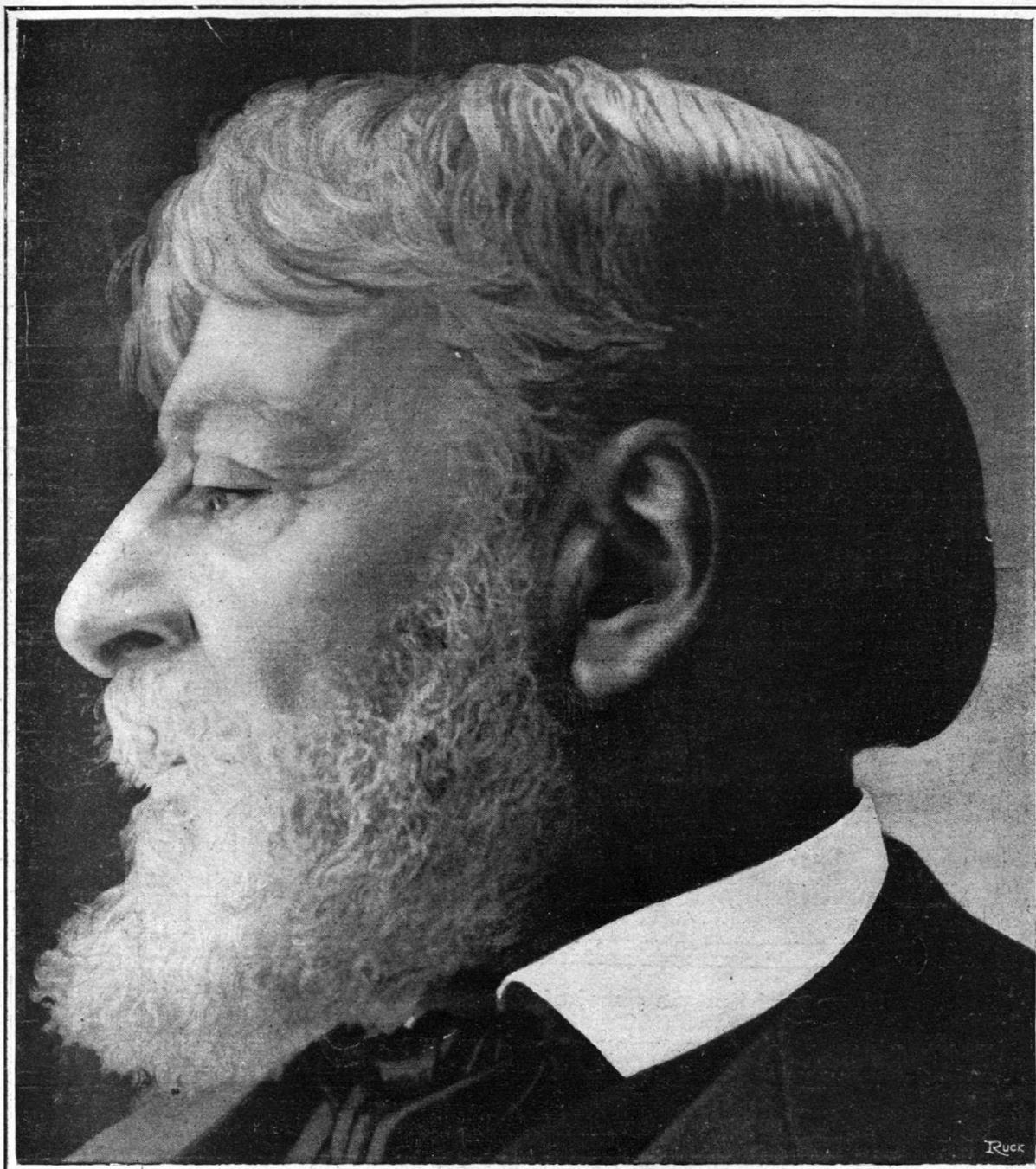
PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE & C^{ie}, 9 et 11, Avenue de l'Opéra

Abonn^{ts} : 12 Fr. Étr. : 18 Fr.

280-52, 280-56, 254-88

Chang^t d'adresse : 0 fr. 50

Publicité : Huguet, Minart & C^{ie}, 11, boulevard des Italiens



MOUNET - SULLY

Le doyen de la Comédie-Française, à laquelle *Je sais tout* consacre un article dans ce volume.

(Voir page 383)

SOMMAIRE

Vol. 22, 2^e année : 15 Novembre 1906

Frontispice : SULLY-PRUDHOMME.	335
LE COMMANDEUR DES CROYANTS, ESCLAVE DE LA PEUR (5 compositions d'ATAMIAN et 1 photographie)	337
SUR LES CHEMINS FLEURIS DE L'AUTEL (4 dessins de WÉLY, 1 reproduction d'un tableau d'ALBERT GUILLAUME et 4 photographies)	345
GRANDS FAITS : 20 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE 1906.	353
SA MAJESTÉ LA REINE D'ESPAGNE , hors-texte en couleurs, par J. CAYRON <i>Supplément d'Art en couleurs : LES GRANDS PEINTRES DE LA BEAUTÉ</i> ANGLAISE , par J. J. FRAPPA (15 reproductions des plus célèbres tableaux anglais)	355
LETTRES ET ARTS : 20 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE 1906	363
UNE LETTRE DE CHRISTMAS , Conte de Noël inédit en vers, par FRANÇOIS COPPÉE, de l'Académie française (2 reproductions de tableaux, 3 portraits et une composition de DE PARYS)	365
<i>Les nouvelles aventures d'Arsène Lupin : LA DAME BLONDE. I. Le numéro</i> <i>514, série 21</i> , par MAURICE LEBLANC (2 compositions de DE PARYS)	373
MADAME LONGWORTH, née ROOSEVELT , hors-texte en couleurs, par CAPPIELLO.	
A la Comédie-Française : LES AUTEURS JUGÉS PAR LES ACTEURS (10 portraits, 2 tableaux de LAISEMANT et de HORACE VERNET, 1 composition de R. LELONG et 29 phot.)	383
THÉÂTRE ET MUSIQUE : 20 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE 1906	391
A TRAVERS LE GLOBE : 20 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE 1906.	393
LA VIE SOCIALE : 20 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE 1906	394
VOUS ALLEZ TOUT SAVOIR , revue en 5 tableaux, par ROBERT DE FLERS et A. DE CAILLAVET (4 hors-texte en couleurs d'ALBERT GUILLAUME, et 30 dessins de LUCIEN MÉTIVET).	
L'ÉLOQUENCE, REINE DES PEUPLES (20 dessins de NOEL DORVILLE)	395
M. GEORGES CLEMENCEAU , hors-texte en couleurs, par LÉANDRE.	
L'APPEL D'UN AUTRE MONDE (4 compositions de H. LANOS)	403
SCIENCE ET NATURE : 20 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE 1906.	411
LEURS HOROSCOPES , par MADAME DE THÈBES (13 photographies, 6 autographes et 6 dessins d'horoscopes astraux, portraits graphologiques de M. A. DE ROCHETAL)	412
ÉLÉGANCES : 20 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE 1906.	419
ARMÉE ET MARINE : 20 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE 1906.	420
LE PAPIER COUCHÉ, MIROIR DES BELLES GRAVURES (7 photographies)	421
LES GRANDS GESTES DE L'OcéAN FIXÉS PAR L'OBJECTIF : (7 photographies en couleurs)	427
Tous LES SPORTS : 20 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE 1906.	435
INDUSTRIE ET COMMERCE : 20 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE 1906	437
CURIOSITÉS : 20 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE 1906	438
PORTRAIT DE M^{me} X... , hors-texte en couleurs, par HELLEU.	
A CHEVAUX DE PRIX, WAGONS CAPITONNÉS (10 photographies)	439
Roman : LE COLLIER DU MORT (fin) , par WHITE, adapté de l'anglais par F. DE GAIL (3 dessins de CAMOREYT)	445

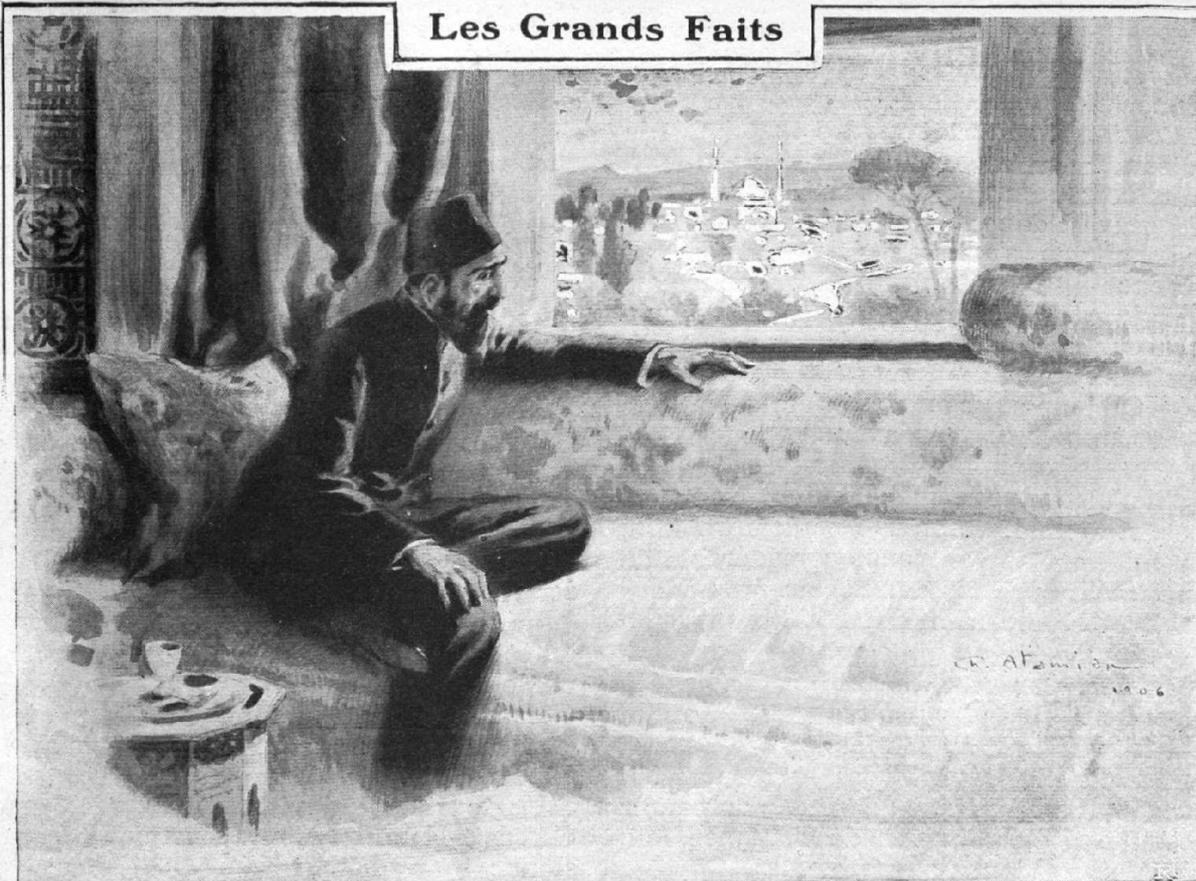
Les romans et les pièces de " Je sais tout " peuvent être mis entre toutes les mains

Nous publierons prochainement en une seule fois :

LE MIRAGE D'UN CRIME roman inédit de ABEL HERMANT
UN VOL AU GARAGE grande nouvelle inédite de Michel CORDAY
LE MAJORAT roman inédit de Marie-Anne de BOVET

Nous sommes acheteurs du n° 1 de *Je sais tout* au prix de 1 fr. 50. — Tout numéro détérioré est remplacé gratuitement : il suffit de nous le retourner en l'accompagnant d'une carte postale pour prévenir l'administration.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège



LA PRISON DORÉE

Derrière les murs de son Palais, invisible et silencieux, Abd-ul-Hamid, prisonnier volontaire, tremblant sans cesse pour sa vie, contemple, à travers les grilles, la vie ardente de Constantinople.

Le Commandeur des Croyants, esclave de la Peur

La maladie du sultan Abd-ul-Hamid et l'ouverture de sa succession, qui évoque la grande question d'Orient, sont graves de conséquences pour toutes les nations européennes. Dès lors, il est intéressant de se rendre un compte exact de ce qu'est la personnalité de ce monarque dont certains actes ont soulevé tant de colères et dont la vie mystérieuse s'écoule entre les murailles d'Yldiz-Kiosk

Un jour que, suivant sa coutume, Abd-ul-Hamid, entouré de sorciers et de mages, se faisait lire l'avenir, l'un d'eux, Abduraham-Essin, se leva tout à coup en proie à la plus vive agitation.

— Prince, s'écria-t-il! — S'il plaît à Allah, vous serez bientôt Sultan.

— Mais, observa Hamid, Abd-ul-Aziz,

mon oncle, est dans la force de l'âge, et le prince héritier, mon frère Mourad, est jeune et bien portant!

— Oh! répliqua le vieux sage, il n'importe! Un avertissement intérieur me dicte mes paroles! Prince, vous serez bientôt Sultan!

Deux ans plus tard, Abd-ul-Aziz mourait, et Mourad, appelé à lui succéder, éprouvait les premiers symptômes de la maladie

nerveuse qui devait peu après l'écartier du trône.

Comme il semblait perdre tout à fait la raison, la cérémonie de l'investiture était sans cesse retardée. La situation politique s'aggravait dans la capitale. A l'extérieur, les Balkans s'agitaient. On proposa la régence à Abd-ul-Hamid. Alors, ce prince qui jusque-là s'était fait un masque de douceur et de modestie, laissa voir toute son ambition.

— Ou empereur ou rien ! s'écria-t-il !

Les ministres, trop avancés pour reculer, pressés par les circonstances, jugeant qu'il n'était plus permis d'hésiter, lui accordèrent le khalifat, et, le 7 septembre 1876, au milieu d'une affluence considérable de spectateurs pressés dans des canots et sur les berges, Abd-ul-Hamid II, 28^e Padischah depuis la prise de Constantinople en 1453, se rendit par mer de Dolma Bagtché à Eyoub où, après les prières d'usage, on lui ceignit solennellement le sabre d'Osman.

Il avait exactement trente-quatre ans. Il succédait à un prince adoré de son peuple et qui avait été populaire dès l'enfance. Lui, avait eu une jeunesse triste.

— C'était, écrit un orientaliste hongrois, M. Vambéry, un enfant pâle, silencieux et mélancolique, à l'air méfiant et rusé. Il fuyait la société de ses frères et ne prenait point part à leurs ébats. La plupart du temps, retiré dans un coin sombre, il les regardait rire et jouer, de ses yeux fixes, d'une infinie tristesse.

Son père, lui-même, ne lui témoignait qu'indifférence. Il disait, en parlant de celui qui devait plus tard monter sur le trône :

— Je suis tranquille sur le compte de mes autres enfants, mais je désespère de corriger celui-là.

A PRÈS TRENTE-SEPT ANS DE RÈGNE —
DERRIÈRE LES MURAILLES D'YLDIZ —
LE SULTAN INCONNU

Aujourd'hui, le Sultan est âgé de soixante-quatre ans. De taille moyenne, d'une maigreur qui le désespère, il semble n'avoir plus que le souffle, et ne vit, en effet, que par les nerfs. Ses mâchoires sont larges, ses pommettes saillantes. Une courte barbe couvre ses joues maigres, une barbe qui serait grise s'il ne la soignait au moyen d'un mélange de café, de henné et de noix de galle. Il ne s'en cache pas du reste, mais blâme cette coquetterie chez les autres.

Causant un jour avec son Grand-Maitre des cérémonies, il s'exprima sévèrement

sur le compte d'un de ses ministres qui avait l'habitude de se teindre. Cependant, s'apercevant à quelque temps de là que la barbe de son courtisan grisonnait, il l'engagea à en faire autant.

— Oh ! se récria le Pacha, je ne veux pas m'attirer un jugement aussi dur que celui que Votre Majesté porta sur son ministre !

Abd-ul-Hamid se mit à rire, et, redevenu bon enfant répliqua :

— Bah ! J'en fais bien autant, moi !...

Ses yeux profonds et mobiles sont enfoncés sous l'orbite et donnent à ceux qu'ils fixent une indéfinissable impression d'angoisse. Ils reflètent tout ce qu'il y a d'étrange dans cette âme si compliquée, qu'un Turc qui vécut dans son entourage écrivit :

— Je ne sais encore s'il est intelligent ou stupide, courageux ou poltron, raisonnable ou fou !...

Il a le don de se faire charmeur pour gagner le cœur de ceux qui l'approchent, et en particulier des étrangers.

Un touriste qui visita Yldiz, résidence d'Abd-ul-Hamid, raconte ainsi ses impressions :

— Je fus accueilli à Constantinople avec une bonne grâce charmante. Pendant la cérémonie du Selamlik, mes compagnons et moi, fûmes comblés de gracieusetés. Avant de nous retirer, nous trouvâmes un buffet somptueux dressé sur la terrasse de Yldiz ; on nous offrit des cigarettes ; un aide de camp nous transmit les salutations impériales, et à notre départ, le général Scheker-Ahmed-Pacha nous remit, comme souvenir de Sa Majesté, des bibelots, des bonbons turcs...

Mais ce ne sont là qu'apparences, et toute cette politesse ne cache pas complètement sa cruauté implacable et son incurable défiance.

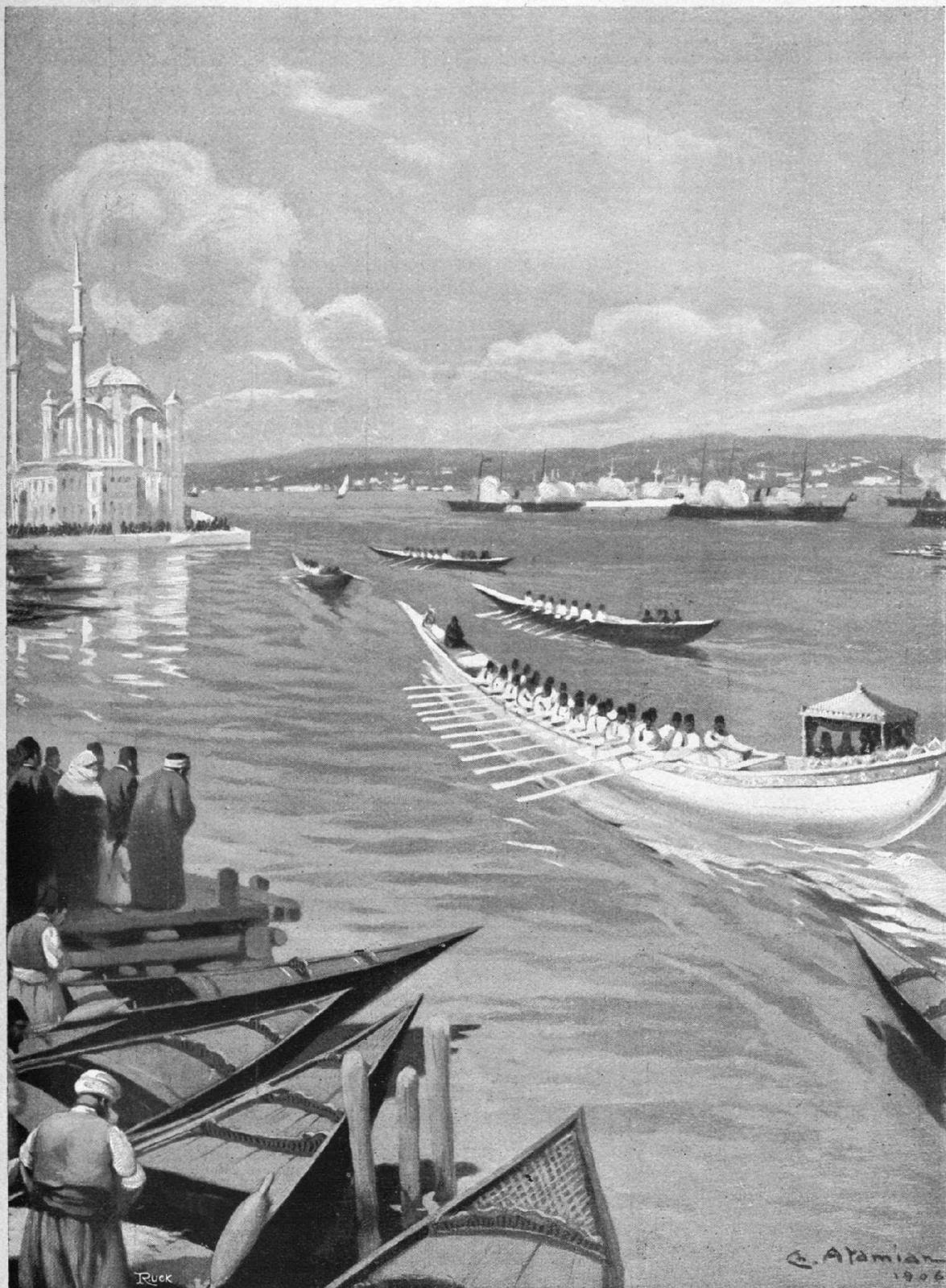
Ayant fait mettre à mort deux Pachas accusés d'avoir conspiré contre lui, il exigea que les têtes des suppliciés fussent embaumées, et qu'on les lui montrât. Simple moyen de précaution, pour s'assurer que ses ennemis étaient bien morts.

Parfois même de véritables hallucinations l'assaillent.

Au lendemain de l'émeute de Tcheragan, il appela son premier secrétaire Ali-Fuad-bey, l'entraîna à la fenêtre, et lui montrant la Sublime Porte distante de plusieurs kilomètres :

— Je les vois, lui dit-il ! Ils sont tous réunis là-bas pour proclamer ma déchéance !

Le Commandeur des Croiyants, esclave de la Peur



VERS LA GLOIRE

Au milieu des acclamations de milliers de spectateurs entassés dans des canots et sur la rive pour assister à son couronnement, Abd-ul-Hamid traverse le Bosphore, le 7 septembre 1876.



LA PUISSANCE ET LA GLOIRE

Vénéré à l'égal du Prophète Mahomet, maître absolu de tout un peuple, le Sultan reçoit l'hommage de ses ministres et de ses courtisans.

— Qui donc? interrogea le secrétaire abasourdi.

— Mes ministres! Mes propres ministres qui sont en train de me détrôner...

On l'a parfois dépeint comme un simple d'esprit : ce qu'on taxe de stupidité n'est que le résultat d'un excès de précautions. S'il a interdit l'installation du téléphone à Constantinople, c'est qu'il a pensé que les conspirations seraient facilitées par « *ce messenger fidèle et invisible qui défie toute surveillance.* » Mais il en fait usage dans son palais. Pour la même raison, il a fait prohiber l'élevage des pigeons voyageurs. Il connaît l'électricité, en use dans son palais, mais en défend l'emploi dans Constantinople, car, il sait le danger des explosions électriques, et toute explosion est pour lui un tel objet d'épouvante, que le simple mot *dynamo* l'horripile par sa seule parenté nominale avec la dynamite!

Un officier d'artillerie, Ali bey, ayant reçu

de ses camarades, pour avoir étudié en Allemagne la fabrication des explosifs, le surnom de *Dynamittchi* (le dynamiteur), n'a jamais obtenu le moindre avancement depuis qu'il fut affublé de ce sobriquet.

Parfois cependant, son ignorance est réelle. Bien qu'ayant grande peur de la foudre, il se mêle du paratonnerre, craignant que l'étincelle électrique, au lieu de suivre la chaîne conductrice, ne dévie en chemin, et vienne le frapper.

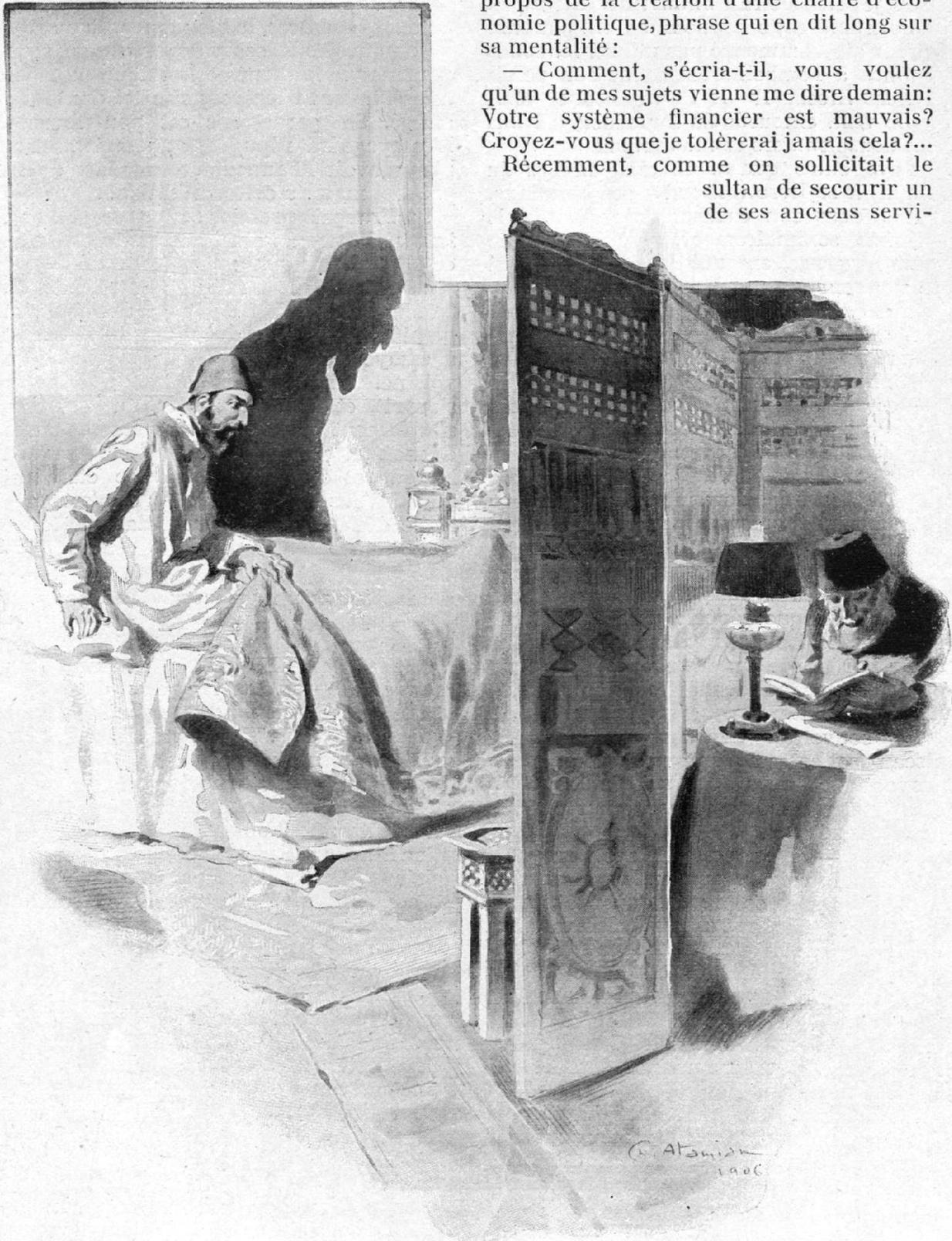
Le souci de sa sécurité n'empêche pas Abd-ul-Hamid d'avoir soin de sa fortune. Tout jeune, il jouait à la Bourse de Galata, mais en joueur prudent. Plus tard, il administra une verte correction à son intendant qui s'était permis de prendre quelques œufs provenant de sa basse-cour; une autre fois, il congédia un vieux domestique à cause de la disparition de quelques poules, et rossa son vendeur de lait pour une erreur de vingt centimes!

Ce sont là des exemples entre mille. Mais, s'il se montre ménager de son bien,

il est prodigue aussitôt qu'il s'agit des deniers de l'Etat. M. Vambéry rapporte une phrase prononcée par Abd-ul Hamid à propos de la création d'une chaire d'économie politique, phrase qui en dit long sur sa mentalité :

— Comment, s'écria-t-il, vous voulez qu'un de mes sujets vienne me dire demain: Votre système financier est mauvais? Croyez-vous que je tolérerai jamais cela?...

Récemment, comme on sollicitait le sultan de secourir un de ses anciens servi-



POUR ÉCHAPPER A LA TERREUR DES CAUCHEMARS

La nuit, isolé par un paravent, Abd-ul-Hamid se fait faire la lecture.

teurs, qui lui avait été très dévoué, il répondit :

— Je n'ai pas d'argent. Si j'en avais en trop, je l'emploierais à nourrir mes troupes!

Pourtant, cette économie n'est pas telle qu'il n'ait commencé par utiliser les fonds publics à l'embellissement de son palais d'Yldiz-Kiosk. Il vit là, dans une véritable ville entourée de murailles, à l'abri des conspirateurs et des curieux.

Levé entre quatre et cinq heures du matin, il se livre d'abord à ses ablutions, passe dans son cabinet de travail, puis déjeune sommairement, seul, dans une salle immense, entouré de ses vassaux qui se tiennent à une distance respectueuse, tandis qu'il joue avec ses chiens et ses chats préférés. Car, il a un vif amour des animaux. Il entretient dans son parc, une véritable ménagerie comprenant des fauves et des bêtes apprivoisées. Cette tendresse le distrait parfois des préoccupations diplomatiques les plus graves.

En 1882, Gladstone, au sortir d'une séance de la Chambre des Lords, fit à l'ambassadeur ottoman une communication importante que ce dernier transmit immédiatement à Constantinople. Trois jours se passent : pas de réponse. Enfin, dans la nuit du quatrième jour, une longue dépêche chiffrée arrive à l'ambassade. Le diplomate respire croyant avoir la réponse tant attendue : Ce n'était qu'une commande de moutons dont Abd-ul-Hamid voulait peupler son parc !

Le souverain affectionne encore les oiseaux, et cet amour pour les perroquets provoqua un jour un amusant incident.

Un matin, un de ses perroquets perché sur sa fenêtre se mit à crier : « Djafer-Agha ! » — L'eunuque Djafer, croyant entendre la voix de son maître, tant elle était bien imitée, se présenta aussitôt, sans avoir été appelé, ce qui mit le Sultan dans une telle fureur qu'il saisit l'oiseau et lui tordit le cou en s'écriant : « Dans ce palais, il ne doit y avoir qu'une voix pour commander ».

Au cours de ses promenades dans le parc d'Yldiz, il se fait suivre par son cafetier en chef qui porte au bout d'une chaîne un brasero ardent, et ce qu'il faut pour préparer instantanément la petite tasse de moka. Tout ce qui a trait à son alimentation, est du reste l'objet de soins particuliers. Une cuisine aux fenêtres grillées, aux portes blindées, est spécialement destinée à l'élaboration des mets réservés à sa bouche. L'eau employée à son usage est amenée chaque matin en grand appareil dans un

récipient cacheté, porté comme une chasse.

Il vit à Yldiz au milieu d'un luxe sans pareil, mais lui-même demeure excessivement simple dans sa mise. Il affectionne les couleurs sombres, le bleu foncé, le marron et le noir. Tous ses vêtements sont rembourrés à la hauteur de la nuque de façon à dissimuler la légère gibbosité dont il est affligé. Sa garde-robe est peu fournie. L'essayage lui répugne, et jamais tailleur n'a pu avoir l'honneur de procéder de ses propres mains à cette opération.

Un Français, premier coupeur du tailleur impérial, raconte ainsi une visite qu'il fit à ce client de marque :

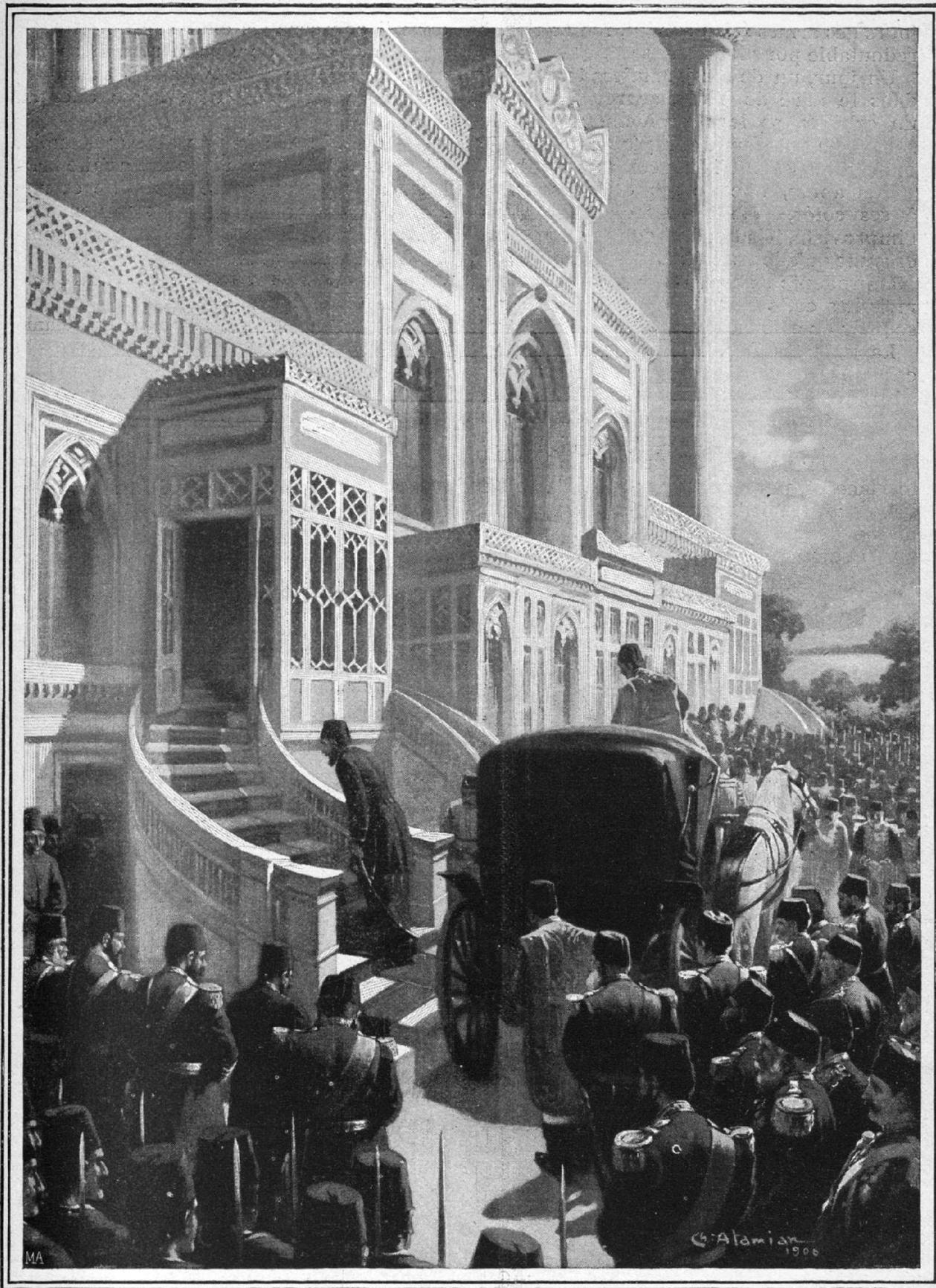
« J'entrai dans un des appartements de Sa Majesté. Le chef de la garde-robe vint bientôt me prendre des mains le vêtement à essayer, et l'emporta dans une pièce voisine. Dix minutes après, une porte s'ouvrit, et le Sultan vêtu du costume simplement bâti apparut à quatre mètres de moi. Il parcourut la pièce dans sa largeur et disparut. L'essayage était terminé. Vous comprenez qu'il n'est pas facile d'habiller un homme dans de telles conditions. »

LES PLAISIRS D'YLDIZ KIOSK — LE SOMMEIL DU SULTAN

Lorsqu'Abd-ul-Hamid a terminé ses affaires, entendu les rapports d'espions, vérifié les documents de ses émissaires, il se distrait parfois. Tireur émérite, il brûle quelques douzaines de cartouches, se livre à des travaux d'horlogerie, de céramique ; il peint, et sculpte, non sans talent. Il a aussi ses bouffons qu'il fait mander s'il est en humeur de rire. Mais son plus grand plaisir est le théâtre. Il assiste souvent à des concerts, à des séances de cinématographe ou de phonographe. Il possède deux troupes : une troupe turque et une troupe européenne qui jouent dans son théâtre particulier. Là, caché dans l'ombre d'une loge, au fond de la salle obscure et presque vide, il écoute sans jamais donner le moindre signe de contentement. Il affectionne certains opéras tels que la *Traviata*, le *Trouvère* et *Faust*, se plaît assez aux chansons de café-concert, mais déteste la musique classique.

Au reste, il ne semble jamais s'amuser. Au-dessus de tous les plaisirs, sa peur de la mort plane sans cesse. Il se défie de tout et de tous. Il a l'horreur des gestes brusques, des pas rapides, des mouvements inattendus. L'habitude qu'il a de porter tou-

Le Commandeur des Croyants, esclave de la Peur



LE SELAMLIK

A travers le scintillement des sabres, protégé par ses Régiments, Abd-ul-Hamid, commandeur des Croyants, gravit les marches de la Mosquée, le Vendredi, pour assister à la cérémonie du Selamlik.

jours des armes à feu sur lui, rend sa peur redoutable pour les autres.

Un jour, un de ses jardiniers travaillant dans le parc de Yldiz, accroupi derrière un arbuste, se leva rapidement pour le saluer. Abd-ul-Hamid effrayé par sa brusque apparition, l'abattit d'un coup de revolver.

Peu après, une de ses esclaves assise à ses côtés, s'étant approchée de lui à l'improviste, il la tua d'un coup de revolver, croyant qu'elle voulait l'étrangler.

On redoute sa peur, à l'égal de sa colère, mais il a cette excuse d'être le premier à souffrir de cet état maladif.

La nuit exaspère son épouvante. Il se couche tard, voulant dormir le moins possible. Les ténèbres l'affolent. Aussi dès que le jour tombe, tout le Palais, depuis les plus modestes couloirs jusqu'aux appartements de réception, s'illumine. Le silence le glace et, pour échapper à l'effroi qu'il lui cause, il fait jouer l'orchestre pendant de longues heures. Enfin, quand il a constaté que tout est en ordre, qu'il a fermé lui-même les portes de son appartement

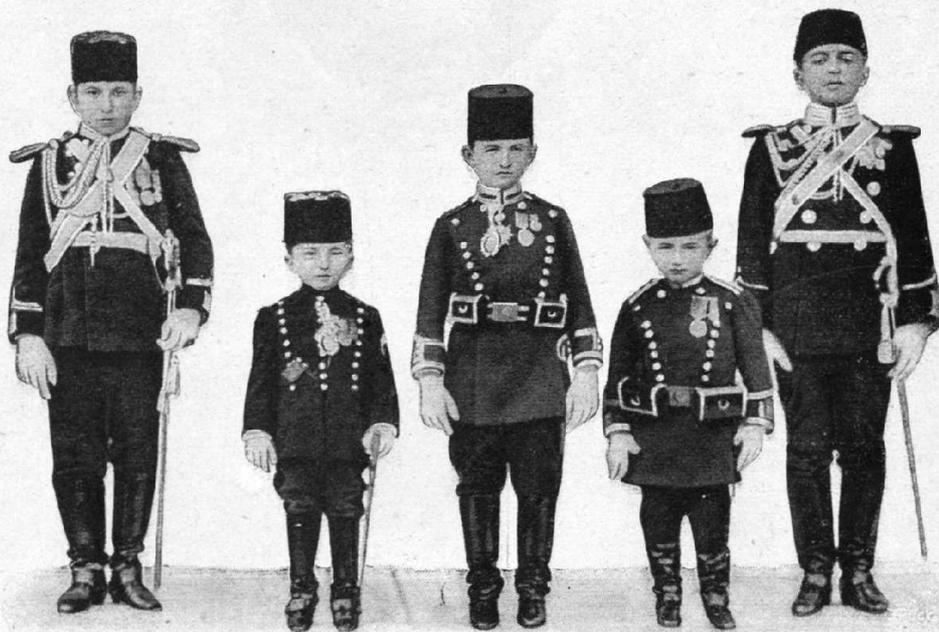
dont il conserve les clefs sur lui, il va se coucher. Avant de s'endormir, il se fait encore faire la lecture, puis, quand la fatigue le terrasse, il se laisse aller au sommeil.

Telle est la vie intime d'Abd-ul-Hamid. Cette existence que la légende a faite brillante ainsi qu'un conte des Mille et une Nuits, est en somme lugubre : existence de prisonnier, peuplée de terreurs et d'embûches qui ne permet au Sultan d'autre préoccupation que sa sécurité, d'autre joie que celle de faire frémir.

Et, quand après la cérémonie du Selamlik célébrée tous les vendredis, à travers le scintillement des sabres, une clameur formidable s'élève, répétée par deux fois :

« Longue vie à notre Padischah! »

Dans le regard vitreux de cet Empereur écrasé par la souffrance physique et morale, passe peut-être un vague regret de n'être pas tout simplement un de ces artisans de son Empire, qui vivent joyeux et sans souci sous le grand soleil du Bosphore!...



LES FILS DU SULTAN

Les princes Mehmed-Selim, Abd-ul-Kadir, Mehmed-Burkan-Eddine, Abdour-Rahine, Mehmed Bedr-Eddine.



LE LUNCH

Le lunch a complètement détrôné le bal de jadis, voire la soirée intime; tout au plus un coin est-il réservé pour la danse; on félicite les mariés et leur famille, on grignote un sandwich, on déguste une tasse de café glacé et on part — notre époque est celle des gens pressés!

Sur les chemins fleuris de l'autel

Les rites des grands mariages mondains changent avec les époques. Il est intéressant, par des exemples et des anecdotes puisés dans de récentes cérémonies, de fixer le code élégant du grand mariage en 1906; nulle solennité, en effet, n'exige dans le déploiement des pompes et du luxe, un plus grand tact et un goût plus affiné ❧ ❧

LA soirée de contrat. Sur de longues estrades adroitement disposées pour qu'aucun objet ne nuise à l'autre et que le service d'or massif envoyé par le baron de R... n'écrase pas trop le petit portefeuille brodé par les doigts secs et diligents de la vieille demoiselle V., s'étaient, rutilent et flamboient les toilettes en argent, les grands plats, les gobelets, les services à poisson, les candélabres, les bronzes, les biscuits de Sèvres, les coupes en vermeil, les pendules Louis XVI, les éventails, les cachets, les

flacons, les cuillers, les boutonniers, les cendriers, les boutons de sonnette, les dentelles, les bijoux, enfin, éblouissants dans leur écrin. Un invité sobrement vêtu considère ces merveilles avec une attention gênée; il paraît de la race de ceux qui meublent de leur encombrante timidité les embrasures des portes. Un monsieur, compatissant, lie conversation avec lui :

— Quelle chaleur! Et que de merveilles, n'est-ce pas?

L'invité répond par monosyllabes polis, sans cesser de regarder alternativement les brocs de vermeil et le collier de perles,

puis les visiteurs entassés. Le monsieur insiste, offre un tour au buffet, qui est refusé, s'enquiert auprès du maître de la maison sur l'identité de son interlocuteur et apprend, non sans stupéfaction, qu'il vient de parler à l'agent de la sûreté préposé à la garde des cadeaux! On reçoit tant de monde! C'est un tel tohu-bohu! La présence du représentant de la force publique est indispensable. Grâce à son œil vigilant aucun de ces trésors ne... s'égaré; point de scandale, il sait prendre à part le cambrioleur mondain et lui glisser négligemment : « La plaisanterie est fine, mais rendez-moi le solitaire que vous venez de prendre... tout de suite... et maintenant filez! » Personne ne s'en aperçoit; l'agent de la sûreté a le doigté et l'habitude. Songez qu'à une récente exposition de cadeaux le prix total des objets exposés dépassait deux millions. Ce sont aussi des souvenirs historiques dont la valeur est inappréciable; ainsi au mariage du baron Lucien d'Aubigny avec M^{lle} de Villeneuve-Esclapon, fille du marquis de Villeneuve et de la marquise, née princesse Bonaparte, une collection d'admirables dentelles montrait, parmi des pièces uniques, la splendide robe en application d'Angleterre donnée jadis par l'impératrice Eugénie à la princesse Mathilde.

En dehors de la soirée de contrat, les réceptions données à l'occasion des mariages sont plus intimes que jadis. Le plus grand luxe est celui des fleurs; c'est une débauche de rares orchidées et de merveilleuses azalées. Ainsi, la corbeille de fiançailles — qui doit être portée dans l'heure qui suit la demande en mariage — se compose de muguet, d'azalées, de lis, de lilas blanc, de roses blanches et d'orchidées en grappe, le tout garni de dentelles. Cette corbeille est la première dépense, qui peut aller jusqu'à 1.500 francs, dans les mariages exceptionnellement luxueux... mais on a vu des unions fort heureuses débiter par des corbeilles beaucoup moins onéreuses!

— Tous les deux jours, nous dit le grand fleuriste à qui nous avons demandé ces renseignements, le bouquet envoyé par le fiancé met les longues tiges de fleurs différentes dans les cornets de cristal disposés par la jeune fille. Celle-ci trouve sur son couvert, quand elle va dîner pour la première fois chez les parents de son fiancé, un bouquet de corsage. Le bouquet de contrat est blanc et rose; c'est souvent une gerbe dans un cornet de cristal. Le jour du

mariage : grande corbeille fleurie de fleurs d'oranger et drapée de tulle. L'appartement, le vestibule et les escaliers sont ornés de plantes vertes et de fleurs blanches; les bourses des quêteuses sont ornées — par les soins de la mariée — de garnitures d'orchidées et de muguet avec le bouquet de corsage assorti. On ne met plus de fleurs dans le coupé.

La soirée de contrat s'enjolive depuis peu d'un détail emprunté à l'Angleterre, celui du wedding-cake, autrement dit gâteau de mariage. Les deux fiancés entrent les premiers et ensemble dans la salle du souper. On vide une coupe de champagne. Puis, la mariée plante un couteau dans la pâte dorée; un domestique coupe ensuite le gâteau qui est distribué entre les convives; c'est en général un pièce monumentale où le génie créateur du pâtissier s'est donné libre carrière.

LES NOUVELLES TRADITIONS

A signaler également la transformation de l'anneau nuptial; « l'alliance » unie est remplacée par une bague très simple mais adroitement « tordue » par un artisan célèbre et symbolisant « les nœuds du mariage ». Le protocole de la demande est resté le même; on le simplifie, au contraire des nations orientales, qui y déploient leur attirail d'obséquiosité. A l'occasion du mariage d'une charmante Parisienne avec un jeune Chinois, on a traduit de la sorte la réponse du père chinois au futur qui vient de se déclarer :

— Le choix que vous daignez faire de ma fille, pour être l'épouse de votre fils, me fait connaître que vous estimez ma pauvre et laide famille plus qu'elle ne le mérite. Ma fille est grossière et sans esprit et je n'ai pas eu le talent de la bien élever. Cependant je me fais gloire de vous obéir dans cette occasion.

Le père français montre moins d'humilité!

Notre époque aura vu reflorir la tradition du mariage à la campagne. C'est inattendu et charmant et la description de ces mariages champêtres mérite de s'intercaler ici avant le mariage somptueux de la Madeleine, de la chapelle des Invalides, de Sainte-Clotilde, Saint-Philippe-du-Roule, Saint-Pierre-de-Chaillet, Saint-Honoré d'Eylau et Saint-Augustin. La mariée a une robe courte à volants; le marié, ou bien atténué la sévérité de son habit noir par un pimpant cha-



L'EXPOSITION DES CADEAUX

Organisée pour flatter la vanité des donateurs, cette exposition montre parfois des trésors princiers; l'affluence est telle et la valeur des cadeaux est souvent si considérable qu'un agent de la sûreté se dissimule parmi les invités pour exercer une surveillance discrète!



LE MARIÉ EN REDINGOTE

La redingote remplace de plus en plus l'habit, elle le supprimera bientôt complètement; inutile de dire qu'elle est fastueuse et d'une coupe impeccable.

peau de paille, ou bien adopte la jaquette, voire le simple veston bleu. Le maire vient parfois de retirer sa blouse empesée pour ceindre l'écharpe tricolore; dans l'humble église, nulle adjonction au lutrin classique: le chantre tonitruant et le « serpent ». A la sortie, les pétards éclatent, les fusils de chasse partent en signe de réjouissance. Un paysan offre le pain et le vin, brise le verre quand la mariée y a trempé ses lèvres et lui offre un bouquet de fleurs des champs. C'est tout au plus si, dans le parc, à l'heure du lunch, un orchestre de tziganes adroitement dissimulé vient rappeler Paris, et le cortège est toujours précédé du vieil fatidique ou du violoneux qui ne craint pas la comparaison avec Boldi. Les châtelains se marient à la campagne et aussi les simples bourgeois. Au mariage du marquis de Gouy d'Arsty avec M^{lle} Le Besgue, fille adoptive du duc de Penthièvre, les chemins étaient jonchés de fleurs coupées et le cortège, composé des membres les plus notoires de l'aristocratie française, était encadré par de jeunes villageoises en blanc;

tout le village d'Arc en Barrois avait été transformé en un immense jardin. Dans ce cas, c'est le curé qui offre le wedding cake, c'est-à-dire le gâteau confectionné avec des soins attendris par le plus ancien fermier.

LE PROTOCOLE DES MARIAGES A PARIS.

Mais, malgré la vogue du mariage au printemps ou en été dans ces cadres exquis de nature, l'heure n'est pas encore venue où la mairie rustique, la modeste église de village remplacera la mairie du quartier élégant et la superbe église parisienne. Alors que la campagne autorise toutes les fantaisies de costume, Paris est plus rigoureux, encore que bien incertain. Pour la mariée, c'est la robe de satin blanc ivoire garnie de point d'Angleterre avec le très long voile en application de point d'Angleterre ou de Bruxelles; mais pour le marié? La redingote prédomine; pourtant certains



LE MARIÉ EN JAQUETTE

Les mariages se font souvent à la campagne dans la petite église voisine du château. La jaquette et même le veston sont autorisés, avec le chapeau de paille!

restent encore fidèles à l'habit noir — et l'habit noir est si laid dans la journée, cet insecte de nuit paraît si désuet à la lumière éclatante du soleil! Au mariage de M^{lle} de La Pérelle avec le comte de Béthune-Sully, ce dernier avait revêtu l'habit bleu de roi à boutons d'or; l'exemple a été peu suivi.

Voici les mariés à la mairie; passons rapidement sur le cérémonial connu : pour que la lecture du code soit faite en dehors des heures ordinaires, il suffit de verser une somme qui varie entre



50 et 1.500 francs et qui est attribuée aux pauvres. Les dons sont parfois plus généreux; il y a quelques années le prince de Monaco donna 5.000 francs. Quand le mariage est uniquement civil, un peu de la pompe de l'église est reversée sur l'édifice municipal garni de fleurs et où un orchestre d'une dizaine d'exécutants met une inhabituelle musique.

Les détails matériels du mariage à l'église sont les suivants : Pour la première classe, le prix est de 1.400 francs comprenant le personnel, la maîtrise, le luminaire et le tapis; cinquante louis de fleurs décorent l'autel avec une haie de verdure ou de fleurs jusqu'à l'entrée; pour 400 francs, un entrepreneur fait une marquise; les

instruments, violons, harpes et contrebasses coûtent 400 francs; les chanteurs recrutés à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique se font payer un cachet de mille francs; Faure eut 3.000 francs — mais c'était le grand Faure!

Le mariage en automobile, illustré par les reproductions photographiques, tend à s'acclimater, malgré son modernisme.

Nous avons énuméré tout à l'heure les paroisses les plus élégantes. Une place à part est due à Saint-Louis - des - Invalides. Il n'y a pas longtemps que les officiers

peuvent se marier dans la glorieuse chapelle; c'est seulement depuis l'abbé Meuley, le curé actuel, que cette coutume est née. Nul texte, nul décret ne l'autorisaient ni le défendaient; aussi, quand un commandant le premier, d'accord avec l'abbé Meuley, l'idée de faire célébrer

la cérémonie du mariage de sa fille dans cette église, il suffit de quelques démarches auprès de l'archevêché et du ministère de la Guerre pour que son souhait pût être réalisé. Depuis, la chose a été réglementée

LE MARIÉ EN HABIT

Classique. Dans beaucoup de mariages élégants l'habit est conservé, malgré la mode nouvelle de la redingote. Les essais d'habits de couleur n'ont pas réussi.

et une convention passée entre l'archevêché de Paris et le ministère de la Guerre détermine les conditions et fixe les tarifs. Tout officier de France ou enfant d'officier peut se marier à la chapelle des Invalides. Mais ce n'est pas un droit absolu et il faut, pour bénéficier de cette faveur, une autorisation formelle du curé de la paroisse où aurait dû être célébré le mariage.

Là eurent lieu les mariages de la fille du général Ménétrez, de la fille du général Dubois, des deux filles du



LES SOLISTES

Quelques artistes de l'Opéra et de l'Opéra-Comique se sont fait une véritable spécialité de chanter aux messes des grands mariages.

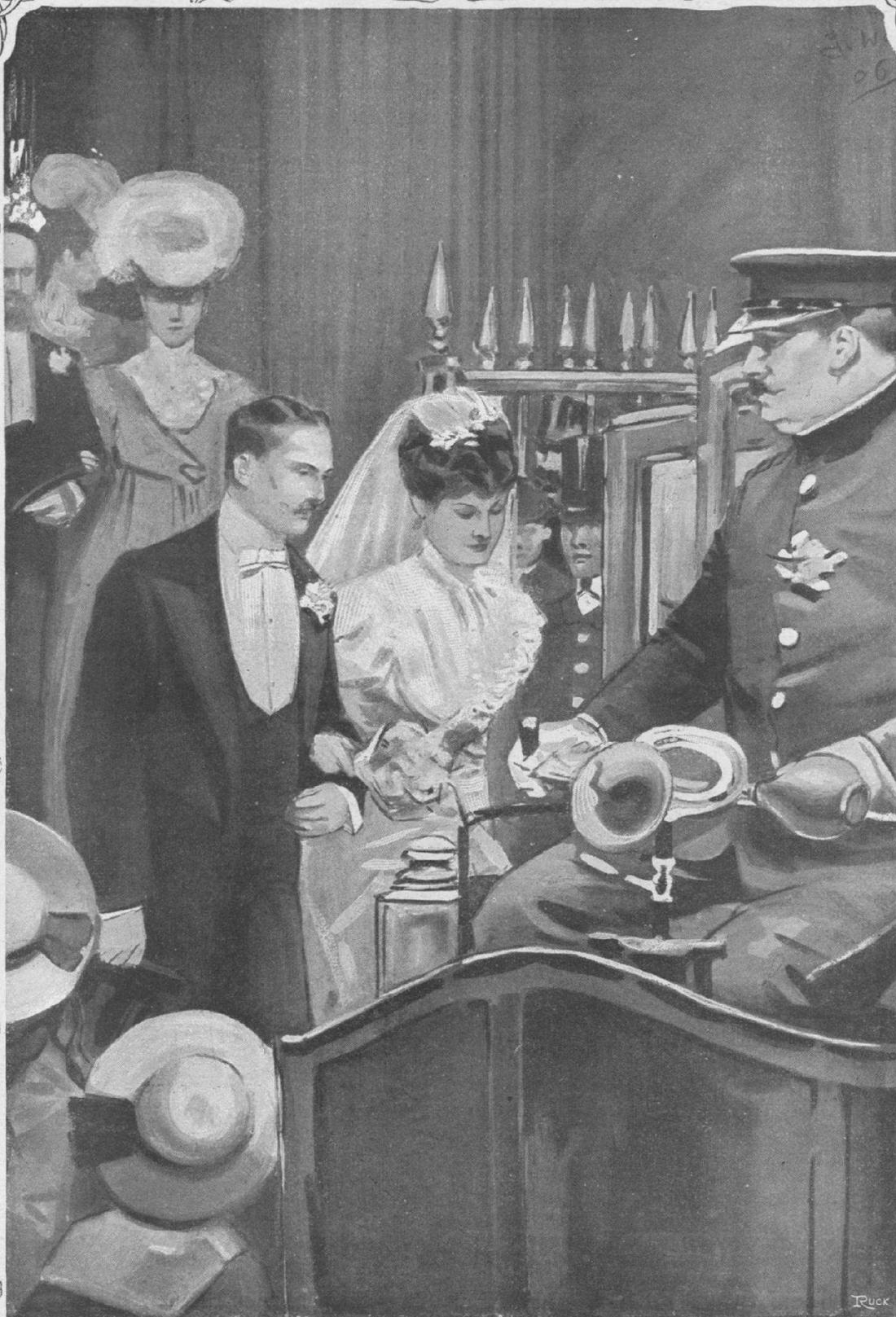
général Simon, ceux des fils des généraux de Bellegarde et de La Celle, celui de la fille du général Brugère, etc. Le décor, si simple, est émouvant. La solennité se déroule à l'ombre des drapeaux pris à l'ennemi et qui s'alignent en haut de la nef, sur les inscriptions qui rappellent les maréchaux et les généraux enterrés là : Jourdan, Kléber, Pélissier, Oudinot, Sérurier, Canrobert, MacMahon. Au delà du maître-autel, par une grande baie vitrée, on aperçoit les hauts montants dorés et le dais



(Cl. Braun.)

LE DÉFILÉ A LA SACRISTIE

Dans ce spirituel tableau, Albert Guillaume a montré la foule se pressant aux portes de la sacristie, les hommes portant leurs chapeaux au bout des cannes pour les garer des à-coups fâcheux.



L'AUTOMOBILE NUPTIAL

Pour les mariages, comme dans l'ordinaire de la vie parisienne, l'automobile tend à supprimer les chevaux, le coupé classique et les landaus des invités; mais le mouvement est loin d'être général et les noces en automobiles sont relativement rares.

qui surplombent le tombeau de Napoléon; par un jeu de lumière, l'or de toute la partie supérieure s'éclaire magnifiquement, tandis que le reste est baigné dans une clarté bleue. Au mariage de la fille du général Brugère, Mgr Richard, archevêque de Paris, était assis sur un trône drapé d'étoffes blanches.

— Mes enfants, dit le prélat aux mariés après la cérémonie, vous êtes mes Benjamins, car maintenant c'est fini, je ne célébrerai plus de mariages.

On voit que depuis les fiançailles, moment charmant et béni, jusqu'à celui où les époux en costume de voyage gagnent la radieuse Italie, les étapes à franchir sont nombreuses; sans parler des détails importants du trousseau à confectionner, des démarches à faire auprès du maire pour qu'il prononce une allocution bien sentie, du lunch à commander où il vient toujours trop de monde — ou pas assez. Le lunch clôture le mariage au lieu du bal de jadis; on improvise dans un coin une sauterie pour les jeunes gens. Les garçons et demoiselles d'honneur — jamais plus de deux couples et encore les prend-on maintenant parmi les enfants de la

famille — reçoivent un gentil souvenir.

Maintenant les lumières sont éteintes, les fleurs se fanent, l'avenir formidable et mystérieux s'ouvre devant les mariés. Ils retrouveront plus tard, installés, les cadeaux de noces — princiers ou affreux mais qui font toujours plaisir à recevoir.

Les artistes n'ont-ils pas rénové l'ancien et naïf compliment en vers. Au mariage de M^{lle} Greffulhe et du comte de Guiche, le comte Robert de Montesquiou, sur un éventail peint par M^{me} Madeleine Lemaire, écrivit de sa curieuse écriture les vers suivants qui mettent un joli point final à cet article :

Du fond des coquilles nacrées,
Lorsqu'on les écoute en rêvant,
S'élèvent des rumeurs sacrées
Où gémissent l'ombre et le vent.

O prodige! Les grandes vagues
Avec leur accent presque humain
Semblent affluer sous les bagues
Toutes petites d'une main.

Mon cœur est comme un coquillage
D'où, vers moi, paraissent venir
Toute la mer et son sillage,
Tout l'amour et son souvenir.



LE GATEAU DE NOCES

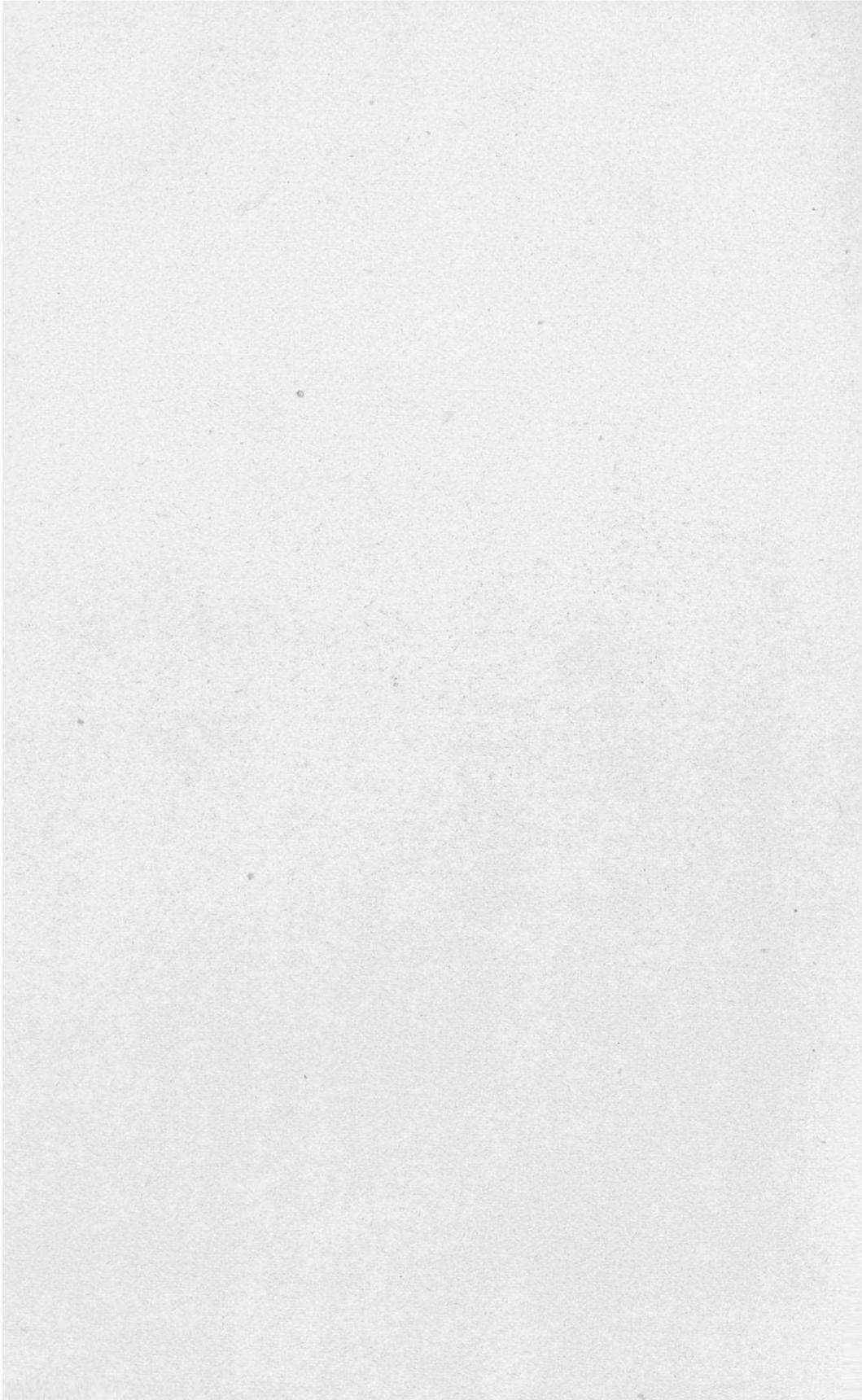
Dans les noces à la campagne, le curé présente aux mariés le symbolique gâteau de noces, le « wedding cake » des Anglais.



SA MAJESTÉ LA REINE D'ESPAGNE

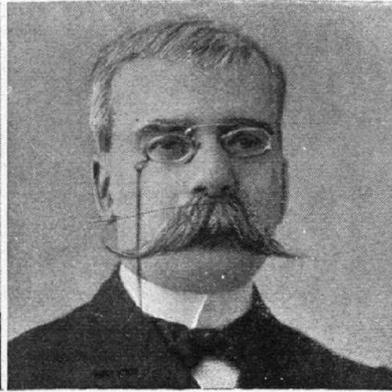
Dessiné spécialement par CAYRON pour *Je sais tout*

S. M. La reine d'Espagne a bien voulu poser, durant son séjour en Angleterre, devant notre collaborateur Jules Cayron, peintre attiré de la haute société et des cours, dont nous sommes heureux de présenter l'œuvre charmante à nos lecteurs.

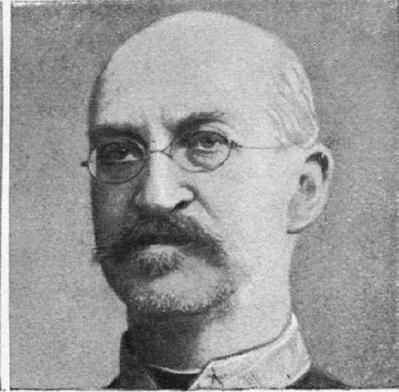




LE PRINCE GEORGES DE GRÈCE, qui a abandonné le 25 septembre les fonctions de haut commissaire en Crète, estimant que l'Europe ne facilitait pas l'union de l'île, possession turque, à la Grèce. Au départ, la population s'est montrée sympathique au prince.



M. ZAIMIS, le nouveau haut commissaire en Crète, investi le 30 septembre à Athènes. Il a fait ses études de droit à Paris. A présidé la Chambre hellène. Trois fois ministre ; c'est lui qui liquida la guerre malheureuse de 1897 avec la Turquie.



LE DUC DE CUMBERLAND, auquel est offerte la couronne du duché de Brunswick, et qui n'obtiendra l'agrément de la Prusse que s'il renonce à ses droits au trône de Hanovre, dont sa famille a été dépossédée en 1866. Son refus entraînera une nouvelle régence.



LA RÉPRESSION EN RUSSIE. — Les attentats se multiplient, et la répression se fait terrible. En cinq semaines (10 septembre-15 octobre), les cours martiales ont prononcé plus de 200 condamnations à mort. On rencontre partout des convois d'exilés. Notre photo représente l'un de ces lugubres cortèges.



LES OBSÈQUES DU GÉNÉRAL TRÉPOÏF ont eu lieu dans l'église Pierre-et-Paul, à Saint-Petersbourg, en grande pompe, malgré l'éloignement du tsar, parti en croisière dans le golfe de Finlande l'avant-veille. L'absence du souverain a duré jusqu'au 4 octobre, date à laquelle il a réintégré son palais de Péterhof.



LE GÉNÉRAL DEDOU-LINE, nommé gouverneur des palais impériaux de Russie, à la date du 20 septembre, en remplacement de Trépoïf. C'est à lui qu'est due la découverte du complot de Péterhof.



LES ÉVÉNEMENTS DE CUBA. — L'intervention américaine a eu pour résultat la démission du président de la République, M. Estrada Palma, et la constitution d'un pouvoir provisoire dont M. Taft, ministre de la guerre des États-Unis, s'est déclaré le chef. Le 29 septembre, celui-ci a pris possession du palais du gouvernement, dont nous publions une vue. Les Cubains ont accueilli cette situation avec calme. Les Américains se défendent de toute idée d'annexion.



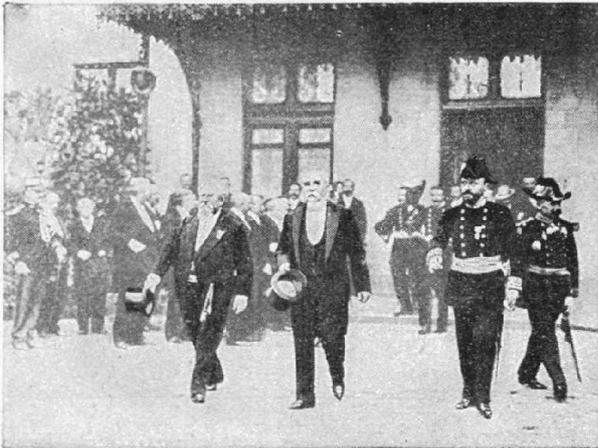
M. TAFT, qui a été délégué par le gouvernement de Washington pour mettre fin à la guerre civile qui désolait Cuba. Sa mission terminée, il a été remplacé à la tête du pouvoir provisoire par M. Windthop.



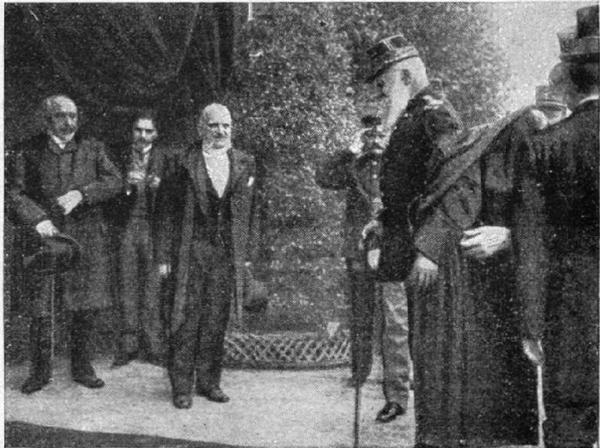
M. FALLIÈRES DANS LE TARN-ET-GARONNE. — Le Président de la République a consacré un voyage officiel au département qui l'a vu naître. Du 29 septembre au 1^{er} octobre, il a visité Marmande, Nérac, Agen, Mézin. A Agen, il a posé la première pierre d'un théâtre, ainsi que le montre notre photographie.



LE VIGNERON DE LOUPILLON. — En veston et chapeau de paille, M. Fallières n'a pas manqué, pendant les quelques jours qu'il est resté à Loupillon, où il a une maison de campagne, d'aller, chaque matin, visiter ses vignes. Rien ne lui plaît tant que de se montrer familièrement aux équipes de vendangeuses.



M. CLEMENCEAU EN VENDÉE. — Le ministre de l'Intérieur s'est rendu le 30 septembre à Chantonnay, son pays natal, et à la Roche-sur-Yon. Notre photographie le montre quittant la préfecture, ayant à ses côtés le préfet et le maire.



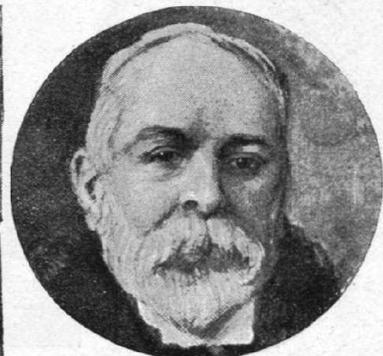
LE ROI DES BELGES AU « CINQUANTAIRE ». — Le 1^{er} octobre, Léopold II s'est rendu pour la première fois aux expositions organisées pour célébrer le cinquantenaire de son avènement. Il a été reçu par l'illustre homme d'Etat, M. Woeste.



M. CHAUTARD, président du Conseil municipal de Paris, qui a reçu le lord-maire, sir Walter Vaughan Morgan (13-18 octobre), et les conseillers de la Cité. (Cl. Waléry)



M. BEBEL A MANNHEIM, à la sortie d'une séance du congrès des socialistes allemands, tenu du 23 au 30 septembre. C'est lui qu'on voit dans le fond de la voiture.



LE NOUVEAU LORD-MAIRE, sir William Treloar, élu le 29 septembre maire de Londres pour une année, à dater du 9 novembre prochain.

DIVERS. — LA RETRAITE DE M. SARRIEN. — M. Sarrien s'est rendu dans l'après-midi du 17 octobre à l'Élysée, où il a remis, pour raison de santé, à M. Fal-

lières sa démission de président du Conseil. Il a confirmé cette démission le surlendemain au conseil de cabinet; elle a entraîné celle de tous les ministres.



LADY HAMILTON EN BERGÈRE, PAR ROMNEY

Emma Lyon qui présida le Temple de la santé du Dr Graham, qui fut la conseillère de Nelson et devint ensuite Lady Hamilton, fut le modèle préféré de Romney. Ce tableau d'un charme si particulier se trouve aujourd'hui dans la collection de la baronne Alice de Rothschild.

(Cl. Braun et Clément)

Les Grands Peintres de la Beauté Anglaise

Les nouveaux tableaux du Louvre jettent une lumière éclatante sur les admirables toiles de l'École anglaise, longtemps mal connue en France. En même temps que cet article anecdotique sur les grands maîtres anglais, Je sais tout donne la reproduction de leurs plus indiscutables chefs-d'oeuvre ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



DEUX femmes ivres se disputent dans une des rues les plus grouillantes de Londres. Soudain l'une d'elles, tirant une fiole de gin de sa poche, emplit sa bouche de liqueur et en asperge les yeux de sa rivale. Celle-ci se sauve, aveuglée, en poussant des hurlements...

Cette scène de rue, aussi rapide que

brutale, avait semblé passionner un spectateur qui se mit à crayonner en quelques traits, sous les yeux d'un ami, l'incident bizarre auquel il venait d'assister. C'était le peintre William Hogarth, dont les tableaux de genre devaient obtenir un si grand succès dans la haute société anglaise. S'il cherchait ainsi ses inspirations dans le peuple, c'était que lui-même en était issu. Pourtant son pinceau ne fut pas toujours

tenté par le réalisme d'une querelle de faubourg ou la mélancolie d'un visage de misère; il peut prendre place dans la galerie des portraitistes, grâce à son portrait de Lavinia Fenton dans le rôle de Polly Peachum et à celui de Wilkes dont le modèle disait spirituellement : « Je lui ressemble chaque jour davantage! »

Il doit être surtout cité pour la façon énergique avec laquelle il lutta afin d'imposer son art, au dix-huitième siècle anglais lourd et grossier. « C'est un fait incontestable, disait-il, que le public encourage le commerce et la mécanique plutôt que la peinture et la sculpture. »

Joshua Reynolds dont Edmond Burke a dit qu'il fut « le premier Anglais qui ajouta la gloire artistique aux autres gloires de son siècle », débuta d'une façon plus régulière. Après avoir lu *l'Essai sur la théorie de la peinture* par Richardson, il voulut être peintre, ne rencontra aucune résistance dans sa famille, entra dans l'atelier de Thomas Hudson et, doué d'une nature aussi froide qu'ambitieuse, étudia les œuvres anciennes consciencieusement, longuement avec « ce désir désordonné d'exceller sur tous les points et de posséder toute qualité qu'il apercevait chez autrui » dont il nous a entretenu dans une autobiographie.

COMBIEN SE FAISAIT PAYER UN GRAND ARTISTE ANGLAIS POUR UN PORTRAIT AU XVIII^e SIÈCLE.

A son retour d'Italie en 1753 ils s'installa à Londres où ses débuts furent faciles, grâce à ses relations. Comme il peignait mieux que son maître Hudson et qu'il se faisait payer infiniment moins cher : 10, 20, ou 30 guinées (265, 530 ou 795 francs environ) il ne tarda pas à recevoir de si nombreuses commandes qu'il dut en tenir registre.

En 1760 il augmenta ses prix et, selon les dimensions, ses toiles furent payées 25, 50 ou 100 guinées. A partir de 1780 elles montèrent à 100 ou 200 guinées et pour un portrait de famille de huit personnes, le duc de Marlborough alla même jusqu'à lui payer 700 guinées (18.375 francs). Ajoutons qu'un portraitiste à la mode se fait payer de nos jours 30, 40 ou 50.000 francs et quelquefois plus. Il arrivait à l'apogée de sa gloire, lorsque, vers 1769, les lauriers de Gainsborough et de Romney lui inspirèrent une certaine jalousie et, portant dans un dîner un toast à ce dernier, il le fit en ces termes :

— A Gainsborough, le meilleur peintre de paysage!

Ce à quoi le paysagiste Wilson, froissé, répliqua par cette riposte :

— Et à Gainsborough, le meilleur peintre de portraits!

La discorde régna quelque temps entre Gainsborough et Reynolds. Celui-ci ayant posé le principe que le bleu ne pouvait être la couleur dominante d'un portrait, Gainsborough répondit en peignant son fameux *Blue boy* (l'enfant bleu). Néanmoins lorsqu'il fut mourant, il demanda son adversaire et, lui prenant les mains, lui dit :

— Nous nous retrouverons tous au ciel et Van Dyck sera de la partie!

Reynolds fut le véritable artiste de métier et de volonté, non de sensibilité et de premier mouvement. Il répétait souvent : « Dans n'importe quelle carrière, le succès dépend, non d'une aptitude innée pour cette carrière spéciale, mais de la vigueur générale de l'esprit et de sa forte et constante tension vers une fin spécifique. »

Thomas Gainsborough, au contraire, est le peintre-né qui ne sait travailler que d'après nature et sous l'empire d'une émotion. Né dans le comté de Suffolk d'une famille de neuf enfants, il débute d'une façon bizarre : en faisant le croquis si exact d'un voleur, qui avait pénétré dans le jardin de son père, que ce dessin put servir au procès de pièce à conviction.

Envoyé à l'âge de quatorze ans dans la capitale, il travaille d'abord avec le graveur français Gravelot, puis chez le classique Hayman et revient quatre ans après au pays; il se livre à l'étude de la nature et ne devient véritablement portraitiste qu'après avoir rencontré à l'orée d'un bois où il rêvait, une délicieuse jeune fille : Margaret Burr qu'il épousa quelques mois plus tard; néanmoins ses paysages sont encore infiniment supérieurs à ses portraits; son ami Ghicknesse, gouverneur du fort d'Ipswich, pouvait écrire avec raison à cette époque : « M. Gainsborough me reçut dans son atelier où se trouvaient quelques portraits bien dessinés, parfaitement ressemblants, mais peints avec dureté et de la pire couleur. » Ce n'est que vers 1767, après son installation à Bath qu'il connut les maîtres flamands et que son génie s'enflamma à leur contact; il admira surtout sans réserve les portraits que Van Dick avait peints durant son séjour en Angleterre, *il admira...* il n'étudia pas. Son talent s'adoucit, se transforma sans cependant qu'il étudiât les grands peintres comme Reynolds qui allait jusqu'à détacher



LADY HAMILTON, PAR ROMNEY

Lady Hamilton eut sur l'œuvre de Romney une influence considérable. Elle lui posa ses Saphos, ses Madeleines, ses Bacchantes. Il fit d'elle quelques portraits en toilette de ville dont un des meilleurs, celui que nous reproduisons, appartient au baron Alfred de Rothschild.

(Cl. Braun et Clément)



PORTRAIT DE LA COMTESSE D'OXFORD PAR HOPPNER.

Toute l'élégance un peu froide d'Hoppner est résumée dans cette toile du Musée du Louvre.

NURSTERS (ESQUISSE), PAR REYNOLDS

Cette esquisse très enlevée montre un côté peu connu du talent de Reynolds.

LA PRINCESSE AMÉLIA, PAR LAWRENCE
Génie du chiffon, charme de l'arrangement. On retrouve dans ce délicieux portrait de petite fille toutes les qualités de Lawrence, peintre de la Cour et peintre de la Mode (Windsor).

(Cl. Braun et Clément)

des parcelles des œuvres de sa collection pour étudier leur procédé.

Artiste de tempérament, il peignait d'instinct et c'est ce qui fait la variété de son œuvre où rien n'est dû à la réflexion, où tout change et varie suivant le modèle qu'il avait devant les yeux.

«Jesuis vite perdu dès que je prétends raisonner » disait-il. Il mourut, couvert de gloire et d'honneurs, en 1788.

Romney, aussi sensible que Gainsborough, audacieux et libre comme Hogarth, débuta sous la tutelle d'un portraitiste nomade, Edward Steele à qui ses parents l'avaient confié; il le suivit quelques années, tomba malade, épousa la jeune fille qui l'avait soigné et l'abandonna pour aller chercher fortune à Londres. Là, il fit connaissance de « la divine Emma Lyon » qui trônait dans le *Temple de la santé* du Dr Graham. Cette Emma Lyon, l'amie de Nelson qui devint par la suite Lady Hamil-

ton, Romney en fit son modèle préféré; elle lui posa ses Madeleines, ses Saphos, ses Bacchantes, il fit plusieurs fois son portrait en costume de bergère, en toilette de ville, etc.

La vie irrégulière de Romney, la rencontre de ce modèle influèrent sur son œuvre d'une façon considérable, donnant à ses toiles

un charme pernicieux et une grâce extraordinaire. Nous sommes loin de la rudesse de Hogarth, de la science un peu froide de Reynolds, de la sincérité émue de Gainsborough.

Romney est, de tous les portraitistes anglais, celui qui se rapproche le plus de nos petits maîtres du XVIII^e siècle. Son succès fut tel qu'il contrebalança celui de Reynolds et qu'il y eut pendant quelques années un parti Romney et un parti Reynolds. Lord Thurlow disait : « J'étais de la faction Romney, Reynolds était un coquin et un mauvais peintre. » Il s'était



PORTRAIT DE MISTRESS SHERIDAN, PAR GAINSBOROUGH

Ce portrait qui fait partie de la superbe collection de Lord Rothschild est un des plus agréables de Gainsborough. Toute la douceur, tout le talent prime-sautier, toute la sensibilité du Maître s'y résument ainsi que sa science du paysage et des lointains embrumés.

(Cl. Braun et Clément)



LADY CARRINGTON,
PAR LAWRENCE
(Fragments)



L'ACTRICE MISS FENTON,
PAR HOGARTH



L'ACTRICE MISS SIDDONS
PAR LAWRENCE



MISTRESS MACHONIDINE
PAR REABURN
(Cl. Braun)

pourtant fait peindre par lui, mais comme tant d'autres, il avait eu à se plaindre de la fragilité de sa peinture.

Lawrence nous présente un exemple de favori de la fortune. D'une extraction moyenne, il fut tout de suite remarqué pour ses dispositions extraordinaires et à dix-sept ans, il remportait le prix de la société des Arts : une palette en argent. La rapidité de sa réussite (à vingt-deux ans il remplaçait son maître Reynolds comme peintre du roi) l'empêcha de se perfectionner complètement et il se trouva forcé d'user d'artifices pour dissimuler de nombreuses faiblesses.

Nature fine, élégante et pleine

de charmes, il plut à la haute société et fut le peintre de la mode; il la dirigea, l'inventa même, eut le génie du chiffon et, évitant de se lancer dans de vastes compositions au-dessus de ses forces, peignit ses contemporains d'une façon un peu fardée mais, somme toute, exacte. Sa vie fut calme, sans grande



LA PRINCESSE E. DE HESSE-HOMBURG
PAR GAINSBOROUGH (Windsor).

lutte et son œuvre, toujours égale, est le reflet de son existence élégante et mondaine.

A côté de ces grands maîtres, il nous faut citer encore deux artistes dont la gloire, quoique moins universelle et moins grande, n'en fut pas moins considérable de leur temps : Hoppner et John Opie.

Hoppner fut longtemps le peintre en vogue de l'aristocratie et Lawrence le considéra comme un dangereux rival; malheureusement la mauvaise qualité des couleurs qu'il employait fait que la plupart de ses œuvres sont altérées et que l'on peut moins facilement les juger. Élégant et souple, il réussit surtout dans les portraits de femmes; comme Lawrence, il

imita

trop les procédés de Reynolds et spécialement ses heurts de lumière.

John Opie, d'extraction plus basse, eut des débuts moins faciles et une vie moins heureuse. Il n'a pas l'élégance de Lawrence et de Hoppner, mais son talent est plus puissant.

Enfin, pour terminer cette rapide étude, tout en lais-



LA DUCHESSE DE DEVONSHIRE
PAR GAINSBOROUGH



FEMME EN BLANC DE J. OPIE
(Musée du Louvre)



PORTRAIT DE MISTRESS HOARE ET DE SON ENFANT (GALERIE WALLACE)

Par son arrangement, la pose gracieuse de la mère, ce portrait rappelle un peu les toiles des maîtres italiens que Reynolds étudia avec tant de conscience. Il est un des plus largement peints de l'artiste anglais.

(Cl. Braun et Clément)

sant de côté beaucoup d'artistes dignes d'être cités, il faut saluer un grand méconnu : sir Henry Raeburn qui obtint quelque succès mais n'arriva jamais à la situation d'un Reynolds ou d'un Gainsborough, malgré sa très haute originalité, un sentiment remarquable de la vérité et une largeur de

touche tout à fait exceptionnelle. Mais, après Lawrence, aucun portraitiste ne passionna plus l'aristocratie anglaise.

Telle fut cette période de l'art anglais brillante et extraordinairement variée.

La réunion de tant de maîtres de génie à une même époque donna lieu à cette

erreur assez généralement répandue d'une croyance à une Ecole anglaise composée d'artistes, ayant les mêmes inspirations, employant les mêmes procédés, concourant au même idéal, comme l'Ecole flamande, l'Ecole hollandaise ou les différentes Ecoles italiennes. — Comme nous venons de le voir très rapidement, rien n'est moins exact — seules la quasi-uniformité des types, des modèles, la similitude des modes, la répétition des mêmes portraits (n'oublions pas que certaines femmes à la mode, comme *Mistress Robinson* (*Perdita*) ou *Miss Siddons* furent portraicturées tour à tour par *Gainsborough*, *Reynolds*, *Romney* ou *Lawrence*) ont pu donner lieu à cette croyance erronée.

Au contraire, les Maîtres anglais étant nés tard dans l'histoire de la peinture, à une époque où les arts étrangers avaient atteint depuis longtemps leur apogée, ayant pu, par ainsi, puiser leur inspiration à des sources diverses, — souvenons-nous du voyage de *Reynolds* en Italie, de l'admiration de *Gainsborough* pour *Van Dyck*, — ont pu se diversifier plus facilement que les peintres des autres pays.

On a pu voir d'ailleurs par les différentes anecdotes que nous avons données à quel point chacun de ces artistes tenait à sa

personnalité. Nul ne voulut se dire l'élève de l'autre. *Reynolds*, peintre du roi à vingt-deux ans, en pleine possession de sa gloire au moment où les autres tâtonnent, dans l'obscurité et souvent dans la misère, n'a plus le droit de se transformer. La plupart de ces peintres ont été d'ailleurs gâtés par la fortune; ils n'ont pas connu les mauvais jours trop fréquents en France, la famine des débuts; de hautes et puissantes protections leur ont assuré une existence tout ou moins paisible, quand elle n'était pas fastueuse.

L'art anglais fut longtemps ignoré en France, il ne fut en réalité découvert qu'à l'Exposition de 1855.

L'enthousiasme fut énorme, presque excessif; on oublia trop facilement la période correspondante de l'art français et nos maîtres du dix-huitième siècle furent, à ce moment-là, si délaissés qu'ils se vendirent pour des prix absolument ridicules.

Les portraitistes anglais sont dignes de la plus grande admiration, mais nous ne devons pas oublier qu'à la même époque nous possédions des peintres tels que *Largillière*, *Chardin*, *Lancret*, *Watteau*, sans oublier *Nattier* et *Latour*, en qui réside tout le charme féminin du XVIII^e siècle français.

JEAN-JOSÉ FRAPPA.



L'ENFANT A L'AGNEAU, PAR LAWRENCE (NATIONAL GALLERY)
(Cl. Bram et Clément)



Victor Paul

Nos collaborateurs PAUL et VICTOR MARGUERITE viennent de faire paraître (1^{er} oct.) un livre de nouvelles : *Sur le vif*, dont le titre dit bien le genre.

(Cl. Je sais to: £)



(Cl. Nadar).

FRÉDÉRIC MASSON, de l'Académie française, publie une seconde série de *Jadis*; la première allait du déisme pendant la Révolution à la vraie figure de Napoléon, la seconde va de Napoléon à la princesse Mathilde. Ces volumes sont comme des notes en marge des grandes études napoléoniennes de M. Frédéric Masson.



FRÉDÉRIC MISTRAL fait paraître (10 oct.) comme nous l'avions annoncé: *Mes origines: mémoires et récits* en double édition, provençale et française, livre charmant qui fera connaître et aimer le père de *Mireille*.



Édition illustrée par L. Métivet, des *Aventures du roi Pausole* (1^{er} oct.).



LA FEMME D'AFFAIRES A NEW-YORK. Gravure extraite de *New-York tel que je l'ai vu*, un très curieux volume que publie, texte et dessin, CHARLES HUART. Les 136 illustrations animent étrangement la relation du voyage.



Nouveau recueil de monologues de Félix Galipaux (24 sept.).



LES FOULES DE LOURDES

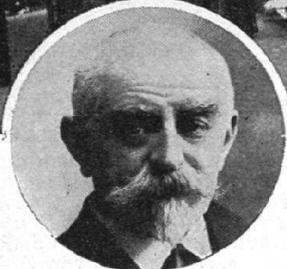
M. J.-K. HUYSMANS, le célèbre auteur de *Sainte Lydwine de Schiedam*, de la *Cathédrale* et de *En Route*, publie (5 oct.) les *Foules de Lourdes* où, dans son style imaginé et si personnel, avec sa terrible



LES CIVIÈRES DES MALADES A LOURDES

sincérité, il dit son admiration et ses répugnances pour tout ce qui se passe, pour tout ce qui se dit, pour tout ce qu'il a vu au pays de la petite Bernadette Soubirous.

(Cl. Service des Projections de la 'Bonne Presse'.)



J.-K. HUYSMANS

QUELQUES ŒUVRES REMARQUÉES DU SALON D'AUTOMNE



ALBERT BELLEROCHÉ
Portrait.



GEORGES BERGÈS
Portrait de M^{lle} Solange T.



ABEL FAIVRE
Portrait de M^{lle} V.



M^{lle} HÉLÈNE DUFAU
Portrait.



EUGÈNE CARRIÈRE
Son dernier portrait.



RAOUL DU GARDIER
Sur le sable.

SALON D'AUTOMNE. — Le quatrième Salon d'Automne installé au Grand-Palais, a ouvert ses portes le 6 octobre. Des salles particulières sont consacrées à trois artistes qui ne sont plus : à COURBET, de qui l'on montre

de superbes portraits; à CARRIÈRE, le peintre des maternités touchantes; à GAUGUIN, étrange artiste, mort à Tahiti qui servit longtemps de cadre à ses essais décoratifs.



(Cl. Eug. Firou)

MAITRE BARBOUX, ancien bâtonnier, un des avocats les plus renommés du barreau de Paris où il fut inscrit en 1859. Ses plaidoieries les plus célèbres sont relatives à Sarah Bernhardt pour sa sortie de la Comédie-Française et au Panama.



LES CANDIDATS A L'ACADÉMIE (FAUTEUIL DE ROUSSE)

LE COMTE FLEURY, dirige depuis 1899 le *Carnet*, revue historique et littéraire, et a publié *Carrier à Nantes*, *Louis XV intime*, *Fantômes et Silhouettes*, le *Palais de Saint-Cloud*, ouvrage couronné par l'Académie française.



PIERRE DE NOLHAC, conservateur du Palais de Versailles et l'auteur de maints beaux livres sur la cour de France : *Louis XV et M^{re} de Pompadour*; *Marie-Antoinette Dauphine*; *la Reine Marie-Antoinette*.



NAPOLÉON RÉVANT, PAR CORRODI (FRAGM.) (Cl. Braun et Clément)

UNE LETTRE DE CHRISTMAS

Conte de Noël inédit

Par **FRANÇOIS COPPEE**

de l'Académie Française

I

L'Empereur est depuis deux ans à Sainte-
[Hélène.

Le climat l'a flétri de sa mortelle haleine.
Il décline en dépit des soins d'O'Méara.
Soyez contents, ô rois geôliers ! Il en mourra.

Aujourd'hui cependant son humeur est
[moins noire.

Que faire ? Travailler et dicter son histoire ?
Las Cases n'est plus là pour le *Mémorial*.

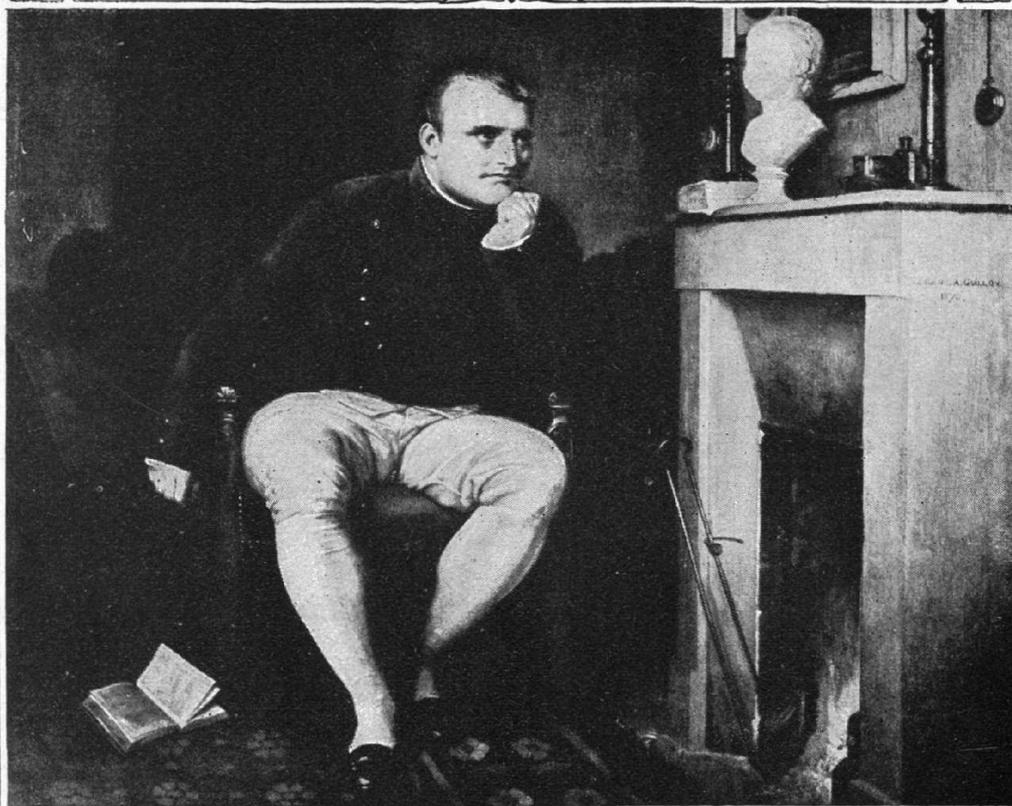
Peusif, il reconnaît son masque impérial,
Quand au miroir, après le bain, il se regarde.
Puis, ayant mis l'habit des chasseurs de la
[garde,

L'habit vert étoilé de la plaque d'argent
Et l'illustre chapeau présenté par Marchand,
Le voilà tel qu'il doit durer dans la légende ;

Et quand paraît au seuil le médecin d'Irlande
Par qui se sent aimé le glorieux martyr,
Il dit presque gaîment :

— Venez... Je veux sortir.

Mais autour de Longwood où se meurt l'aigle en cage,
C'est toujours l'accablant et morne paysage



(Tableau de Eug. Guillon)

(Cl. Braun et Clément)

LE BUSTE

*C'est le dernier trésor que conserve cet homme :
Le buste d'un très bel enfant, du Roi de Rome.*

De gommiers rabougris et de cactus poudreux ;
Et dans l'étroit vallon bordé de rocs affreux,
Au bout duquel la mer au loin miroite et bouge,
L'Empereur trouvera partout le soldat rouge
Qui lui semble un verrou vivant de sa prison.
Qu'importe ! Il a besoin d'espace et d'horizon,



BONAPARTE
CONSUL

Ce matin. La douleur de sa lente agonie
Se bercera, croit-il, à la plainte infinie
De la lame de fond croulant sur les galets.
Il va donc, s'irritant du salut des Anglais
Qui font de leur fusil sonner les capucines.
Il atteint le sommet des falaises voisines ;
Mais, quand du haut d'un cap il découvre la mer,

Un brick de guerre est là, qui louvoie, ayant l'air
Inquiet du captif et de ses promenades
Et qui braque sur lui toutes ses caronades.

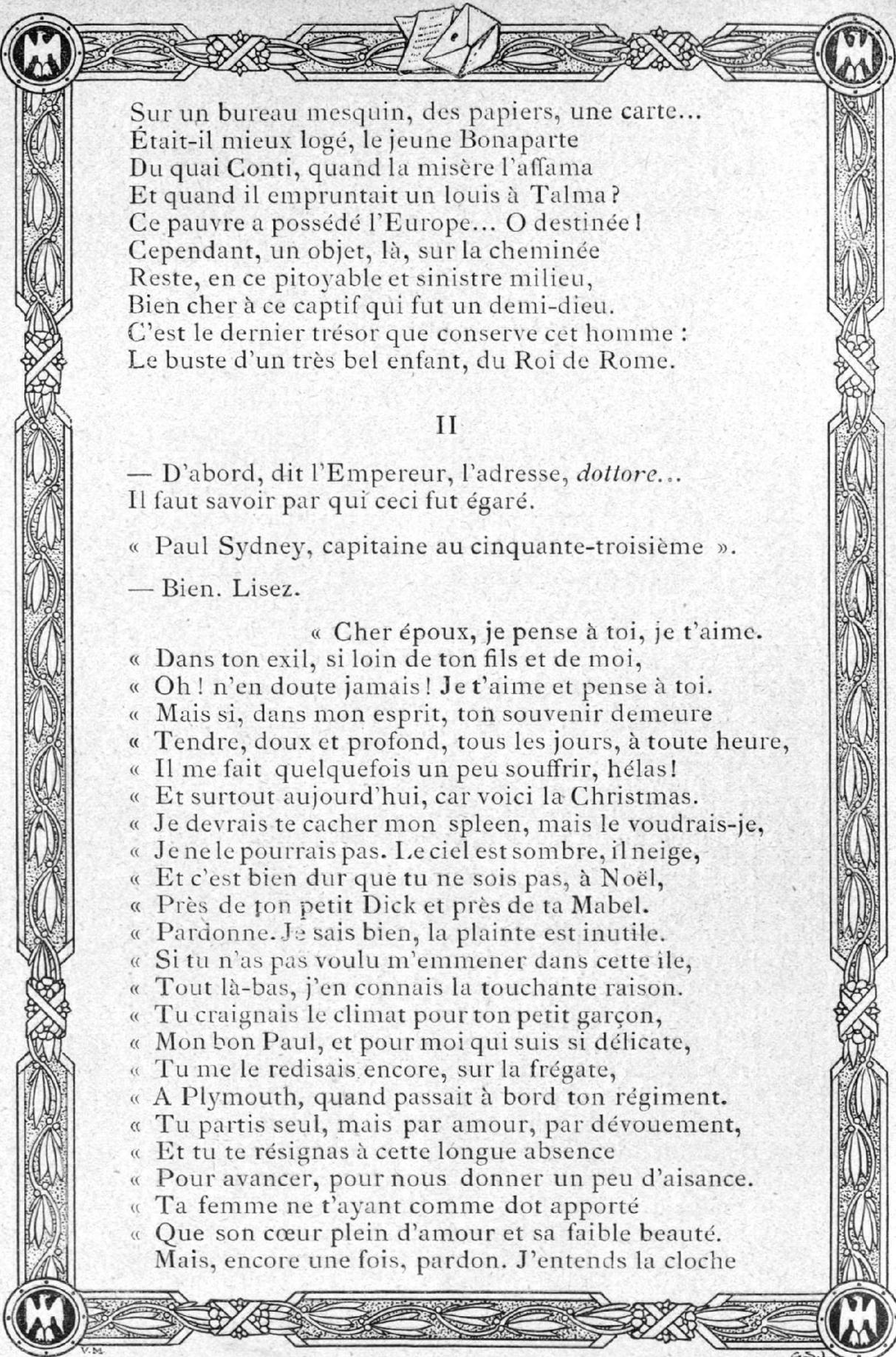
— Rentrons, docteur, dit-il d'un accent rude et prompt.
Or, comme il s'en revient, sombre et baissant le front
Qu'à tant de rois jadis il montra si superbe,
Soudain, Napoléon voit un papier dans l'herbe,
Une lettre au cachet rompu qu'on perdit là.

— Une lettre!... Parbleu, docteur, ramassez-la.
Le mystère m'étouffe où l'on nous enveloppe.
C'est un moyen d'avoir des nouvelles d'Europe
Oui, vous me traduirez ceci... Je veux savoir
Si, comme en vos pamphlets, j'y suis peint plus en noir
Qu'un ogre dévorant des enfants dans son antre...
Puis, ainsi, nous tuerons une heure.

Il dit et rentre

A Longwood, ce taudis malsain sur un rocher.
Il mène O'Méara dans sa chambre à coucher
Et tombe en un fauteuil, croisant ses jambes fines.

Quel lugubre logis! Au mur, deux carabines
Se rouillent, le pays n'ayant pas de gibier
L'humidité décolle et pourrit le papier
De tenture. Ici tout se dégrade et s'altère.
Quant aux meubles, voici le chétif inventaire :
Un vieux divan qu'usa le frottement du dos.
L'étroit lit d'Austerlitz sous de maigres rideaux,
Où le grand prisonnier veille des nuits entières.
Quelques livres épars. Quatre ou cinq tabatières
Dont, plustard, aux amis d'exil il fera don.
Des bottes dans un coin et, sur un guéridon,
Les fioles du docteur que, sceptique, il méprise.
Pendue à quelque clou, la redingote grise
Qui rappelle Iéna, Wagram et Champaubert.
Des gants flétris jetés dans un tiroir ouvert.



Sur un bureau mesquin, des papiers, une carte...
Était-il mieux logé, le jeune Bonaparte
Du quai Conti, quand la misère l'affama
Et quand il empruntait un louis à Talma ?
Ce pauvre a possédé l'Europe... O destinée !
Cependant, un objet, là, sur la cheminée
Reste, en ce pitoyable et sinistre milieu,
Bien cher à ce captif qui fut un demi-dieu.
C'est le dernier trésor que conserve cet homme :
Le buste d'un très bel enfant, du Roi de Rome.

II

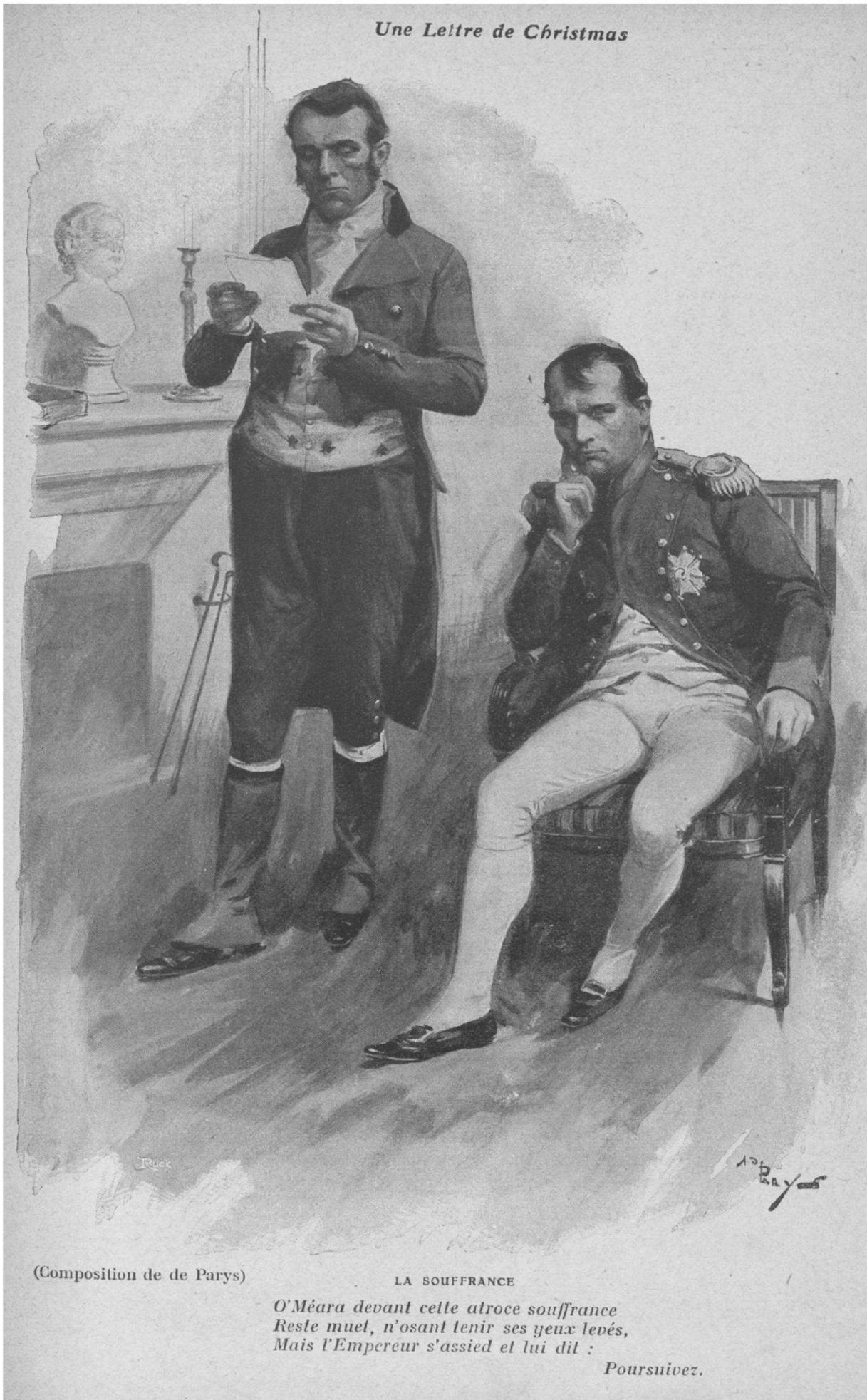
— D'abord, dit l'Empereur, l'adresse, *dottore*...
Il faut savoir par qui ceci fut égaré.

« Paul Sydney, capitaine au cinquante-troisième ».

— Bien. Lisez.

« Cher époux, je pense à toi, je t'aime.
« Dans ton exil, si loin de ton fils et de moi,
« Oh ! n'en doute jamais ! Je t'aime et pense à toi.
« Mais si, dans mon esprit, ton souvenir demeure
« Tendre, doux et profond, tous les jours, à toute heure,
« Il me fait quelquefois un peu souffrir, hélas !
« Et surtout aujourd'hui, car voici la Christmas.
« Je devrais te cacher mon spleen, mais le voudrais-je,
« Je ne le pourrais pas. Le ciel est sombre, il neige,
« Et c'est bien dur que tu ne sois pas, à Noël,
« Près de ton petit Dick et près de ta Mabel.
« Pardonne. Je sais bien, la plainte est inutile.
« Si tu n'as pas voulu m'emmener dans cette île,
« Tout là-bas, j'en connais la touchante raison.
« Tu craignais le climat pour ton petit garçon,
« Mon bon Paul, et pour moi qui suis si délicate,
« Tu me le redisais encore, sur la frégate,
« A Plymouth, quand passait à bord ton régiment.
« Tu partis seul, mais par amour, par dévouement,
« Et tu te résignas à cette longue absence
« Pour avancer, pour nous donner un peu d'aisance.
« Ta femme ne t'ayant comme dot apporté
« Que son cœur plein d'amour et sa faible beauté.
« Mais, encore une fois, pardon. J'entends la cloche

Une Lettre de Christmas



(Composition de de Parys)

LA SOUFFRANCE

*O'Méara devant cette atroce souffrance
Reste muet, n'osant tenir ses yeux levés,
Mais l'Empereur s'assied et lui dit :*

Poursuivez.



NAPOLÉON
EMPEREUR

« De l'église ; elle a l'air de me faire un reproche
« D'être triste, le jour où naquit l'Enfant-Dieu.
« Je vais te dire, afin de te distraire un peu,
« Comment à célébrer la Christmas je m'apprête.
« Nous voulons, Dick et moi, que tu sois de la [fête,

« Et ce qu'on voit de mieux orné, dans le logis,
« De houx frais et luisant avec ses grains rougis,
« C'est ton portrait. Ainsi nous serons en famille,
« N'est-ce pas ? Je vais faire un grand feu dans la grille,
« Pour que soit doux et chaud ce soir d'intimité.
« Et, quand Dick aura pris son pudding et son thé,
« — Il vient d'avoir huit ans, il est grand pour son âge —
« Nous nous installerons devant ta chère image.
« Je prendrai tendrement mon fils sur mes genoux
« Et tu nous souriras dans ton cadre de houx,
« Et nous resterons là, tous les trois, bien ensemble.

« Notre Dick bien aimé ! Tu sais, il te ressemble.
« Tu me disais pendant ma grossesse : — Je veux
« Que l'enfant ait tes yeux bruns et tes noirs cheveux. —
« Je protestais alors — tu t'en souviens, j'espère —
« Et je voulais un fils ressemblant à son père.
« Mes vœux sont exaucés, cher Paul. Plus nous allons,
« Plus il a tes yeux bleus et tes beaux cheveux blonds,
« Et déjà ton profil de chef, si volontaire.
« Quand il me dit : « — Maman, je serai militaire ! »
« Je reconnais ton air martial. Tous les mois,
« Lorsque vient l'invalidé à la jambe de bois,
« Le vieux Tom, ton ancien tambour aux Arapiles,
« A qui nos cinq schillings ne sont pas inutiles,
« Dick lui prend son bâton — qu'il a les yeux contents ! —
« Et se fait enseigner la charge en douze temps ;
« Et tu rirais devant sa grimace farouche
« Alors qu'il fait semblant de mordre la cartouche.

« D'ordinaire, l'on voit les mamans s'effrayer
« Que leur fils s'abandonne à cet instinct guerrier.
« Votre femme n'est pas ainsi, mon capitaine.
« Ton cher petit sera brave, j'en suis certaine
« Et fière, et c'est la belle espérance où je vis
« Qu'il imite son père et serve son pays...



NAPOLÉON
PRISONNIER

III

D'un geste, l'Empereur interrompt la lecture.
Il est debout. Il pense à son fils — ô torture! —
A l'enfant dérobé qu'il ne reverra pas.
Les mains jointes au dos, tête basse, à grands

[pas,

Il marche. Qu'a-t-on fait du roi de Rome, à Vienne?

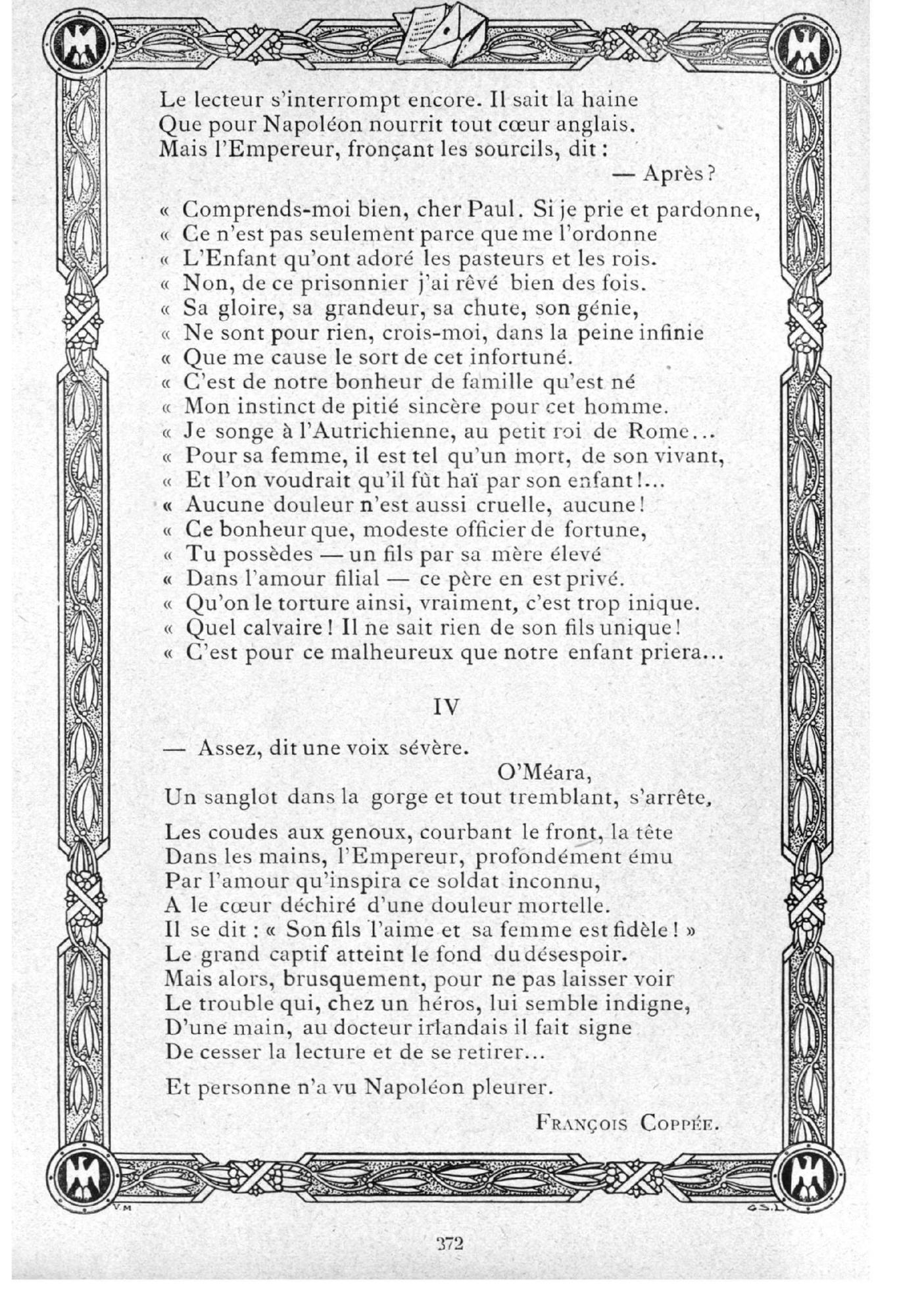
Il l'ignore, et pourtant il faut qu'il se souviene
Que le pauvre petit pleurait, les bras au cou
Du digne Menneval et criait : « Maman Quiou! »
Quand on chassa ses seuls amis venus de France.
O'Méara devant cette atroce souffrance
Reste muet, n'osant tenir ses yeux levés

Mais l'Empereur s'assied et lui dit :

Poursuivez.

L'Irlandais reprend donc :

« Je sais par cœur ta lettre
« M'annonçant que tes chefs t'ont bien voulu promettre
« Que, dans un an, — hélas! un an d'absence encor! —
« Tu reviendras avec le grade de major.
« Même, auprès du vieux Tom, ton fils déjà s'informe
« Des insignes nouveaux qu'aura ton uniforme.
« Toi, mon cher Paul, toujours si bon, si généreux,
« Te voilà, m'écris-tu, d'avance très heureux
« Que ta famille soit enfin hors de la gêne.
« J'espère donc t'avoir à la Christmas prochaine;
« Mais j'ai toujours mon gros souci — l'air empesté
« De cette île. Que Dieu veille sur ta santé!
« Je prierai bien pour toi, ce soir, et je vais faire
« Prier ton cher petit pour son excellent père.
« L'enfant de Bethléem qui naquit aujourd'hui
« Doit écouter surtout les enfants comme lui.
« De toute la ferveur de nos âmes chrétiennes,
« Nous prions, Dick et moi, pour que tu nous reviennes
« Sans mal et sois reçu, bien portant, dans nos bras;
« Et nous prions aussi pour tous ceux que, là-bas,
« Menace, comme toi, ce climat délétère,
« Même... Oui, malgré le mal qu'il fit à l'Angleterre...
« En ce jour où parut le Rédempteur promis,
« Nous devons pardonner à tous nos ennemis...
« Oui, nous prions pour le captif de Sainte-Hélène.



Le lecteur s'interrompt encore. Il sait la haine
Que pour Napoléon nourrit tout cœur anglais.
Mais l'Empereur, fronçant les sourcils, dit :

— Après ?

« Comprends-moi bien, cher Paul. Si je prie et pardonne,
« Ce n'est pas seulement parce que me l'ordonne
« L'Enfant qu'ont adoré les pasteurs et les rois.
« Non, de ce prisonnier j'ai rêvé bien des fois.
« Sa gloire, sa grandeur, sa chute, son génie,
« Ne sont pour rien, crois-moi, dans la peine infinie
« Que me cause le sort de cet infortuné.
« C'est de notre bonheur de famille qu'est né
« Mon instinct de pitié sincère pour cet homme.
« Je songe à l'Autrichienne, au petit roi de Rome...
« Pour sa femme, il est tel qu'un mort, de son vivant,
« Et l'on voudrait qu'il fût haï par son enfant!...
« Aucune douleur n'est aussi cruelle, aucune!
« Ce bonheur que, modeste officier de fortune,
« Tu possèdes — un fils par sa mère élevé
« Dans l'amour filial — ce père en est privé.
« Qu'on le torture ainsi, vraiment, c'est trop inique.
« Quel calvaire ! Il ne sait rien de son fils unique !
« C'est pour ce malheureux que notre enfant priera...

IV

— Assez, dit une voix sévère.

O'Méara,

Un sanglot dans la gorge et tout tremblant, s'arrête,

Les coudes aux genoux, courbant le front, la tête

Dans les mains, l'Empereur, profondément ému

Par l'amour qu'inspira ce soldat inconnu,

A le cœur déchiré d'une douleur mortelle.

Il se dit : « Son fils l'aime et sa femme est fidèle ! »

Le grand captif atteint le fond du désespoir.

Mais alors, brusquement, pour ne pas laisser voir

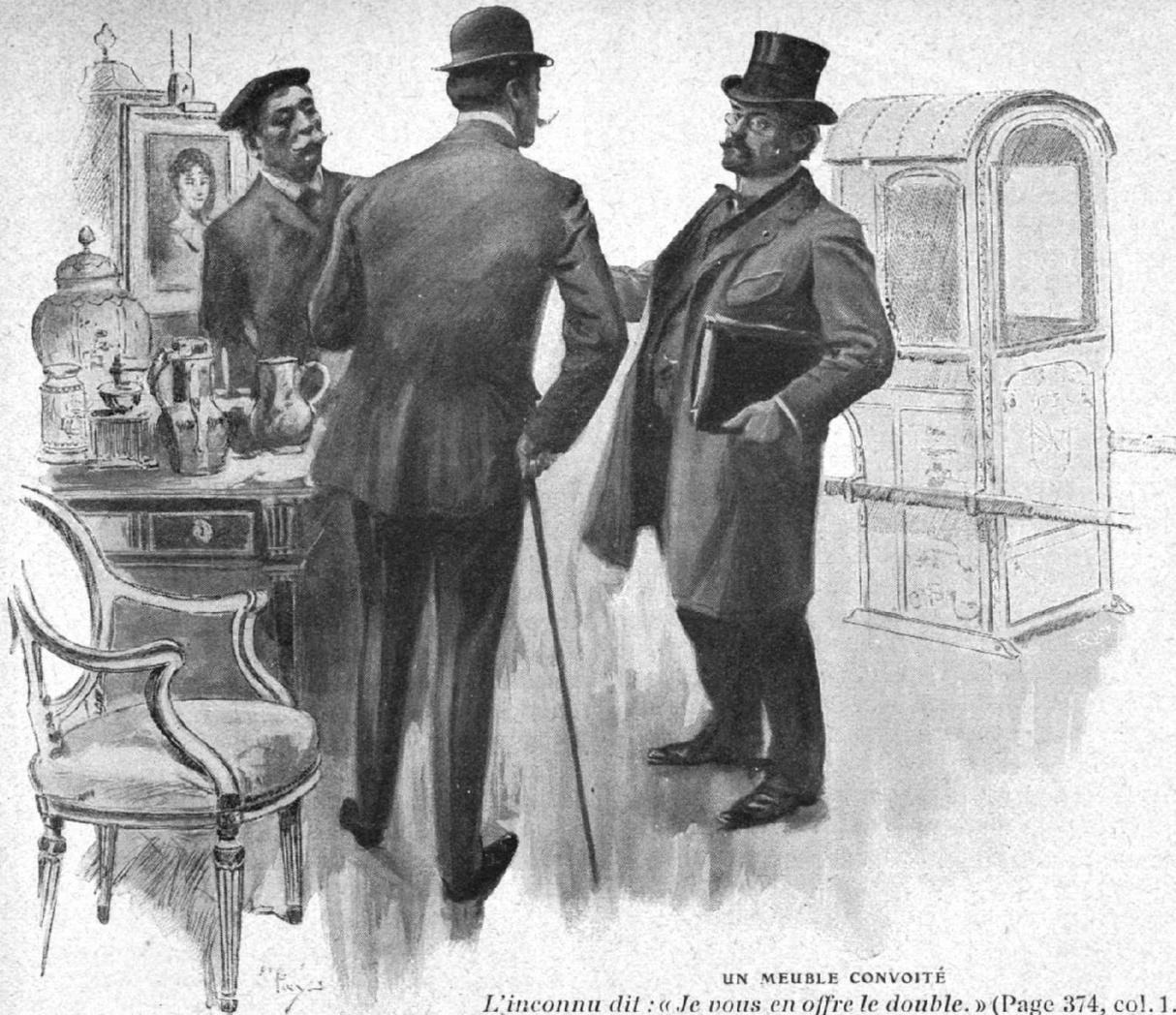
Le trouble qui, chez un héros, lui semble indigne,

D'une main, au docteur irlandais il fait signe

De cesser la lecture et de se retirer...

Et personne n'a vu Napoléon pleurer.

FRANÇOIS COPPÉE.



UN MEUBLE CONVOITÉ

L'inconnu dit : « Je vous en offre le double. » (Page 374, col. 1.)

Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin ⁽¹⁾
par Maurice LEBLANC

LA DAME BLONDE

Arsène Lupin, l'escroc de génie, était resté quelque temps sans faire parler de lui. Le voici qui reprend le cours de ses exploits. Nos lecteurs constateront dans *La Dame blonde*, le roman dont nous commençons la publication, qu'il n'a rien perdu de l'extraordinaire maîtrise qui l'a rendu universellement célèbre. ❧ ❧ ❧

I. — LE NUMÉRO 514-SÉRIE 23.

LE 8 mars de l'an dernier, M. Gerbois, professeur de mathématiques au lycée de Versailles, dénicha dans le fouillis d'un marchand de bric-à-brac, un petit secré-

taire en acajou qui lui plut par la multiplicité de ses tiroirs.

— Voilà bien ce qu'il me faut pour l'anniversaire de Suzanne, pensa-t-il.

(1) RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTES AVENTURES (n^{os} 6, 11, 12, 13, 15, 16, 17 et 18).

Arsène Lupin est un voleur; mais ce n'est pas un voleur ordinaire; il est aussi différent des filous vulgaires et des cambrioleurs du commun... qu'il est différent des honnêtes gens;

il apporte dans toutes ses illicites entreprises une virtuosité, une audace, un sentiment des nuances, une connaissance des hommes et des choses, une élégance enfin, qui défient toute

Et comme il s'ingéniait, dans la mesure de ses modestes ressources, à faire plaisir à sa fille, il débattit le prix et versa la somme de soixante-cinq francs.

Au moment où il donnait son adresse, un jeune homme, élégant de tournure et de mise, et qui furetait déjà de droite et de gauche, aperçut le meuble et demanda :

— Combien ?

— Il est vendu, répliqua le marchand.

— Ah!... à Monsieur peut-être ?

M. Gerbois salua. L'inconnu lui dit :

— J'ignore le prix que vous l'avez payé, monsieur. Je vous en offre le double.

M. Gerbois est un homme entêté, et d'assez mauvais caractère. Il répondit sèchement :

— Je regrette, monsieur, il n'est pas à vendre.

Le jeune homme le regarda fixement, puis tourna sur ses talons sans mot dire, et se retira. Et M. Gerbois fut d'autant plus heureux d'avoir son meuble qu'un de ses semblables l'avait convoité.

Une heure après, on le lui apportait dans la maisonnette qu'il occupe sur la route de Viroflay. Suzanne s'extasia devant son cadeau. Le soir même, elle rangea ses papiers, sa correspondance, ses collections de cartes postales, et quelques souvenirs furtifs qu'elle conservait en l'honneur de son cousin Maxime. Et M. Gerbois s'endormit d'un sommeil léger.

Le lendemain à sept heures et demie, il se rendit au lycée. A dix heures, Suzanne, suivant une habitude quotidienne, l'attendait à la sortie. Il s'en revinrent ensemble.

Avant le déjeuner, la jeune fille monta dans sa chambre. *Le secrétaire n'y était plus...*

...Ce qui étonna le juge d'instruction, c'est l'admirable simplicité des moyens employés. En l'absence de Suzanne, et tandis que la bonne faisait son marché, un commissionnaire muni de sa plaque — des voisins la virent — avait arrêté sa charrette devant le jardin qui précède la maison, et sonné par deux fois. Les voisins, ignorant que la bonne était dehors, n'eurent aucun soupçon, de sorte que l'individu effectua sa besogne dans la plus absolue quiétude.

A remarquer ceci : aucune armoire ne fut fracturée, aucune pendule dérangée. Bien plus, le porte-monnaie de Suzanne, qu'elle avait laissé sur le marbre du secrétaire, se retrouva sur la table voisine avec les pièces d'or qu'il contenait. Le mobile du vol était donc nettement déterminé, ce qui rendait le vol d'autant plus inexplicable, car, enfin, pourquoi courir tant de risques pour un butin si minime ?

Le seul indice que put fournir le professeur fut l'incident de la veille.

— J'ai eu l'impression, dit-il, que lors de mon refus ce jeune homme avait réprimé un mouvement de contrariété.

On interrogea le marchand. Il ne connaissait ni l'un ni l'autre de ces deux messieurs. Quand à l'objet, il l'avait acheté quarante francs, à Chevreuse, dans une vente après décès, et croyait bien l'avoir revendu à sa juste valeur. L'enquête poursuivie n'apprit rien de plus.

Mais M. Gerbois resta persuadé qu'il avait

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTES AVENTURES (suite)

concurrence — et dont on n'avait jusqu'ici trouvé l'équivalent, quoique à un degré moins éminent et dans un but tout opposé, que chez l'illustre policier anglais, Sherlock Holmes. Toutes ces qualités, nous avons vu Arsène Lupin les déployer merveilleusement, depuis cette fameuse traversée où malgré les indices les plus graves accumulés contre lui par ses compagnons de voyage de la Provence, il échappa à leurs fiévreuses recherches... pour être, il est vrai, arrêté sur le quai de New-York par son sagace ennemi personnel, l'inspecteur de police Ganimard (Je sais tout, n° 6). Mais si Arsène Lupin s'était laissé arrêter, c'est qu'il avait ses raisons pour cela : à preuve le magistral cambriolage des meubles anciens du baron Nathan Cahorn, exécuté par ses soins et que sa détention rendait précisément possible (n° 11); aussi, dès que ses acolytes ont rendu au baron Cahorn, moyennant finances, ses précieuses antiquités, Arsène Lupin songe à s'évader, et comme il n'est pas de rêve qu'il ne réalise, il

s'évade, nonobstant la formidable surveillance qui l'enserme jour et nuit : le jour même du jugement, l'accusé Arsène Lupin... n'est plus Arsène Lupin, et l'on est bien obligé de relâcher l'être falot et faible d'esprit que les gardes amènent à sa place devant les juges. Et pourtant, c'était lui — mais lorsque Ganimard s'en aperçoit, il est trop tard! (n° 12). Entre temps, notre « héros » coopère — par hasard, il est vrai — à l'ordre social en arrêtant un dangereux assassin (n° 13). Ce beau geste excuse presque le vol si « artistique » du Collier de la Reine, et même l'habileté et le talent dont il fait montre à cette occasion lui mériteraient quelque estime des dilettanti (n° 15). Ce n'est pas tout. Arsène Lupin va trouver le moyen de voler la célèbre M^{me} Imbert — mais en pure perte, hélas! — (n° 16), et de réussir une délicate affaire malgré le grand Sherlock Holmes qui a passé le détroit pour se mesurer avec lui (n° 17)... Mais tous ces exploits ne sont rien en regard de ce qu'il tient en réserve...

subi un dommage énorme. Une fortune devait être dissimulée dans le double-fond d'un tiroir, et c'était la raison pour laquelle le jeune homme, connaissant la cachette, avait agi avec une telle décision.

— Cette fortune, disait-il à Suzanne, je te l'aurais réservée. Avec une pareille dot, tu pouvais prétendre aux plus hauts partis.

Suzanne, qui bornait ses prétentions à son cousin Maxime, lequel était un parti pitoyable, soupirait amèrement.

Deux mois se passèrent. Et soudain, coup sur coup, les événements les plus graves, une suite imprévue d'heureuses chances et de catastrophes!

Le premier mai, à cinq heures et demie, M. Gerbois lut dans un journal du soir :

« Troisième tirage de la loterie des Associations de la Presse.

« Le numéro 514, série 23, gagne un million... »

M. Gerbois eut un étourdissement. Les murs vacillèrent devant ses yeux, et son cœur cessa de battre. Le numéro 514, série 23, c'était son numéro! Il l'avait acheté, plutôt pour rendre service à l'un de ses amis, car il ne croyait guère aux faveurs du destin, et voilà qu'il gagnait!

Vite, il tira son calepin. Le numéro 514, série 23, était bien inscrit, pour mémoire, sur la page de garde. Mais le billet?

Il bondit vers son cabinet de travail pour y chercher la boîte d'enveloppes parmi lesquelles il avait glissé le précieux billet, et dès l'entrée il s'arrêta net, chancelant de nouveau et le cœur contracté: la boîte d'enveloppes ne se trouvait pas là, et, chose terrifiante, il se rendait subitement compte qu'il y avait des semaines qu'elle n'était pas là!

— Suzanne! Suzanne!

Elle arrivait de course. Elle monta précipitamment. Il balbutia d'une voix étranglée :

— Suzanne... la boîte... la boîte d'enveloppes?...

— Laquelle?

— Celle du Louvre... que j'avais rapportée un jeudi... et qui était au bout de cette table.

— Mais rappelle-toi, père... c'est ensemble que nous l'avons rangée...

— Où? réponds! tu me fais mourir.

— Où? mais... dans le secrétaire.

— Dans le secrétaire qui a été volé?

— Oui.

— Dans le secrétaire qui a été volé!

Il répéta ces mots tout bas, avec une sorte d'épouvante. Puis il lui saisit la main, et d'un ton plus bas encore :

— Elle contenait un million, ma fille...

— Ah! père, pourquoi ne me l'as-tu pas dit? murmura-t-elle naïvement.

— Un million! reprit-il, c'était le numéro gagnant des bons de la presse.

Elle réfléchit et prononça :

— Mais, père, on te le paiera tout de même.

— Pourquoi? sur quelles preuves?

— Tu n'en as pas?

— Si, une, qui était dans la boîte!

— Et alors?

— Alors, c'est l'autre qui touchera.

— Mais ce serait abominable! Voyons, père, tu pourras t'y opposer?

— Est-ce qu'on sait! est-ce qu'on sait! cet homme doit être si fort! il dispose de telles ressources... Souviens-toi... l'affaire de ce meuble...

Il se releva dans un sursaut d'énergie, et frappant du pied :

— Eh bien non, non, il ne l'aura pas, ce million, il ne l'aura pas! Pourquoi l'aurait-il? Après tout, si habile qu'il soit, lui non plus ne peut rien faire. S'il se présente pour toucher, on le coffre!... on le coffre! Ah! nous verrons bien, mon bonhomme!

Quelques minutes plus tard, il expédiait cette dépêche :

« Gouverneur Crédit Foncier,

« rue Capucines, Paris

« Suis possesseur du numéro 514, série 23,
« mets opposition par toutes voies légales à
« toute réclamation étrangère.

GERBOIS. »

Presque en même temps parvenait au Crédit Foncier cet autre télégramme :

« Le numéro 514, série 23, est en ma possession. — Arsène Lupin. »

A RSÈNE LUPIN PREND UN AVOCAT POUR SOUTENIR SES DROITS

Chaque fois que j'entreprends de raconter quelqu'une des innombrables aventures dont se compose la vie d'Arsène Lupin, j'éprouve une véritable confusion, tellement il me semble que la plus banale de ces aventures est connue de tous ceux qui vont me lire. De fait, il n'est pas un geste de notre « voleur national », comme on l'a si joliment appelé, qui n'ait été signalé de la façon la plus retentissante, pas un exploit que l'on n'ait étudié sous toutes ses faces, pas un acte qui n'ait été commenté avec cette abondance de détails que l'on réserve d'ordinaire au récit des actions héroïques.

Qui ne connaît, par exemple, cette étrange histoire de « La Dame blonde », avec ces

épisodes curieux que les reporters intitulaient en gros caractères : *Le numéro 514, série, 23 ! La tapisserie mystérieuse ! Le diamant bleu !*... Quel bruit autour de l'intervention de Sherlock Holmes ! Quel vacarme sur les boulevards, le jour où les camelots vociféraient : « L'arrestation d'Arsène Lupin ! »

Mon excuse, c'est que j'apporte du nouveau : j'apporte le mot de l'énigme. Il reste toujours de l'ombre autour de ces aventures : je la dissipe. Je reproduis des articles lus et relus, je recopie d'anciennes interviews : mais tout cela, je le coordonne, je le classe et je le soumetts à l'exacte vérité. Mon collaborateur, c'est Arsène Lupin dont la complaisance à mon égard est inépuisable. Et c'est aussi, en l'occurrence, l'ineffable Watson, l'ami et le confident de Sherlock Holmes.

On se rappelle le formidable éclat de rire qui accueillit la publication de la double dépêche. Le nom seul d'Arsène Lupin était un gage d'imprévu, une promesse de divertissement pour la galerie. Et la galerie, c'était le monde entier.

Des recherches opérées aussitôt par le Crédit Foncier, il résulta que le numéro 514, série 23, avait été délivré par l'intermédiaire du Crédit Lyonnais, succursale de Versailles, au commandant d'artillerie Bessy. Or, le commandant était mort d'une chute de cheval, et quelque temps avant sa mort il avait cédé son billet à un ami.

— Cet ami, c'est moi, affirma M. Gerbois, j'avais avec le commandant des relations suivies, et pour l'obliger, dans un moment de gêne, je lui ai repris ce billet.

— Qu'est-ce qui le prouve ?

— La lettre qu'il m'a écrite à ce sujet.

— Quelle lettre ?

— Une lettre qui était épinglée avec le billet.

— Montrez-la.

— Mais elle se trouvait dans le secrétaire volé !

— Retrouvez-la.

Arsène Lupin la communiqua, lui. Une note insérée par *l'Echo de France* — lequel a l'honneur d'être son organe officiel, et dont il est, paraît-il, un des principaux actionnaires — une note annonça qu'il remettait entre les mains de M^e Detinan, son avocat-conseil, la lettre que le commandant Bessy lui avait écrite, à lui personnellement.

Toute la presse, se rua chez M^e Detinan, député radical influent, homme de haute probité en même temps que d'esprit fin, un peu sceptique, volontiers paradoxal.

M^e Detinan n'avait jamais eu le plaisir de rencontrer Arsène Lupin, mais il venait en effet de recevoir ses instructions, et cela lui semblait la chose du monde la plus délicieuse que d'être le conseil d'Arsène Lupin !

Il exhiba la lettre du commandant. Elle prouvait bien la cession du billet, mais ne mentionnait pas le nom de l'acquéreur. « Mon cher ami... » disait-elle simplement.

Et Arsène Lupin prétendait à son tour :

— « Mon cher ami », c'est moi.

La nuée des reporters s'abattit immédiatement chez M. Gerbois qui ne put que répéter :

— « Mon cher ami » n'est autre que moi, Arsène Lupin a volé la lettre avec le billet, puisque c'est lui qui a volé le secrétaire.

— Qu'il le prouve, répliqua Lupin.

Et ce fut un spectacle d'une fantaisie charmante que ce duel public entre les deux possesseurs du numéro 514, série 23, que ces allées et venues des journalistes, que le sang-froid d'Arsène Lupin en face de l'affolement de ce pauvre M. Gerbois.

Le malheureux, la presse était remplie de ses lamentations !

— C'est la dot de Suzanne que ce gremlin me dérobe !... Je savais bien que le secrétaire contenait un trésor ! s'écriait le professeur...

On avait beau lui objecter que son adversaire, en emportant le meuble, ignorait la présence d'un billet de loterie, et que nul en tous cas ne pouvait prévoir que ce billet gagnerait le gros lot, il gémissait :

— Allons donc, il le savait !... sinon, pourquoi se serait-il donné la peine de prendre ce misérable meuble ?

A ARSÈNE LUPIN PROPOSE UNE TRANSACTION A M. GERBOIS

Mais le douzième jour, M. Gerbois reçut d'Arsène Lupin une lettre assez inquiétante :

« Monsieur, la galerie s'amuse à nos dépens. N'estimez-vous pas le moment venu d'être sérieux ? J'y suis, pour ma part, fermement résolu.

« La situation est nette : je possède un billet que je n'ai pas le droit de toucher, et vous avez le droit de toucher un billet que vous ne possédez pas. Donc nous ne pouvons rien l'un sans l'autre.

« Or, ni vous ne consentiriez à me céder votre droit, ni moi à vous céder mon billet.

« Que faire ?

« Je ne vois qu'un moyen, séparons. Un demi-million pour vous, un demi-million

pour moi. N'est-ce pas équitable? Et ce jugement de Salomon ne satisfait-il pas à ce besoin de justice qui est en chacun de nous?

« Solution juste, mais solution immédiate. Ce n'est pas une offre que vous ayez le loisir de discuter, mais une nécessité à laquelle les circonstances vous contraignent à vous plier. Je vous donne trois jours pour réfléchir. Vendredi matin, j'aime à croire que je lirai, dans les petites annonces de l'Echo de France, une note discrète adressée à M. Ars. Lup. et contenant, en termes voilés, votre adhésion pure et simple au pacte que je vous propose. Moyennant quoi, vous rentrez en possession immédiate du billet et touchez le million — quitte à me remettre cinq cent mille francs par la voie que je vous indiquerai ultérieurement.

« En cas de refus, j'ai pris mes dispositions pour que le résultat soit identique, mais, outre les ennuis très graves que vous causerait une telle obstination, vous auriez à subir une retenue de vingt-cinq mille francs pour frais supplémentaires.

« Veuillez agréer, etc... »

Exaspéré, M. Gerbois commit la faute énorme de montrer cette lettre et d'en laisser prendre copie. Son indignation le poussait à toutes les sottises.

— Rien! il n'aura rien! s'écria-t-il devant l'assemblée des reporters. Partager ce qui m'appartient? Jamais. Qu'il déchire son billet, s'il le veut!

— Cependant cinq cent mille francs valent mieux que rien.

— Il ne s'agit pas de cela, mais de mon droit, et ce droit je l'établirai devant les tribunaux.

— Attaquer Arsène Lupin? ce serait drôle.

— Non, mais le Crédit Foncier. Il doit me délivrer le million.

— Contre le dépôt du billet ou du moins contre la preuve que vous l'avez acheté.

— La preuve existe, puisque Arsène Lupin avoue qu'il a volé le secrétaire.

— La parole d'Arsène Lupin suffira-t-elle aux tribunaux?

— N'importe! je poursuis.

La galerie trépidait de joie. Des paris furent engagés, les uns tenant que Lupin réduirait M. Gerbois, les autres qu'il en serait pour ses menaces. Et l'on éprouvait une sorte d'appréhension, tellement les forces étaient inégales entre les deux adversaires, l'un si rude dans son assaut, l'autre effaré comme une bête que l'on traque.

Le vendredi, on s'arracha l'Echo de

France, et on scruta fièvreusement la cinquième page à l'endroit des petites annonces. Pas une ligne n'était adressée à M. Ars. Lup. Aux injonctions d'Arsène Lupin, M. Gerbois répondait par le silence. C'était la déclaration de guerre.

Le soir, on apprenait par les journaux l'enlèvement de M^{lle} Gerbois.

L A MAISON B. W., SPÉCIALITÉ D'ENLÈVEMENTS

Ce qui nous réjouit dans ce qu'on pourrait appeler les spectacles Arsène Lupin, c'est le rôle éminemment comique de la police. Tout se passe en dehors d'elle. Il parle, lui, il écrit, prévient, commande, menace, exécute, comme s'il n'existait ni chef de la Sûreté, ni agents, ni personne enfin qui pût l'entraver dans ses desseins. Tout cela est considéré comme nul et non avvenu. L'obstacle ne compte pas.

Et pourtant elle se démène, la police. Dès qu'il s'agit d'Arsène Lupin, du haut en bas de l'échelle, tout le monde prend feu, bouillonne, écume de rage. C'est l'ennemi, et l'ennemi qui vous nargue, vous provoque, vous méprise, ou, qui pis est, vous ignore.

Et que faire contre un pareil ennemi? A dix heures moins vingt, selon le témoignage de la bonne, Suzanne partait de chez elle. A dix heures cinq minutes, en sortant du lycée, son père ne l'apercevait pas sur le trottoir où elle avait coutume de l'attendre. Qu'était-elle devenue?

Deux voisins affirmèrent l'avoir croisée à trois cents pas de la maison. Une dame avait vu marcher le long de l'avenue une jeune fille dont le signalement correspondait au sien. Et après? Après on ne savait pas. En plein jour, sur une route extrêmement fréquentée, l'enlèvement avait eu lieu sans éveiller l'attention. Pas un cri ne fut entendu, pas un mouvement suspect ne fut observé.

On perquisitionna de tous côtés, on interrogea les employés des gares et de l'octroi. Ils n'avaient rien remarqué ce jour-là qui pût se rapporter à l'enlèvement d'une jeune fille. Cependant, à Ville-d'Avray, un épicier déclara qu'il avait fourni de l'huile à une automobile qui arrivait de Paris. Sur le siège se tenait un mécanicien, à l'intérieur une dame blonde. Une heure plus tard l'automobile revenait de Versailles. Un embarras de voiture l'obligea de ralentir, ce qui permit à l'épicier de constater la présence d'une autre dame.

Il donna le signalement de l'automobile, une limousine 24 chevaux de la maison Peugeon, à carrosserie bleu foncé. A tout hasard, on s'informa auprès de la directrice du Grand-Garage, Mme Bob-Walthour, qui s'est fait une spécialité d'enlèvements par automobile. Le vendredi matin, en effet, elle avait loué pour la journée une limousine Peugeon à une dame blonde qu'elle n'avait du reste point revue.

— Mais le mécanicien?

— C'était un nommé Ernest, engagé la veille sur la foi d'excellents certificats.

— Il est ici?

— Non, il a ramené la voiture, et il n'est plus revenu.

On se rendit chez les personnes dont le mécanicien s'était recommandé. Aucune d'elles ne connaissait le nommé Ernest.

Ainsi donc, quelque piste que l'on suivit pour sortir des ténèbres, on aboutissait à d'autres ténèbres, à d'autres énigmes.

Désespéré, M. Gerbois capitula. Une petite annonce parue à l'*Écho de France*, et que tout le monde commenta, affirma sa soumission pure et simple, sans arrière-pensée.

C'était la victoire, la guerre terminée en quatre fois vingt-quatre heures.

M ONSIEUR GERBOIS TOUCHE LE MILLION ET GANIMARD ENTRE EN SCÈNE

Deux jours après, M. Gerbois traversait la cour du Crédit Foncier. Introduit auprès du gouverneur, il tendit le numéro 514, série 23. Le gouverneur sursauta.

— Ah! vous l'avez? il vous a été rendu?

— Je l'avais égaré, le voici, répondit M. Gerbois. Le reste n'est que racontars et mensonges.

— Vous avez aussi la lettre du commandant?

— La voici.

— C'est bien. Veuillez laisser ces pièces en dépôt. Il nous est donné quinze jours pour vérification. Je vous préviendrai dès que vous pourrez vous présenter à notre caisse.

Ainsi donc, Arsène Lupin avait eu l'audace de renvoyer à M. Gerbois le numéro 514, série 23! La nouvelle fut accueillie avec une admiration stupéfaite. Décidément c'était un beau joueur que celui qui jetait sur la table un atout de cette importance, le précieux billet! Certes, il ne s'en était dessaisi qu'à bon escient et pour une carte qui rétablissait l'équilibre. Mais si la jeune fille s'échappait? Si l'on réus-

sissait à reprendre l'otage qu'il détenait?

La police sentit le point faible de l'ennemi et redoubla d'efforts. Arsène Lupin désarmé, dépouillé par lui-même, pris dans l'engrenage de ses combinaisons, ne touchant pas un traître sou du million convoité... du coup les rieurs passaient dans l'autre camp.

Mais il fallait retrouver Suzanne. Et on ne la retrouvait pas, et pas davantage, elle ne s'échappait!

Soit, disait-on, le point est acquis, Arsène gagne la première manche. Mais le plus difficile est à faire! M^{lle} Gerbois est entre ses mains, nous l'accordons, et il ne la remettra que contre cinq cent mille francs. Mais où et comment s'opèrera l'échange? Pour que cet échange s'opère, il faut qu'il y ait rendez-vous, et alors qui empêche M. Gerbois d'avertir la police et, par là, de reprendre sa fille tout en gardant l'argent?

On interviewa le professeur. Très abattu, désireux de silence, il demeura impénétrable.

— Je n'ai rien à dire, j'ai déposé mon billet, j'attends.

— Et M^{lle} Gerbois?

— Les recherches continuent.

— Mais Arsène Lupin vous a écrit? Quelles sont ses instructions?

— Je n'ai rien à dire.

On assiégea Me Detinan. Même discrétion.

— M. Lupin est mon client, répondait-il avec une affectation de gravité, vous comprendrez que je sois tenu à la réserve la plus absolue.

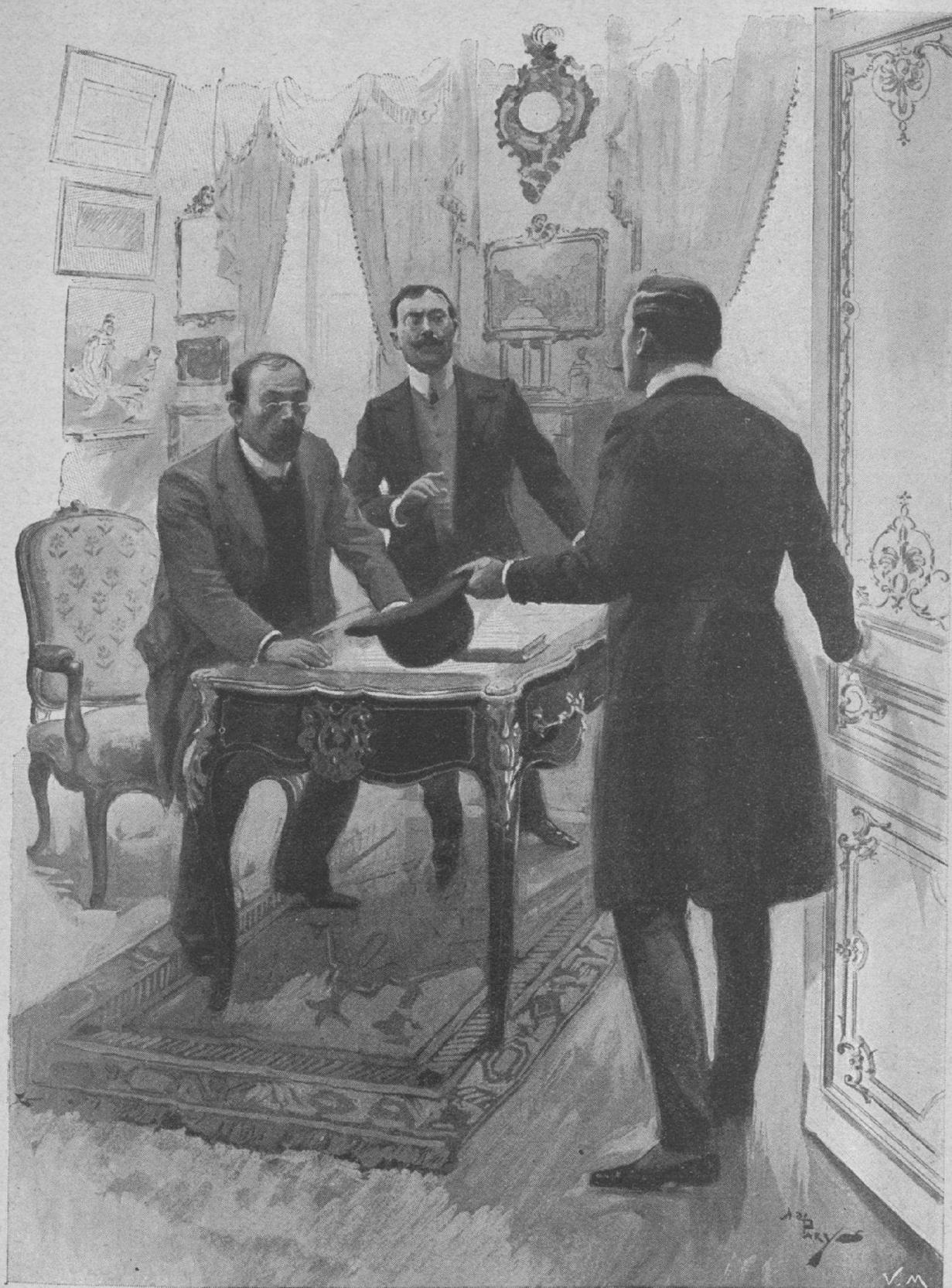
Tous ces mystères irritaient la galerie. Evidemment des plans se tramaient dans l'ombre. Arsène Lupin disposait et resserrait les mailles de ses filets, pendant que la police organisait autour de M. Gerbois une surveillance de jour et de nuit. Et l'on examinait les trois seuls dénouements possibles : l'arrestation, le triomphe, ou l'avortement ridicule et piteux.

Le mardi 5 juin, M. Gerbois reçut l'avis du Crédit Foncier.

Le jeudi, à une heure, il prenait le train pour Paris. A deux heures, les mille billets de mille francs lui furent délivrés.

Tandis qu'il les feuilletait, un à un, en tremblant, — cet argent, n'était-ce pas la rançon de Suzanne? — deux hommes s'entretenaient dans une voiture arrêtée à quelque distance du grand portail. Et l'inspecteur principal Ganimard, le vieux Ganimard, l'ennemi implacable de Lupin, disait au brigadier Folenfant :

— Nous sommes prêts?



UNE ENTRÉE SENSATIONNELLE

*Le professeur bondit vers celui qui entrait.
— Et Suzanne? Où est ma fille? (Page 381, col. 1.)*

— Oui, il y en a huit à bicyclette et moi.

— Et moi qui compte pour trois. Il ne faut pas que le Gerbois nous échappe... sinon bonsoir : il rejoint Lupin au rendez-vous fixé, on troque la demoiselle contre le demi-million, et le tour est joué.

— Mais pourquoi donc le bonhomme ne marche-t-il pas avec nous?

— Il a peur. S'il essaye de mettre l'autre dedans, il n'aura pas sa fille.

— Quel autre?

— *Lui*.

Ganimard prononça ce mot d'un ton grave, un peu craintif, comme s'il parlait d'un être surnaturel qui lui aurait joué déjà de mauvais tours.

— Attention, fit-il.

M. Gerbois sortait. A l'extrémité de la rue des Capucines, il prit les boulevards, du côté gauche. Il s'éloignait lentement, le long des magasins, et regardait les étalages. Puis il se dirigea vers un kiosque, acheta des journaux, et, soudain, d'un bond il se jeta dans une automobile qui stationnait au bord du trottoir. Le moteur était en marche, car elle partit rapidement, doubla la Madeleine et disparut.

— Nom de nom! s'écria Ganimard, encore un coup de sa façon!

Mais il éclata de rire. A l'entrée du boulevard Malesherbes, l'automobile était arrêtée, en panne, et M. Gerbois en descendait.

— Vite, Folenfant..., le mécanicien... c'est peut-être le nommé Ernest.

Folenfant s'occupa du mécanicien. C'était un nommé Charles, employé à la Société des fiacres automobiles; dix minutes auparavant, un monsieur l'avait retenu et lui avait dit d'attendre « sous pression », près du kiosque, jusqu'à l'arrivée d'un autre monsieur.

— Et le second client, demanda Folenfant quelle adresse a-t-il donnée?

— Aucune adresse... « Boulevard Malesherbes... avenue de Messine... double pourboire »... Voilà tout.

Mais, pendant ce temps, M. Gerbois avait sauté dans la première voiture qui passait.

— Cocher, au métro de la Concorde.

Il sortit du métro place du Palais-Royal, courut vers une autre voiture et se fit conduire place de la Bourse. Deuxième voyage en métro, puis, avenue de Villiers, troisième voiture.

— Cocher, 25, rue Clapeyron.

Le 25 de la rue Clapeyron est séparé du boulevard des Batignolles par la maison

qui fait l'angle. Il monta au premier étage et sonna. Un monsieur lui ouvrit :

— Me Detinan?

— M. Gerbois, sans doute? Je vous attendais, Monsieur.

L'ENTREVUE — LES HONORAIRES DE M^e DETINAN

Ils entrèrent dans le salon de l'avocat. La pendule marquait trois heures.

— Il n'est pas là? demanda M. Gerbois.

— Pas encore,

— Viendra-t-il?

— Vous m'interrogez, Monsieur, sur la chose du monde que je suis le plus curieux de savoir. Jamais je n'ai ressenti pareille impatience. En tout cas, s'il vient, il risque gros, cette maison est très surveillée depuis quinze jours... On se méfie de moi.

— Et de moi encore davantage, reprit le professeur. Aussi je n'affirme pas que les agents, attachés à ma personne, aient perdu ma trace.

— Mais alors...

— Ce ne serait point de ma faute. J'ai obéi aveuglément à ses ordres, j'ai touché l'argent à l'heure fixée par *lui*, et je me suis rendu chez vous de la façon qu'il m'a prescrite. Responsable du malheur de ma fille, j'ai tenu mes engagements en toute loyauté. A lui de tenir les siens.

Et il ajouta, la voix anxieuse :

— Il ramènera ma fille, n'est-ce pas?

— Je l'espère.

— Cependant... vous l'avez vu?

— Moi? mais non! Il m'a simplement demandé par lettre de vous recevoir tous deux, de congédier mes domestiques avant trois heures, et de n'admettre personne dans mon appartement entre votre arrivée et son départ. Si je ne consentais pas à cette proposition, il me priait de l'en prévenir par deux lignes à l'*Echo de France*. Mais je suis trop heureux de rendre service à Arsène Lupin et je consens à tout.

M. Gerbois gémit :

— Hélas! comment tout cela finira-t-il?

Il tira de sa poche les billets de banque, les étala sur une table et en fit deux paquets de même nombre. Puis ils se turent. De temps à autre M. Gerbois prêtait l'oreille... n'avait-on pas sonné?

Avec les minutes son angoisse augmentait. Et Me Detinan aussi éprouvait une impression presque douloureuse.

Il se leva brusquement :

— Nous ne le verrons pas... Comment voulez-vous?... ce serait de la folie de sa part! Qu'il ait confiance en nous, soit,

mais le danger n'est pas seulement ici...

Et M. Gerbois, écrasé, les deux mains sur les billets, balbutiait :

— Qu'il vienne, mon Dieu, qu'il vienne! Je donnerais tout cela pour retrouver Suzanne.

La porte s'ouvrit.

— La moitié suffira, M. Gerbois.

Le professeur bondit vers celui qui entra.

— Et Suzanne? Où est ma fille?

Arsène Lupin ferma la porte soigneusement et répondit :

— Dans un instant, Monsieur, mademoiselle votre fille sera dans vos bras.

M^e Detinan, stupéfait, murmura :

— Mais vous n'avez pas sonné... je n'ai pas entendu la porte...

— Me voilà tout de même, c'est l'essentiel.

Et s'adressant au professeur :

— M. Gerbois, je vous remercie, vous avez fait l'impossible. Si l'automobile n'avait pas eu cette panne absurde, on se retrouvait tout simplement à l'Etoile, et l'on épargnait à M^e Detinan l'ennui de cette visite... Enfin! c'était écrit.

Il saisit l'une des deux liasses, compta vingt-cinq billets, et les tendant à l'avocat :

— La part d'honoraires de M. Gerbois, mon cher maître. Je n'ose pas espérer que vous acceptiez celle d'Arsène Lupin?

M^e Detinan réfléchit et dit :

— Pourquoi pas?

Lupin parut très étonné, puis, renonçant à comprendre le motif secret auquel obéissait l'avocat, il répéta l'opération sur l'autre liasse et tendit de nouveau vingt-cinq billets.

— Avec tous mes remerciements.

Et il empocha l'un des paquets.

— Mais, dit M^e Detinan, M^{lle} Gerbois n'est pas encore arrivée.

— Si vous n'avez pas confiance, répliqua Lupin, ouvrez donc votre fenêtre et appelez. Il y a bien une douzaine d'agents dans la rue.

— Vous croyez?

Arsène Lupin souleva le rideau.

— Je crois M. Gerbois incapable de dépister Ganimard... Que vous disais-je? Le voici, ce brave ami! Et Folenfant que j'aperçois!... Et Gréaume!...

M^e Detinan le regardait avec surprise. Quelle tranquillité! Il riait d'un rire heureux, comme s'il se divertissait à quelque jeu d'enfant. On eut cru vraiment qu'aucun danger ne le menaçait.

Ils parlèrent de toute cette aventure, et l'avocat lui dit :

— Il y a un point que je n'aperçois pas nettement. Est-il indiscret de vous demander pour quelles raisons le secrétaire fut l'objet de vos soins?

Sur ces mots, M. Gerbois releva la tête.

L'HISTOIRE DU PETIT SECRÉTAIRE EN ACAJOU

— Rassurez-vous, M. Gerbois, s'écria Lupin, je n'y ai découvert aucun trésor. C'est pour des raisons plutôt... historiques que j'y tenais et que je le recherchais depuis longtemps. Ce secrétaire, en bois d'if et d'acajou, décoré de chapiteaux à feuilles d'acanthé, fut retrouvé dans la petite maison discrète qu'habitait à Boulogne, Marie Walewska, et il porte sur l'un de ses tiroirs l'inscription : « Dédié à Napoléon I^{er}, Empereur des Français, par son très fidèle serviteur, Mancion ». Et, en-dessous, ces mots, gravés à la pointe d'un couteau : « A toi, Marie. » Par la suite, Napoléon le fit copier pour l'impératrice Joséphine — de sorte que le secrétaire qu'on admirait à la Malmaison, et que l'on admire aujourd'hui au Garde-Meuble, n'est qu'une copie imparfaite de celui qui désormais fait partie de mes collections.

M. Gerbois soupira :

— Hélas! si j'avais su, chez le marchand, comme je vous l'aurais cédé!

Arsène Lupin dit en riant :

— Et vous auriez eu, en outre, cet avantage appréciable de conserver, pour vous seul, le numéro 514, série 23.

— Ce qui ne vous aurait pas conduit à enlever ma fille que tout cela a dû bouleverser.

— Tout cela?

— Cet enlèvement...

— Mais, mon cher Monsieur, vous faites erreur. M^{lle} Gerbois n'a pas été enlevée. C'est de son plein gré qu'elle m'a servi d'otage.

— De son plein gré, répéta M. Gerbois confondu.

— De son plein gré! Elle tenait à conquérir sa dot, et il a été facile de lui faire comprendre qu'il n'y avait pas d'autre moyen de vaincre votre obstination.

— Mais comment avez-vous pu vous entendre avec elle?

— Oh! ce n'est pas moi. Je n'ai même pas l'honneur de la connaître. C'est une personne de mes amies qui a bien voulu entamer les négociations.

— La dame blonde de l'automobile, sans doute? interrompit M^e Detinan.

— Justement. Dès la première entrevue aux abords du lycée, tout était réglé. Depuis, M^{lle} Gerbois et sa nouvelle amie ont voyagé, visitant la Belgique et la Hollande, de la manière la plus agréable et la plus instructive pour une jeune fille. Du reste elle-même va vous expliquer...

On sonnait à la porte du vestibule, trois coups rapides, puis un coup isolé. Sur un signe d'Arsène Lupin, M^e Detinan se précipita.

LA DAME BLONDE APPARAÎT — GANIMARD SE MONTRE — ARSÈNE LUPIN S'EN VA

Deux jeunes femmes entrèrent. L'une se jeta dans les bras de M. Gerbois. L'autre s'approcha de Lupin. Elle était de taille élevée, le buste harmonieux, la figure assez pâle, et ses cheveux blonds se divisaient en deux bandeaux ondulés et très lâches.

Arsène Lupin lui dit quelques mots, et saluant la jeune fille :

— Je vous demande pardon, Mademoiselle, de toutes ces tribulations, mais j'espère cependant que vous n'avez pas été trop malheureuse...

— Malheureuse! J'aurais été très heureuse, s'il n'y avait pas eu mon pauvre père.

Elle embrassa de nouveau M. Gerbois. Arsène Lupin se dirigea vers la fenêtre.

— Ce bon Ganimard est-il toujours là?.. Il aimerait tant assister à ces touchantes effusions de famille!... Plus personne... ni lui ni les autres... Diable! Ils doivent être sous la porte cochère, chez le concierge, dans l'escalier même.

M. Gerbois laissa échapper un mouvement. Maintenant que sa fille lui était rendue, le sentiment de la réalité lui revenait. Instinctivement il fit un pas. Comme par hasard, Lupin se trouva sur son chemin.

— Où allez-vous, M. Gerbois? Me défendre contre eux? Bah! je vous jure qu'ils sont plus embarrassés que moi.

Et il continua en réfléchissant :

— Au fond que savent-ils? Que vous êtes ici, et peut-être que M^{lle} Gerbois y est également, car ils ont dû la voir arriver avec une dame inconnue. Mais moi? ils ne s'en doutent pas. Comment me serais-je introduit dans une maison qu'ils ont fouillée ce matin de la cave au grenier? Non, ils m'at-

tendent pour me saisir au vol... à moins qu'ils ne devinent que la dame inconnue est envoyée par moi et qu'ils ne la supposent chargée de procéder à l'échange... Auquel cas ils s'apprêtent à l'arrêter à son départ...

Un coup de timbre retentit.

D'un geste brusque, Lupin immobilisa M. Gerbois, et la voix sèche, impérieuse :

— En place, Monsieur, pensez à votre fille et soyez raisonnable... Quant à vous, M^e Detinan, j'ai votre parole.

Sans la moindre hâte, il prit son chapeau, ouvrit doucement la porte du salon, et, s'adressant à la dame blonde :

— Vous venez, chère amie?

Ils sortirent.

Un coup de timbre, puis des coups répétés et des bruits de voix sur le palier.

Résolument, M. Gerbois passa dans le vestibule. Arsène Lupin et la dame blonde n'y étaient pas. Il ouvrit.

Ganimard se rua.

— Cette dame... où est-elle? Et Lupin?

— Il était là... il est là.

Ganimard poussa un cri de triomphe.

— Nous le tenons... la maison est cernée.

M^e Detinan objecta :

— Mais l'escalier de service?

— L'escalier de service aboutit à la cour, et il n'y a qu'une issue : la grand'porte : dix hommes la gardent.

— Mais il n'est pas entré par la grand'porte... Il ne s'en ira pas par là...

— Et par où donc? riposta Ganimard... A travers les airs?

Il écarta un rideau. Un long couloir s'offrit qui conduisait à la cuisine. Là, Ganimard constata que la porte de l'escalier de service était fermée à double tour.

De la fenêtre, il appela l'un de ses agents.

— Personne?

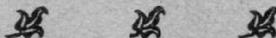
— Personne.

— Alors, s'écria-t-il, ils sont dans l'appartement!... ils sont cachés dans l'une des chambres!... il est matériellement impossible qu'ils se soient échappés... Ah! mon petit Lupin, cette fois, c'est la revanche.

MAURICE LEBLANC.

(La suite au prochain numéro).

(Reproduction et traduction interdites)





MOLIÈRE ET LA FORÊT (GRAVURE DE MIGNERET, D'APRÈS HORACE VERNET)

On peut dire de La Forêt, la cuisinière de Molière, qu'elle fut le premier Comité de lecture de la Comédie-Française, puisque c'est à elle que le grand auteur comique aimait à lire ses pièces avant de les donner au public. Heureux Comité qui n'avait à entendre que du Molière!

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE Les Auteurs jugés par les Acteurs

A la suite d'incidents retentissants, on supprima en 1901 le Comité de lecture de la Comédie-Française, tribunal composé de l'administrateur et de six sociétaires devant lesquels les auteurs lisaient leurs pièces. Au moment où il est question de le rétablir, nos lecteurs seront heureux de lire les amusantes anecdotes qui suivent sur le fameux Comité et les détails de son fonctionnement.



REPORTONS-NOUS à cinq années en arrière, au moment où le Comité de lecture de la Comédie-Française fonctionnait. L'aréopage des sociétaires chargé de juger les pièces soumises à l'examen est réuni. L'auteur, en proie à des affres que l'on devine, s'est renseigné sur le caractère des artistes les plus influents du jury. Un sociétaire, d'une épithète accolée à chacun des noms de ses

camarades, l'a mis au courant; il lui a crayonné cela sur un bout de papier que nous conservons, cet autographe devant servir à l'historien futur de l'illustre commission :

Mounet-Sully, dédaigneux avec une nuance d'indulgence.

Coquelin Cadet, sévère.

Silvain, conciliant.

Le Bargy, extrêmement difficile.

De Féraudy, ironique.

Leloir, mordant.

L'auteur ou un de ses amis, ou un membre du Comité, lit la pièce dans un lourd silence. Quelques artistes écoutent, simplement; d'autres paraissent en proie à une rêverie étrangère. MM. Mounet-Sully et Leloir, d'un crayon négligent, couvrent de croquis des feuilles de papier; ils ont pris cette habitude qui ne les empêche point d'écouter, mais qui énerva un jour notre spirituel confrère Emile Bergerat au point, qu'interrompant sa lecture, il s'écria :

— Est-ce que je vous gêne? Je pourrais peut-être repasser demain...

La lecture se parachève au milieu d'un silence impressionnant. Comment pénétrer le sourire de Coquelin cadet, la mélancolie de M. Le Bargy? Les traits que l'auteur a cru les plus fins s'émoussent contre la gravité recueillie des comédiens. Léon Gozlan, lisant un jour une de ses pièces, en arrive à un mot d'esprit qu'il accentue de toute sa fougue méridionale. Le Comité ne bronche pas.

— Inutile d'aller plus loin, s'écrie Gozlan, c'était mon meilleur...

Et son manuscrit replié, il s'en va sans saluer.

... La lecture est terminée. L'auteur passe dans le cabinet de l'administrateur qui referme soigneusement la porte sur lui. Les membres du Comité échangent des considérations générales au milieu desquelles un « c'est très bien, nous devons prendre ça » lancé d'une voix convaincue peut peser d'un grand poids. Chacun, d'après la place qu'il occupe, prend ensuite la parole pour motiver le vote qu'il va émettre. On s'échauffe; la discussion est parfois interminable; pendant ce temps, l'auteur, effondré sur un vaste fauteuil de forme classique, contemple le buste de Molière en l'enviant d'être si loin de toutes ces anxiétés. Enfin la clôture de la discussion est prononcée; chacun des associés écrit sur un petit bout de papier le *oui* ou le *non* qui décide du sort de l'heureux ou infortuné écrivain. La pièce est reçue, reçue à correction ou refusée. L'administrateur va chercher l'auteur prostré; il le cherche avec enthousiasme dans le premier cas, avec un sourire dans le second, avec une résignation navrée dans le troisième :

— Mon cher confrère, j'ai le très grand plaisir de vous annoncer que votre pièce est reçue.

— Mon cher confrère, le Comité est enchanté de votre œuvre, il l'accepte sous a condition que vous voudrez bien y appor-

ter quelques modifications qu'il juge indispensables.

— Mon cher confrère, le Comité a longuement délibéré. Malgré les très réelles, très brillantes qualités de votre pièce, il a le grand regret de ne pouvoir l'accepter...

Songez au désespoir qui envahit l'âme ulcérée de l'auteur dramatique. Il a dû passer d'abord par les fourches caudines des deux lecteurs attachés à la Maison. Ceux-ci, dans le rapport mensuel — on reçoit quatre manuscrits par jour à la Comédie-Française — avaient jugé la pièce digne d'être soumise à l'examen du Comité. L'espoir, avec le temps, s'était changé en certitude, et patatras !

LES TERRIBLES TRANSES DE L'ATTENTE

Les Goncourt ont merveilleusement raconté une scène de réception — il s'agissait d'*Henriette Maréchal* qui devait avoir par la suite, un sort assez fâcheux :

« Nous sommes devant une table recouverte d'un tapis vert, où il y a un pupitre et de quoi boire et nous avons en face de nous un tableau représentant la mort de Talma.

« Ils sont là dix, sérieux, impassibles, muets.

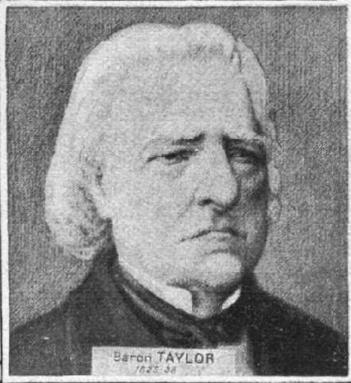
« Thierry se met à lire. Il lit le premier acte, « le bal de l'Opéra », dans le rire et au milieu des regards de sympathie adressés à notre fraternité. Puis il entame tout de suite le second acte et passe au troisième... En nos cervelles, pendant cette lecture, peu d'idées; au fond de nous une anxiété que nous essayons de refouler et de distraire, en nous appliquant à écouter notre pièce, le son de la voix de Thierry, le lecteur.

« Le sérieux a gagné les auditeurs, le sérieux fermé, cadencé qu'on cherche à interroger, à surprendre. C'est fini.

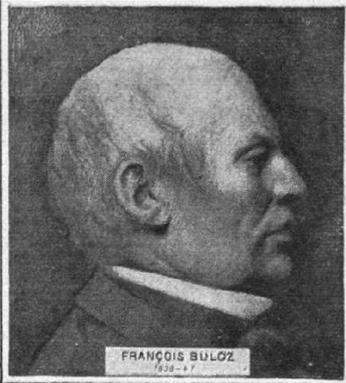
« Thierry nous a fait lever et nous mène dans son cabinet.

« Nous nous sommes assis dans ce cabinet garni de rideaux de mousseline tamponnés, y faisant le jour blanc et discret d'un cabinet de bain, et nos regards ont été aux tapisseries mythologiques du plafond, comme dans une invocation à notre XVIII^e siècle chéri... puis ainsi que dans les grandes émotions de la vie, nous sommes tombés dans une de ces profondes et bêtes attentions machinales, allant du bout du nez d'un buste en terre cuite à sa gaine.

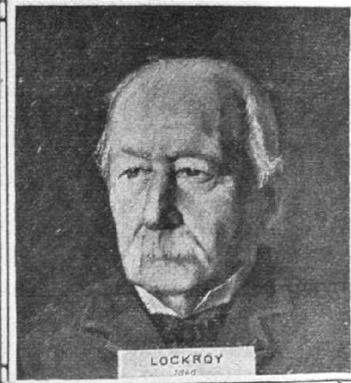
« Les minutes sont éternelles. Nous entendons à travers une des deux portes qui seule est fermée, le bruit des voix, au



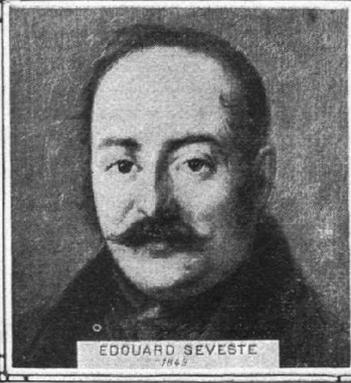
Baron TAYLOR
1825-34



FRANÇOIS BULOZ
1839-47



LOCKROY
1840

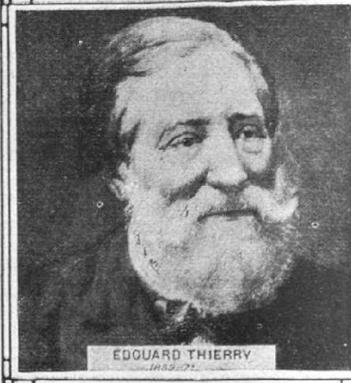


EDOUARD SEVESTE
1845

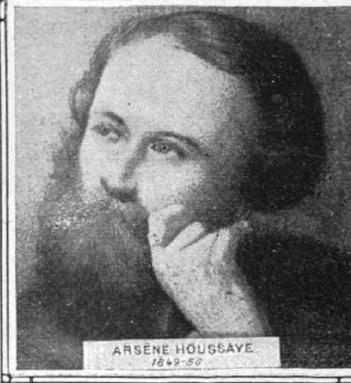
milieu desquelles domine la voix de Got dont nous avons peur, puis c'est un doux et successif petit bruit métallique de boules tombant dans du zinc.

« Mes yeux vont sur la pendule qui marque 3 h. 35, je ne vois pas entrer Thierry; mais quelqu'un me serre les mains et j'entends une voix de caresse qui me dit : « Vous êtes reçus et bien reçus. »

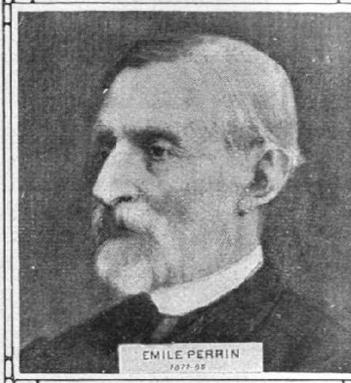
« Là-dessus il commence à nous parler de la pièce, mais au bout de deux minutes, nous lui demandons à nous sauver, à nous jeter dans une voiture découverte, à travers de l'air que nous couperons avec nos têtes sans chapeaux ».



EDOUARD THIERRY
1859-71



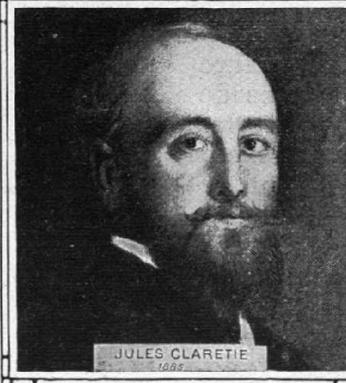
ARSENE HOUSSEY
1849-58



EMILE PERRIN
1877-98



EMPIS
1857-82



JULES CLARETIE
1882



KAEMPFEN
1885

LES ADMINISTRATEURS DU SIÈCLE

Il nous a paru intéressant de réunir les portraits des commissaires du roi et des administrateurs qui se sont succédés à la Comédie, du Baron Taylor à M. Jules Claretie.



Prudhon Mounet-Sully Barré Thirion Coquelin Cadet F. Febvre. Worms
 Maubant Jules Claretie, administrateur Alexandre Dumas fils Got

LA LECTURE DE « FRANCILLON »

Le célèbre tableau de Laisement qui figure aujourd'hui, en belle place dans la Salle du Comité, perpétue la mémoire d'une séance célèbre où Alexandre Dumas fils, au summum de sa gloire, lut à cette assemblée d'illustres comédiens, le 4 novembre 1886, sa Francillon, restée depuis au répertoire.

Plus tard, les billes furent remplacées par des bulletins; ce fut le seul changement au cérémonial.

L E COMITÉ FAISAIT PARFOIS DU SENTIMENT

Les partisans du Comité de lecture déclarent que dix juges offrent plus de garantie qu'un seul juge et enfin que les sociétaires, étant des associés, doivent gérer eux-mêmes leurs affaires, tant au point de vue artistique qu'au point de vue financier. Cela n'empêchait pas le Comité d'être accessible aux considérations sentimentales. Voici une anecdote inédite qui le prouvera. Quand Meilhac, à l'apogée de sa gloire, ayant donné à la Comédie d'adorables chefs-d'œuvre, eut soumis au Comité sa pièce *Grosse fortune* qui devait essayer un si lamentable échec, les juges, d'un

commun accord, conclurent au refus. L'administrateur fut chargé d'apporter la mauvaise nouvelle au maître qui attendait dans le cabinet voisin. Il revint bouleversé de sa mission.

— Meilhac est dans un état épouvantable; lui donner ce coup serait hâter sa fin. Il s'agit d'un homme de lettres célèbre, nous lui sommes redevables d'immenses succès. Pour ma part, je suis disposé à donner ma démission, si on lui inflige une pareille humiliation...

Et la pièce fut reçue comme avaient été reçus, vers 1830, le *Moïse*, de Chateaubriand, et *Othello*, d'Alfred de Vigny, œuvres médiocres de grands écrivains.

A côté, voici la lecture des exquis *Romanesques*, d'Edmond Rostand, accueillies malgré la jeunesse de l'auteur avec une joie profonde et profitons de cette occasion pour détruire une légende: *Cyrano de Ber-*



Silvain

De Féraudy
Mounet-Sully

Le Bargy

Octave Mirbeau

Truffier

Coquelin Cadet

Prudhon
Jules Claretie

UNE SÉANCE MÉMORABLE

Le Comité refuse une pièce qui, reçue ensuite par M. Claretie, devient un des beaux succès de la Comédie-Française : C'est le 24 mai 1901 que M. Octave Mirbeau lut *Les Affaires sont les Affaires* devant le Comité qui refusa cette comédie. Ce fut le dernier acte de l'ancien Comité qui peu de temps après (12 octobre 1901) était supprimé.

(Composition de RENÉ LELONG).

gerac ne fut jamais présenté au Comité.

Une pièce ravissante: *L'Aînée*, de M. Jules Lemaître, retirée de la Comédie, eut un vif succès au Gymnase. L'historique de cette pièce est curieux et inconnu. On sait qu'elle comporte un rôle de pasteur protestant, présenté sous des traits plaisants mais sans malveillance. Quand l'auteur — qui est un lecteur accompli — en arriva au second acte, il sentit passer un froid.

Deux des membres du Comité et non des moindres étaient protestants; le malaise était général, l'auteur le sentit et fermant son manuscrit :

— Décidément, dit-il, je ne suis pas en train aujourd'hui... ni vous non plus, Messieurs... nous verrons plus tard.

Mais on affirme que la pièce fut remaniée au Gymnase, comme les sociétaires l'avaient demandé à la Comédie. « Quoi, disent les



LES SOCIÉTAIRES DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE,

De gauche à droite : Le Bargy (sociétaire depuis 1887), M^{me} Bartet (1881), Coquelin Cadet (1879), Silvain (1883), M^{lle} Dudlay (1883), Baillet (1887), De Féraudy (1887), M^{lle} Muller (1887), Leloir (1889), Truffier (1888), M^{me} Pierson (1886), Jean-Paul Mounet (1891), Mounet-Sully, doyen (1874), M^{me} Segond-Weber (1902). (Cl. Je sais tout, Paul Boyer, Chalot, du Guy, Studio, Reutlinger, Eug. Pirou)





DANS LE FOYER DES ARTISTES (NOVEMBRE 1906).

A droite : Albert Lambert (sociétaire depuis 1891), Jules Claretie (administrateur depuis 1885), M^{me} Lara (1899), M^{lle} Sorel (1904), Georges Berr (1893), Fenoux (1905), Raphaël Duflos (1896), Laugier (1894), M^{me} Kolb (1904), M^{me} Piérat (1905), Dehelly (1903), M^{lle} Leconte (1903), M^{lle} du Minil (1896), Leitner (1896).

membres du Comité de lecture, on parle de l'humiliation éprouvée par un écrivain à lire sa pièce à des acteurs qui lui demandent des modifications, mais M. Porel, directeur du Vaudeville, est un ancien artiste, M. Guity, directeur de la Renaissance, est un artiste; M^{mes} Sarah Bernhardt et Réjane ont leur théâtre et Antoine, à l'Odéon, n'est-il pas un comédien ?

« Du temps du Comité, disent les avocats de cette vénérable institution, les lecteurs examinaient la valeur intrinsèque de l'œuvre présentée et les sociétaires se préoccupaient du cadre, de l'« esprit de la maison ». Une œuvre célèbre qui fit la fortune d'un auteur fut retirée de la Comédie il est vrai, et triompha ailleurs, chez un directeur d'une scène de boulevards, mais celui-ci avait supplié l'administrateur de lui laisser cette pièce, sans laquelle son théâtre sombrerait. D'autre part, les partisans de l'abolition estiment que les choses ont marché assez bien depuis cinq ans pour que l'on continue ainsi et M. Coquelin Cadet en demandant à M. Jules Claretie de reconstituer le Comité dit lui-même : « Pauvre Comité ! Il saigne encore, mais sa plaie est aux trois quarts fermée par les magnifiques recettes des pièces que vous faites jouer ». Un défenseur attitré des anciens nous disait récemment : « Nous n'avons jamais discuté que sur des œuvres discutables. Malgré nos préventions, malgré tout, ce qu'il y a d'artiste en nous frémit devant une œuvre vraiment belle et si nous avons pu avoir tort parfois, nous sommes plus souvent emballés avec raison et le public nous a approuvés. D'ailleurs, quand nous nous trompons, le

public ne pâtit point : la pièce est retirée de l'affiche après quelques jours, nos bénéfiques seuls s'en ressentent. »

On sait comment le Comité fut supprimé. M. Octave Mirbeau avait présenté *Les Affaires sont les Affaires* qui ne furent point acceptées. Il y eut une campagne terrible au bout de laquelle le Comité fut supprimé. C'est à propos encore d'une pièce de M. Mirbeau : *Le Foyer*, écrite en collaboration avec M. T. Natanson, que la sentence de l'administrateur ayant été critiquée, il a été question de recourir de nouveau au jugement des comédiens. Retour des choses d'ici-bas !

Le Comité avait été institué par le décret de Moscou, daté du 15 octobre 1812, et dans lequel Napoléon I^{er} plaçait le Théâtre-Français sous la surveillance et la direction du surintendant des spectacles et d'un commissaire, déterminait le nombre des parts dans les bénéfiques et leur mode de distribution et le fonctionnement administratif. Le décret du 30 avril 1850 le modifia en donnant à l'administrateur général les pouvoirs jusque-là dévolus au Comité. En 1856, les droits d'auteur de 12 0/0 montèrent à 15 0/0. Ce furent jusqu'en 1901 les seuls accrocs donnés au fameux décret.

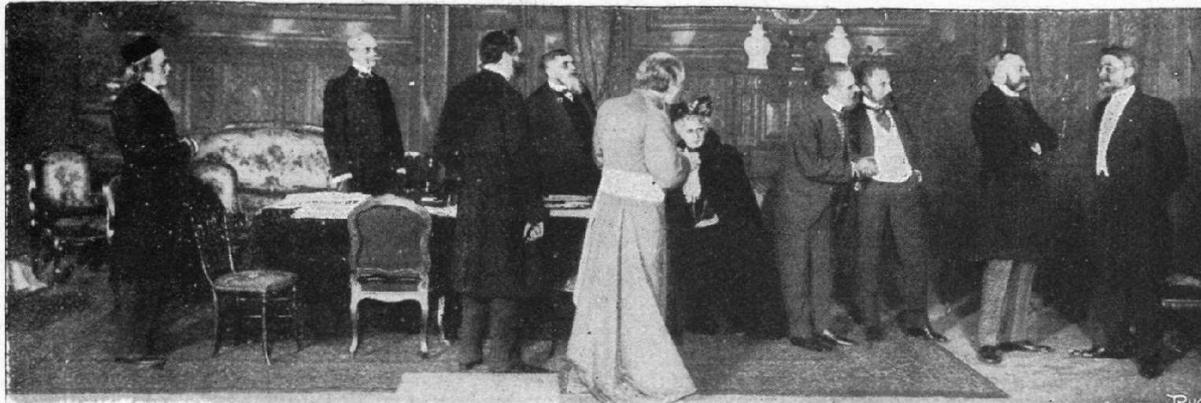
Quoiqu'il en soit, il paraît que les temps sont proches où, la sueur de l'angoisse au front, les auteurs liront à nouveau leurs œuvres devant les comédiens réunis en Comité... quittes à s'attirer des réparties dans le genre de celle-ci qui est de Thirion répondant à un auteur qui lui reprochait de s'assoupir pendant la lecture :

— Le sommeil aussi est une opinion !



L'URNE

Dans laquelle on jeta pendant la Restauration et sous l'Empire, sous forme de boules blanches et de boules noires, le sort de nos dramaturges.



Gémier Janvier

LE THÉÂTRE ANTOINE vient de rouvrir (direction Gémier), avec une reprise de la *Vie Publique* (20 sept.), la très dramatique et très vivante pièce de M. Emile Fabre, qui a été jouée, à l'origine, à la Renaissance,

alors dirigée par le même Gémier. Principaux interprètes actuels : M^{mes} Barthe, Lise Fleury, MM. Gémier Janvier, Colas. (Presse très sympathique.)

(Cliché Photo)



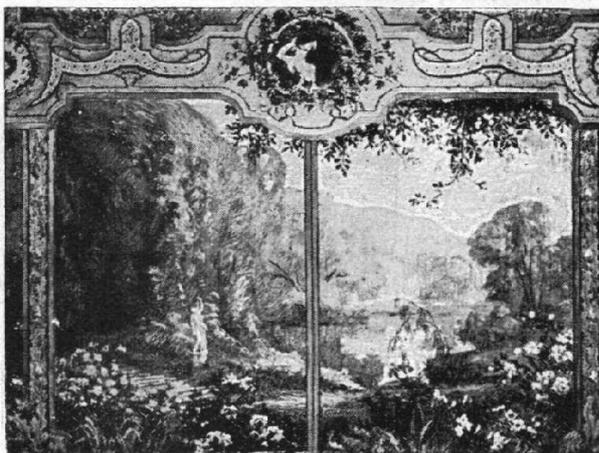
M^{lle} JEANNE PETIT, la nouvelle et charmante Cendrillon de la féerie que le théâtre de la Porte-Saint-Martin a donnée (29 sept.) : *Cinderella*, de MM. Arthur Collins et Em. Herbel. (Cl. Manuel)



MAYOL dont les chansons sont le principal attrait de *Cinderella*; les autres interprètes de la féerie sont : M^{lles} Arlette Dorgère, Jeanne Petit et M. Morton. (Cl. Manuel)



M^{lle} VIX, après son court séjour à l'Opéra, vient de débiter à l'Opéra-Comique (3 oct.) dans *Louise* (rôle de Louise) où elle a obtenu un vif succès. (Cl. Boissonnas et Taponier)



LE NOUVEAU RIDEAU DE L'ODÉON

LA RÉOUVERTURE DE L'ODÉON. — M. Antoine, le nouveau directeur de l'Odéon, a ouvert sa nouvelle salle, toute rajeunie, jusqu'au rideau, avec une reprise des *Oiseaux de Passage*, la si curieuse pièce de MM. Maurice Donnay et Lucien Descaves, avec cette interprétation : M^{mes} Marthe Mellot, Van Doren, Grumbach, André Méry; MM. Chelles, Signoret, Vargas, etc. (Cl. Paul Berger)



M. LUCIEN DESCAVES, L'UN DES AUTEURS D' "OISEAUX DE PASSAGE"

D'autre part l'Odéon prépare diverses reprises et une série de conférences qui ne manqueront pas d'attirer l'attention générale. M. Maurice Donnay, parlera de Marivaux, M. Eugène Brieux, de Molière, M. Jean Richepin, de Victor Hugo, M. Bernardin, de Sedaine; c'est M. Nozière qui ouvrira la série le 25 novembre avec une causerie sur Arnoul Gréban : *le Vrai Mystère de la Passion* (1482). (Cl. Je sais tout)



M. ARNYVELDE, le jeune auteur dont la Comédie-Française a donné (16 oct.) la première œuvre, *La Courtisane*. Presse assez sévère pour le débutant et ses interprètes M^{me} Cerny, MM. Albert Lambert fils et Leloir, musique de scène du frère du poète : M. Maurice Lévy.

(Cl. Nadar)



La scène de *l'Homme nature*, dans la revue du Palais-Royal : *A perte de Revue* qui forme le nouveau spectacle (5 oct.) avec *L'Extra*, *Heureux père*, *Totote et Bobby* et la *Carte Forcée*.

(Cl. Paul Darby).



M^{lle} ROGGRERS, principale héroïne des *Passagères*, la nouvelle pièce d'Alfred Capus avec laquelle la Renaissance inaugure (9 oct.) sa saison. Principaux autres interprètes : M^{mes} Juliette Darcourt, J. Cheirel, Marthe Ryter, M. Caron. MM. Guitry, Huguenet, Dieudonné. Presse triomphale.

(Cl. Studio)



Dans son intérieur *modern-style*, M. LUCIEN BESNARD, l'auteur déjà estimé de *La Fronde* et du *Domaine*, qui vient de remporter avec *La Plus Amoureuse*, au Vaudeville (3 oct.) un assez vif succès littéraire.

(Cl. d'Hampol)



M^{mes} GABRIELLE DORZIAT (Yvonne Boissy) et ANDRÉE MÉGARD (Marthe Marceil) très remarquées, dans *La Plus Amoureuse* dont les autres interprètes sont : Lérand, Louis Gauthier, Baron fils, R. Monteaux.

(Dessin de De Losques, du *Figaro*)



PIERRE VEBER, l'auteur de *l'Extra*, au Palais-Royal (5 oct.) et avec M. Hennequin, aux Nouveautés (6 oct.) de *Vous n'avez rien à déclarer*, un vaudeville que toute la presse annonce comme un gros succès de rire et d'interprétation.



Une scène de *Mes oncles s'amuse*, le nouveau succès de Cluny, dû à la collaboration de MM. Hugues Delorme et Gally. Interprètes : M^{mes} Daveny, Frank Niel et Cécile Barré, MM. Bardès, Vallot. M. H. Delorme est aussi l'auteur de *La Carte forcée*, une petite opérette du spectacle du Palais-Royal (5 oct.).



Une élève d'une école supérieure de Londres, MISS GLADYS STERN, âgée de quinze ans, vient de faire représenter, dans une soirée de bienfaisance, une comédie en trois actes, *La Légende de l'Echo*, dont elle est l'auteur et qui a été accueillie avec faveur par la critique théâtrale.

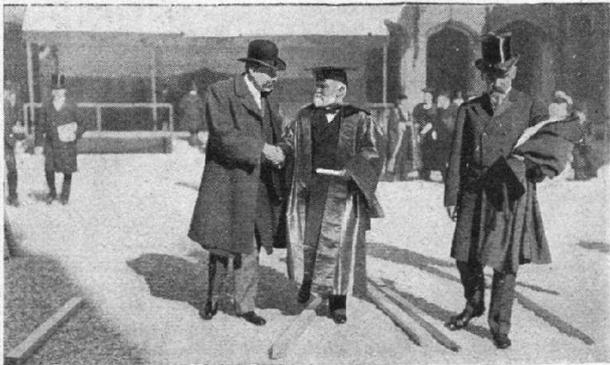


M^{me} COLETTE WILLY ET M. PAUL FRANCK dans la *Romanichel*, pantomime de M. P. Franck, que M. Paul Ruez, directeur de l'Olympia, vient d'offrir au public et dans laquelle la jeune et piquante artiste fait montre d'un talent très original.

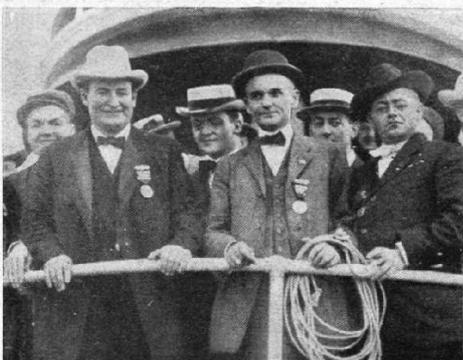
(Cl. Moreau et Kivœlezky)



EDISON « CHAUFFEUR ». — M. Edison, le fameux inventeur américain du phonographe et de tant d'autres appareils merveilleux, est devenu un fervent de l'automobilisme depuis l'époque où *Je sais tout* lui prit l'interview qui fit tant de bruit (numéro de juin 1905). Le voici, appuyé sur sa voiture, à l'entrée du pont suspendu d'Orange, près de son usine.



LE ROI DE L'ACIER A ABERDEEN. — De grandes fêtes ont été données du 25 au 29 septembre à Aberdeen, pour le quatrième centenaire de la fameuse université. M. Carnegie y a pris part en qualité de « docteur honoraire »; il est ainsi représenté sur notre photographie. Le célèbre trusteeur de l'acier vit retiré au château de Skibdo, en Ecosse, qui est son pays natal.



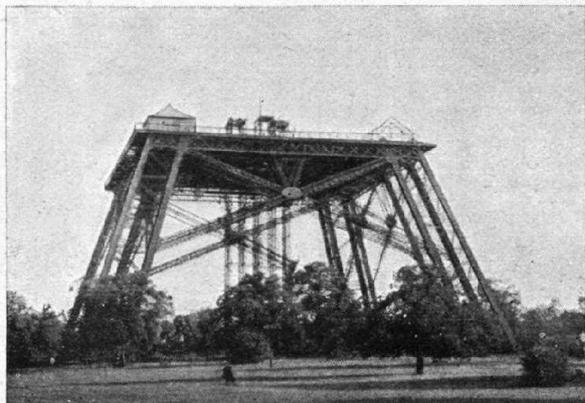
LE RETOUR DE M. BRYAN A NEW-YORK. — M. Bryan est rentré aux Etats-Unis après une longue tournée en Europe. Son retour a été marqué par des manifestations qui laissent pressager qu'il sera candidat aux élections présidentielles de 1908, comme il l'a été il y a neuf ans.



DE VIENNE A PARIS A PIED. — Cet exploit a été accompli par un Autrichien, Fordos Hajnal, qui a séjourné à Paris pendant le mois de septembre. Son voyage, avec femme et enfant, a duré 55 jours.



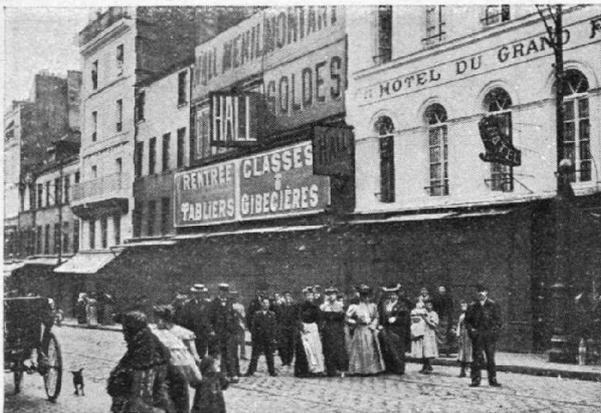
OBSEQUES DU MARÉCHAL KODAMA. — D'imposantes funérailles ont été faites à Tokio au comte Kodama, le réorganisateur de l'armée japonaise. Son cercueil, monté sur des roues de canon, était traîné par 12 soldats et suivi par les généraux Yamagata, Oyama, Nogi et Kuroki.



LA RIVALE DE LA TOUR EIFFEL. — Une compagnie anglaise avait rêvé d'élever à Wembley, aux environs de Londres, une tour qui dépasserait de 100 mètres la tour Eiffel, mais les fonds ont manqué. L'on démolit actuellement la partie édifiée, dont nous donnons la photographie et qui atteignait 55 mètres. L'architecte comptait bien terminer son œuvre; à chaque coin de la plate-forme, il avait fait installer un restaurant.



UNE VALLÉE ENTIÈRE A COMBLER. — La municipalité de Newcastle a décidé de combler la vallée qui sépare deux gros centres industriels de la banlieue, Heaton et Byker. Déjà la rivière a été détournée dans un lit artificiel recouvert par une immense voûte, qu'on voit sur notre photographie. L'épaisseur du remblai sera de 40 mètres. Ce travail gigantesque coûtera cent millions et durera dix années.



LA LOI SUR LE REPOS HEBDOMADAIRE. — L'agitation faite autour de cette loi a dégénéré, dans plusieurs endroits, en désordres. A Paris, le dimanche 23 sept. des manifestants ont envahi des magasins restés ouverts, entre autres le Hall de Ménilmontant, dont le directeur, M. Lepiètre, succomba à l'émotion.



UNE GRÈVE DE BOULANGERS. — Les habitants de Meaux ont manqué de pain pendant 24 heures (21 au 22 septembre), par suite d'une grève des boulangers. Le général-commandant fit venir d'urgence 4.000 pains de munition, qu'on distribua aux familles qui n'avaient pas pu s'approvisionner.



M. THOMSON CHEZ LES SARDINIERS. — Le ministre de la marine, venu à Douarnenez le 21 septembre pour assister à des essais d'artillerie de marine dans la baie, a entendu les doléances des sardiniens et des sardinières, qui lui ont exposé que le poisson faisait complètement défaut cette année. M. Thomson a promis de s'occuper de leur sort.



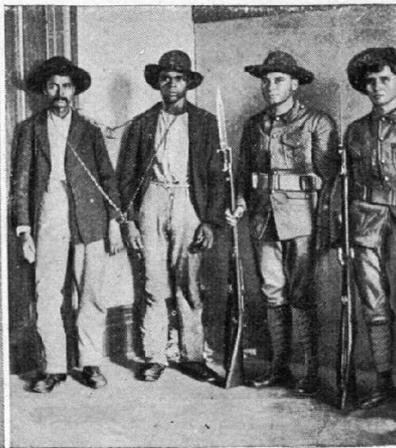
UNE VICTIME DES GRÈVES. — Aux obsèques du soldat Mollier, victime de la grève de Grenoble, le discours de M. Zévaès, député, a provoqué des protestations de la part d'officiers. M. Cornant, son collègue, qu'on voit sur notre photographie à côté du général de Lacroix et de M. Boncourt, préfet, interpellera le ministre de la Guerre.



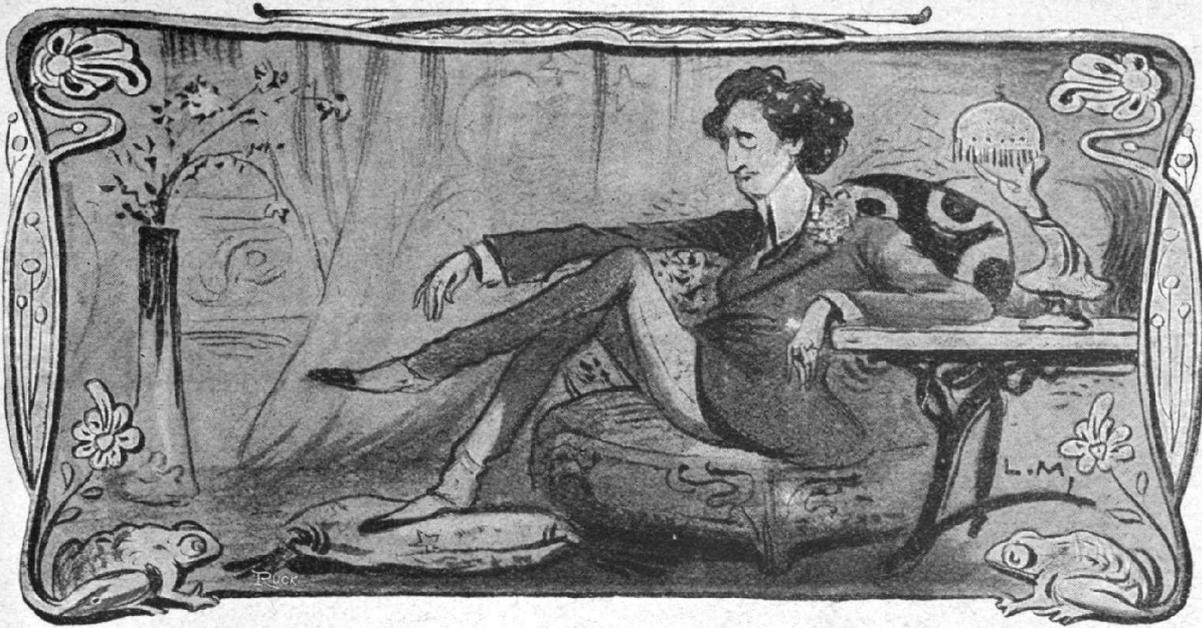
UNE AMBULANCE AUTOMOBILE est désormais affectée à chaque détachement de pompiers de Paris appelés à combattre un sinistre de quelque importance.



BAPTÊME PRINCIER. — Le 25 septembre, à Gotha, on a baptisé le prince Jean-Léopold de Saxe-Cobourg Gotha, fils de la duchesse et du duc régnants.



UN MASSACRE DE NÈGRES a eu lieu le 22 septembre dans les rues d'Atlanta (E.-U.), en représailles d'attentats commis par deux noirs arrêtés la veille.



Dans son studio de Passy, Tancred, le poète de toutes les élégances et de toutes les saltilités, médite. (Page 1, col. 1).

VOUS ALLEZ TOUT SAVOIR!

Revue inédite en cinq tableaux

Par MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers

Illustrations hors-texte en couleurs d'ALBERT GUILLAUME, dessins de LUCIEN MÉTIVET

Nous avons voulu dans ce numéro de Noël donner à nos lecteurs la surprise d'une revue écrite spécialement pour eux par les plus spirituels et les plus réputés de nos auteurs dramatiques. Nous sommes certains que nos lecteurs feront un gros succès à cette « première », bien parisienne, que nous leur offrons, et dont les dessinateurs Guillaume et Métivet ont été chargés d'évoquer à leurs yeux les principaux personnages et les scènes caractéristiques.

PROLOGUE

DANS son studio de Passy, Tancred, le poète, médite. Autour de lui les tentures clair de lune miroitent, s'alanguissent les soies pâles, s'irisent les coussins longs pareils à des couleuvres. Sur les murs, dans les coins d'ombre, partout, des poteries en bois, des boiseries en faïence, des maroquineries en cristal et des verreries en cuir.

Il songe que le jugement est proche : dans quelques heures on saura à qui est attribué le Prix de Rome des poètes, qui, pour la première fois depuis que le monde est monde, sera décerné cette année.

Et par là, l'an 1906 marque le commencement d'une ère : une ère respirable, a dit Théodore, un fâcheux rimeur de Montmartre.

Or, voici que les tentures clair de lune s'éloi-

gnent et se fondent, que les soies pâles s'irisent, comme une brume... Elle flotte, se déchire et une cime apparaît ceinte de myrtes et de lauriers-roses, et Tancred se voit vêtu de lin blanc marchant parmi les cytises.

« Le Mont Parnasse ! » s'écrie-t-il. Mais d'un tronc fourchu surgit une tête hirsute qui ressemble à s'y méprendre à celle de Théodore, le fâcheux rimeur montmartrois. Et cette tête ricane : « Montparnasse-Halle aux Vins.— Une demi-heure en autobus ! » — « Sacrilège ! » rugit Tancred, et la tête disparaît.

Une clairière entr'ouvre la forêt. Au centre, debout sur un autel, se dresse un éphèbe rayonnant, couronné de violettes. Autour de lui neuf ombres sont accroupies. Et Tancred éperdu s'écrie : « Appollon, dieu du jour, dieu des vers ! »



— Le Mont Parnasse! s'écrie-t-il.

... Mais une tête hirsute... ricane : « Mont-parnasse-Halle aux Vins! Une demi-heure en autobus! » (Page 1, col. 2).

APOLLON. — Oui, c'est moi, mon fils. Et voici les Muses qui t'attendent.

Les neuf ombres se lèvent, mais au lieu des neuf vierges divines, les voiles qui tombent laissent apparaître neuf gaillards robustes, barbous ou rasés.

TANCRÈDE. — Des hommes!

LE FAUNE (ricanant). — Hé quoi! tu t'étonnes? Ne sais-tu pas, simple jeune homme, que la littérature est envahie par

les femmes? Plus d'écrivains, mais des écrivaines, plus de romanciers et de poètes, mais des poétesses et des romancières. Plus même d'amateurs, plus rien que des amateuses!

APOLLON. — Il dit vrai. Et c'est pour cela que les neuf sœurs divines sont devenues les neuf frères!

LA LOGIQUE (qui passe, serrée dans son corset). — Aux hommes il fallait des inspiratrices. Aux femmes il faut des inspireurs.

Les neuf frères se rangent autour du dieu. Les nuages s'entr'ouvrent et le long des pentes du Parnasse on voit monter le cortège des femmes-artistes, des femmes de lettres, des femmes-savants, de toutes les femmes qui ont tous les talents, sauf celui d'être femmes.

Soudain le cortège des femmes de lettres a entouré Tancrède : « Un homme! un homme sur le Parnasse! » s'écrie une feuilletoniste farouche. Et toutes s'élancent sur le poète.

Tancrède songe à la destinée d'Orphée, confrère déchiré par les Bacchantes, et éperdument il fuit.

Mais des pas glissent dans l'ombre, des pas hésitants et inquiets. Une forme apparaît, celle d'un homme gros, chauve, un peu lourd mais bienveillant et dont la figure fait songer à celle de feu Sarcey.

TANCRÈDE. — Qui êtes-vous?

L'INCONNU. — Je suis Le Bon Sens!

TANCRÈDE. — Qu'est-ce que c'est que ça?

LE BON SENS. — Tu es trop jeune, en effet, pour m'avoir connu. Il y a vingt ans que j'ai quitté Paris.

TANCRÈDE. — Alors nous y retournons?

LE BON SENS. — Je t'accompagne jusqu'à ses portes. Mais j'ai peur qu'elles ne me soient fermées encore. N'importe, viens!

Et il l'entraîne.

DEUXIÈME TABLEAU

La Justice des Hommes

Après avoir longtemps cheminé, le poète Tancrède et son guide, Le Bon Sens, aperçurent bientôt, à l'horizon, une vapeur bleuâtre qui flottait dans l'atmosphère et ouïrent comme une immense et lointaine rumeur.

LE BON SENS (avec ce puissant laconisme qui est indistinctement la marque du crétinisme ou du génie). — Paris! (avec un hoquet de regret très « Comédie-Française », du Mounet-Sully de la bonne époque) : Nous voilà aux fortifications, poète Tancrède.

On entend dans l'éloignement des voix mêlées et nasillardes qui psalmodient...

Ah! quand reviendront les beaux jours,
Les beaux jours de nos amours...

TANCRÈDE. — Oh! quelle douceur! quelle

mélancolique tendresse. Je me sens nimbé d'une langueur délicieuse...

LE BON SENS. — Eh bien! ne te prends pas les pieds dans ton nimbe... et filons... C'est plus prudent.

A peine les deux voyageurs ont-ils fait quelques pas qu'ils poussent un cri d'horreur... très vécu... très «Comédie Française» (du Mounet-Sully de la moins bonne époque)... Le cadavre gras, dodu, encore chaud, d'un bourgeois, git à leurs pieds, lardé de coups de couteau...

TANCRÈDE. — C'est affreux!

LE CADAVRE (*les yeux désorbités*). — Je meurs... Voici mes dernières volontés. Envoyez vite une dépêche au *Matin*. J'ai promis à son directeur que si j'étais jamais assassiné... il serait le premier informé.

Sur quoi... le cadavre rend le dernier soupir. A peine ce soupir est-il prononcé que Le Bon Sens et Tancrède aperçoivent une petite caravane se dirigeant de leur côté. En tête marche un homme grave et digne, haut cravaté et gainé d'une longue redingote. Derrière lui, une escouade d'agents de police, une roulotte de salimbanches, deux ours, trois hyènes, un vison, douze lapins, un kangourou.

TANCRÈDE. — C'est sans doute la foire de Neuilly qui déménage.

LE BON SENS. — Enfant! Enfant! Triple enfant!

Le Bon Sens s'avance vers le Monsieur très grave et très digne.

LE BON SENS. — C'est bien à M. Germain qui a tant... cherché le curé de Châtenay, que j'ai l'honneur de parler?

M. GERMAIN. — Parfaitement, à M. Germain, ancien juge d'instruction à Etampes, actuellement juge d'instruction à Paris...

TANCRÈDE. — Ciel! Fuyons...

LE BON SENS. — Reste... (*d M. Germain.*) Et vous êtes ici, Monsieur le juge, dans l'exercice de vos fonctions?

M. GERMAIN (*indiquant le nombreux troupeau qui le suit*). — Comme vous voyez.

LE BON SENS. — Un crime a donc été commis...

M. GERMAIN. — Oui, dans ces parages, m'a-t-on dit. Aussi, me suis-je hâté d'accourir avec ma petite famille... Vous allez d'ailleurs pouvoir vous rendre compte des méthodes de recherches que j'ai imaginées. Vous êtes journaliste?

LE BON SENS. — Non.

M. GERMAIN. — Tant pis. Enfin, nous ferons comme si vous l'étiez. Vous serez indiscret.

LE BON SENS. — Je vous le promets...

M. GERMAIN. — Dans cette roulotte qui sera bientôt automobile, sont mes devins, mes mages. Je suis obligé de les garder enchaînés parce que figurez-vous — ces gaillards-là sont admirables! — ils deviennent ce qu'il y a dans la poche des gens — et pour s'assurer qu'ils ne se sont pas trompés, ils le soutirent délicatement à leurs propriétaires et oublient de le rendre. Je ne leur permets de faire ça qu'un jour par semaine, le dimanche, — aux courses.

LE BON SENS. — Mais ce nombreux troupeau de bêtes? Depuis Noé

je n'ai pas vu pareil assemblage.

M. GERMAIN. — Ma police d'acclimatation. Quant à ce beau gaillard, c'est Vichnou, mon premier mage, mon initiateur. Le pauvre garçon est très fatigué. Hier nous opérions du côté d'Argenteuil. Vous savez que sa spécialité est de découvrir les criminels en s'emplantant la bouche avec de la terre ramassée sur le lieu du crime. Eh bien! hier, il en a trop mangé, ça lui a donné un peu de gastrite. La terre d'Argenteuil est très lourde et se digère mal. — Oh! ce n'est pas comme la terre d'Etampes! une légèreté, une saveur. Du poulet, Monsieur, du blanc de poulet!

LE BON SENS. — Eh bien! Monsieur le juge, je vais vous éviter de déranger tous vos malades et vous épargner de plus longues recherches. Le cadavre de la vic-



LE BON SENS. — Adieu, poète... Bonne chance! (Page 4, col. 2).

time est là sur le bord du fossé, à cinquante mètres d'ici.

M. GERMAIN (*terrifié*). — Chut! Chut!

LE BON SENS. — Quoi?

M. GERMAIN (*l'entraînant à l'écart*). — Taisez-vous, malheureux! Taisez-vous!

LE BON SENS. — Que voulez-vous dire?...

M. GERMAIN. — Qu'est-ce que vous faites de ma situation, de ma personnalité, de ma carrière?

LE BON SENS. — Quoi?

M. GERMAIN. — Mais vous savez bien que je suis le juge qui ne trouve pas le cadavre. C'est ma gloire. Jusqu'à présent la plupart de mes collègues ne trouvaient pas l'assassin. Ça a eu du succès pendant quelque temps, mais c'est vite devenu vieux jeu. Aujourd'hui, c'est complètement usé. Alors j'ai eu l'idée prodigieuse de ne pas retrouver le cadavre! De ne rien retrouver du tout. Dame, évidemment ce n'est pas commode. Il faut pour cela une prudence inouïe, des précautions prodigieuses... Un cadavre ça n'est pas une épingle. D'autant qu'il y a des criminels idiots qui, laissant là leur victime bien en évidence, sans considérer tout le mal qu'il faut me donner pour ne pas le voir. Heureusement que je la connais!

LE BON SENS. — C'est admirable.

M. GERMAIN. — Tout est d'être un homme de progrès et de connaître le temps où l'on vit. Mais je m'attarde et mes

agents n'auraient qu'à faire une gaffe. Vous m'avez dit que le cadavre est à gauche.

TANCRÈDE. — Oui, un peu plus loin...

M. GERMAIN (*d'un ton de commandement*). — Tout le monde à droite! Messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

La caravane s'éloigne.

LE BON SENS. — Après ce que tu viens d'entendre, tu comprends, je pense, que je ne puisse pas t'accompagner dans cette ville. Adieu donc, mon enfant!

TANCRÈDE. — Vous m'abandonnez?

LE BON SENS. — Oui, mais voici une lettre pour une personne qui te guidera plus utilement que moi à travers Paris.

Il lui remet une enveloppe.

TANCRÈDE (*lisant l'adresse*). — La Vanité, 17, boulevard Haussmann. Vous la connaissez?

LE BON SENS. — Oui, nous avons été en bons termes autrefois... Dans ce temps-là, Le Bon Sens avait un peu de vanité et La Vanité avait un peu de bon sens. Adieu, poète... Bonne chance!

Le Bon Sens donne l'accolade au poète Tancrede et s'éloigne d'un pas assuré, quoique mélancolique.

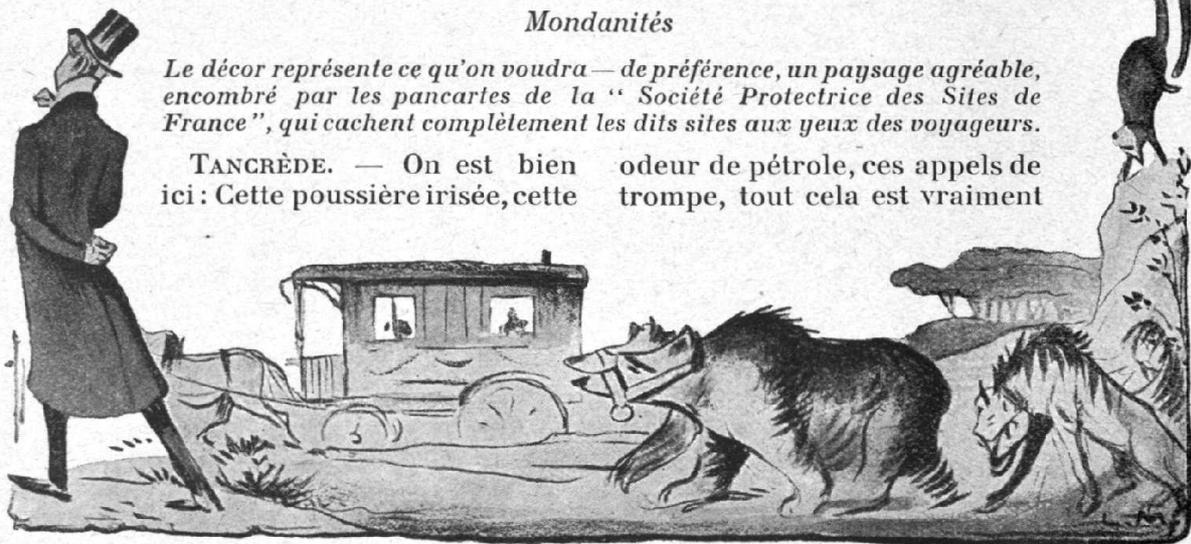


TROISIÈME TABLEAU

Mondanités

Le décor représente ce qu'on voudra — de préférence, un paysage agréable, encombré par les pancartes de la " Société Protectrice des Sites de France ", qui cachent complètement les dits sites aux yeux des voyageurs.

TANCRÈDE. — On est bien odeur de pétrole, ces appels de trompe, tout cela est vraiment



LE BON SENS. — *Mais ce nombreux troupeau de bêtes?*

LE JUGE D'INSTRUCTION. — *C'est ma police d'acclimatation...* (Page 3, col. 2).

Vous allez tout savoir!



LES MODERNES BACCHANTES ET LE MODERNE ORPHÉE

... Soudain, le cortège des femmes de lettres a entouré Tancrède : « Un homme ! Un homme sur le Parnasse ! s'écria une feuilletoniste farouche. Et toutes s'élançant sur le poète. (Page 2, col. 1).



Les cadeaux du jour de l'an ne s'achètent pas. On offre ceux qu'on a déjà reçus soi-même. (Page 6, col. 1).

délicieux — Ciel! Qu'est-ce?... Un auto?

La Vanité apparaît sous les espèces d'une jeune et jolie femme agrémentée de décorations multiples. Elle porte un costume pailleté d'or. Elle a une plume de paon piquée dans ses cheveux et des journaux mondains dans son corsage.

TANCRÈDE. — Madame, je n'ai pas l'honneur...

LA VANITÉ. — Je ne vous suis cependant pas inconnue... Saïez en moi La Vanité!

TANCRÈDE. — Erreur! Je ne vous connais pas du tout... Je suis l'homme le plus modeste du monde!

LA VANITÉ. — Vantard, va!

TANCRÈDE. — Mais... partout où vous irez, je vous suivrai...

LA VANITÉ. — Eh bien! suivez-moi dans le monde... (*Valse lente. — Obscurité. — On entend les machinistes qui crient*): « Plus vite, espèce d'idiot, tape dans le tas! Amène ça, maladroït! »

LA VANITÉ. — Nous sommes dans le monde.

Le décor représente un salon où voisinent des meubles de tous les styles, y compris celui de M. Brunetière.

TANCRÈDE. — Le monde? Attendez que je mette mes palmes. (Il arbore un ruban violet large d'un pouce, qui offre cette particularité de rougir aux lumières — par modestie aussi sans doute, puis, examinant le décor): Tiens, — mais je suis chez Mme de Lapardeki, la meilleure de mes amies... je reconnais même mon cadeau du dernier premier janvier, un vide poches qui a surtout vidé les miennes.

LA VANITÉ. — Eh! quoi! Tu l'as donc acheté?

TANCRÈDE. — Dame!

LA VANITÉ. — Fol enfant! Les cadeaux du jour de l'an ne s'achètent pas. On offre ceux qu'on a déjà reçus soi-même, ou

qu'ont reçus les personnes de votre famille. Le sac de bonbons repasse de mains en mains et, parfois, revient à son point de départ.

TANCRÈDE (*fredonnant*):

Il court, il court, le cadeau,
Le cadeau qu'on fait aux dames...

LA VANITÉ. — Je vous quitte... J'ai rendez-vous avec l'Orgueil, la Sottise, et la Littérature.

Elle s'éclipse.

TANCRÈDE (*seul*). — Si je ne m'accoudais à la cheminée.

Mais voici qu'à son contact la cheminée frémit.

LA CHEMINÉE. — Enfer et damnation! Vous me faites mal! Encore un poète sans doute, et qui va dire des vers!

TANCRÈDE (*stupéfait*). — Tu parles?

LA CHEMINÉE. — Oui, je parle! N'est-il pas temps que les meubles parlent depuis le temps qu'ils écoutent! Nous parlons et nous parlons bien. Aussi, vous ferai-je observer que votre expression est fâcheuse et d'une basse culture mondaine.

Et voici que tous les meubles de ce salon où l'on cause se mettent à causer eux aussi.

UNE BERGÈRE. — Pauvre amant des Muses!... Voilà comment on vous traite!... Cette cheminée n'est pas à prendre avec des pincettes.

On entend un long frissonnement.

TANCRÈDE (*effrayé*). — Qu'est-ce?

LA BIBLIOTHÈQUE. — Le métro! C'est lui qui en ébranlant les maisons situées le long des voies, a donné à tous les meubles le frisson de la vie. Chaque train qui passe nous réveille... Moi-même je ne puis plus dormir, et cependant je recèle en moi sein les ouvrages de M. Thureau-Dangin.

Soudain les vitres tremblent et grésillent.

TANCRÈDE. — Un tremblement de terre!

LES RIDEAUX (*qui regardent dans la rue*). — Non, l'autobus, simplement, un petit autobus bien gentil... il n'écrase que dix-sept personnes par jour, non compris les bonnes d'enfants et les militaires.

LE CANAPÉ. — Quelle existence... Et que les gens sont donc pressés!

LE POUF. — On ne consent plus à s'asseoir.

LA CAUSEUSE. — A causer.

LA LISEUSE. — A lire...

LA BERGÈRE (avec un rire sardonique). — On nous abandonne!

LE FAUTEUIL VOLTAIRE (ricanant). — Il pleut, il pleut, bergère!

LA CHAISE. — Moi, je suis contente. Mes bâtons servent d'exemple et de modèles de vie à la plupart des hommes d'aujourd'hui.

LE GUÉRIDON. — Ne l'écoutez pas. Voulez-vous plutôt connaître l'opinion de Chateaubriand sur la pièce de cinq sous... l'avis de saint Eloi sur la disparition des ténors?

Il frappe le parquet par trois fois.

LE FAUTEUIL VOLTAIRE (avec un hideux sourire). — Encore les esprits!

LE GUÉRIDON. — Rien n'est plus à la mode dans les salons. L'esprit court les tables et il est question d'appliquer le spiritisme à la manœuvre des plaques tournantes dans les gares.

LE POUF (sceptique). — Je pouffe.

TANCRÈDE (assourdi par un effroyable fracas). — Quel bruit! On ne s'entend plus. (Le métro fait trembler les murailles, le tramway secoue les vitres, les autos emplissent l'air de leurs grondements). Quelle agitation! quel vacarme!

LE VIEUX BAHUT NORMAND. — J'tions ben mieux dans not'pays.

L'ÉTAGÈRE MODERN'STYLE. — Depuis que le métro fonctionne, j'ai déjà laissé tomber huit verres de cristal. Il est vrai qu'on n'a pas l'idée de mettre quelque chose sur une étagère modern'style.

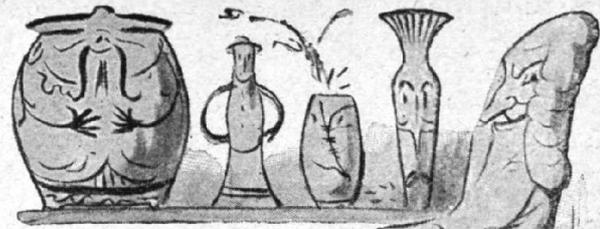
LE VIEUX FAUTEUIL LOUIS-PHILIPPE. — Que vous êtes criarde, ma chère!

Sonnerie du téléphone.

Tous les meubles. — Le téléphone! Encore le téléphone!

TANCRÈDE. — Je vais répondre! Permettez.

Tous les meubles (s'agitant). — Non! Non! Ne téléphonez jamais; ne soyez pas abonné au té-



léphone, n'ayez aucun ami, aucun ennemi qui soit abonné au téléphone...

TANCRÈDE. — Pourquoi? Pourquoi?

LA VIEILLE ARMOIRE. — Parce que le téléphone trouble les meilleurs ménages, brise les plus vieilles amitiés, rompt l'harmonie des existences les plus calmes, parce que le téléphone sape les bases même de la société. Abas le téléphone!

TANCRÈDE. — Voilà une armoire qui n'est pas commode.

LA VIEILLE ARMOIRE. — Depuis que madame est entrée dans la confrérie des abonnés-martyrs, elle, jadis si douce, si amène, elle a ses nerfs, elle s'impatiente pour un rien, elle a la main malheureuse Par la faute du téléphone, Monsieur, si gentil autrefois, est devenu irritable. Le ménage s'est fêlé.

LE VASE OU MEURT UNE VERVEINE. — Moi aussi!

LA VIEILLE ARMOIRE. — Car il est à remar-



Et voici que tous les meubles de ce salon où l'on cause se mettent à causer aussi. (Page 6, col. 2).

quer que lorsqu'on veut téléphoner, l'appareil ne fonctionne pas. En revanche, il fonctionne toujours quand notre numéro est demandé par un créancier, un teneur, un raseur qui « viendra dîner à la fortune du pot ». Le téléphone est gaffeur... Et puis, il fait du bruit... Toutes ces inventions font d'ailleurs un vacarme effroyable... Quelle existence! Et tous ces gens qui vont, qui viennent, qui s'énervent, qui sentent le pétrole...

LE MIROIR DE VENISE. — Ces gens qui me gâtent le tain en s'y reflétant avec des lunettes noires, des masques hideux... Ah! combien je regrette ma Venise natale, George Sand et Alfred de Musset! Elle et lui...

LE PHONOGRAPHE. — Je connais cette histoire par cœur...

TANCRÈDE. — Le fait est que l'existence devient singulièrement trépidante. Il faut que tout le monde entre dans la danse.

LE GUÉRIDON. — C'est ça!

Il se met à danser. Tous les meubles l'imitent : Les vases japonais dansent le pas des mousmés; les vases de Delft, le pas des Hollandaises en sabot; les vieux meubles dansent le menuet; le fauteuil Louis-Philippe valse à deux temps avec la vieille armoire; les meubles modern'style dansent la matchiche; la pendule refuse pourtant l'invitation du paravent en fredonnant : Non je ne marche pas!

LE FAUTEUIL VOLTAIRE. — Enfin, nous avons pu nous accorder.

LE PIANO. — Tous, excepté moi!

TANCRÈDE. — J'ai compris le but de la vie contemporaine : c'est d'imiter le cinématographe!...

LE TAPIS DE SMYRNE. — Hélas! poète! L'énervement des gens a gagné les choses. Tout est entraîné dans la sarabande générale. Moi seul, tu le vois, reste immobile et encore, ce n'est pas par goût! Si je ne fais rien, c'est parce que — comme on dit au poker — je suis tapis... et d'ailleurs fataliste comme mes compatriotes les orientaux.

Mais voici que tout s'apaise. Les bibelots regagnent leurs étagères et les coussins leur gîte. Un timbre a retenti au dehors. Des gens entrent

en coup de vent. Les hommes très élégants, les femmes toutes jolies. Il y a aussi quelques financiers, car ils sont très recherchés par ces temps de spéculation, où la Haute Société, elle-même, tend à devenir une Société Anonyme.

Le salon se peuple. Et chacun se met à salonner. Tancrede se réfugie sous un palmier, très ému à l'idée qu'il va assister à une réunion supérieurement mondaine.

UNE DAME. — De grâce, baronne, jouez-nous quelque chose!

LA BARONNE (dame très mûre). — Volontiers! Elle s'assied au piano et dépose ses bagues sur le clavier.

UN DIPLOMATE ÉTRANGER. — Jolie bague! Superbe, ce diamant!

Par distraction, sans doute, il glisse le diamant dans la coiffe de son chapeau.

LA BARONNE (chantant) :

Vole, vole, à tire d'ailes,
Vole, ô mon amour.

Considérant peut-être cette romance comme une invitation, plusieurs des visiteuses font disparaître, dans leurs poches, leurs ombrelles, ou leurs bottines, les bibelots précieux qui ornent les vitrines.

LA BARONNE. — Voici mon mari!

Entre un jeune homme d'une quinzaine d'années.

Pendant que la baronne le présente à quelques-uns de ses hôtes, les autres s'esquivent en

emportant la pendule, le guéridon, l'armoire normande.

UNE PETITE AMÉRICAINE. — Délicieux! Ravie, charmée! mais je me sauve. Mille choses à faire... Au revoir, chérie.

Elle sort en dérobant le piano à queue.

TANCRÈDE (affolé). — Mais qu'est-ce que c'est que ça?

LA VANITÉ. — Une réception, en 1906, dans un vieux manoir breton!

Mais voici que, le sourire aux lèvres, le baron et la baronne font arrêter leurs amis par les agents de la sûreté attachés à leur salon.

TANCRÈDE. — Fuyons!

LA VANITÉ. — Viens!

Elle a pris place dans un ballon dirigeable qui s'est approché de la fenêtre. Tancrede la rejoint dans la nacelle.

A côté de La Vanité siège Santos-Dumont qui conduit l'appareil.



Les invités font disparaître les bibelots précieux...
(Page 8, col. 2.)

Les meubles et les invités acclament l'ardent aéronaute et cela fait un petit chœur sur l'air de : Madame l'Archiduc.

Il dompte les vents, les nuages,
Mince et fluet comm' le voilà,
Et l'on voit planer, parmi, les orages,
Ce p'tit bonhomm', ce p'tit bonhomme,
Ce p'tit bonhomm' pas plus haut qu'ça.

TANCRÈDE. — Gare!
Gare! la tour Eiffel.

Le dirigeable prend sa gauche.

UN AÉRONAUTE (à bord d'un autre dirigeable). — Prends ta droite, eh! Collignon!

LA VANITÉ. — On est très bien, dans le ballon!



De tous les ponts, de toutes les berges, de tous les derniers bateaux, des gens se jettent à l'eau et tirent des coupes variées... (Page 10, col. 1).

On y respire... Trente-huit degrés à Londres! (Le ballon monte, monte). Nous sommes au moins à huit mille mètres. (Sévère). Santos, mon petit Santos, cette altitude est inqualifiable.

SANTOS-DUMONT (chantant sur l'air Il grandira :)

Il montera! il montera!
Car il est Espagnol

(Parlé). Je suis Brésilien, mais cela n'a aucune importance... M^{lle} Brésil est bien Parisienne!

TANCRÈDE. — Mais voici le moment d'imiter les fonds russes! Descendons!

Ils arrivent à trois mètres cinquante du sol.

LE ROI D'ESPAGNE (en auto, avec la reine Victoria). — Hé là-bas! maladroit! prenez donc votre droite!

TANCRÈDE. — Jamais! je suis républicain.

(reconnaissant le roi). Oh! Sire! Excusez-moi!

LE ROI. — Vous avez eu tort de ne pas m'injurier... cela m'aurait fait tant de plaisir. Je « chauffais » incognito... N'est-ce pas, ma reine? (A Tancrede). Avouez, vous êtes photographe?

TANCRÈDE. — Non, Sire, je suis poète!

LE ROI. — Eh bien! si vous êtes poète, chantez donc l'automobilisme, l'automobilisme est le refuge des rois et des reines. Grâce aux voitures sans chevaux nous pouvons vivre à notre guise et ne pas écraser nos sujets que d'impôts! Je chauffe, tu chauffes, nous chauffons! Nous chauffons tous... Le bonheur est de faire du cent à l'heure. Aujourd'hui, un roi d'Angleterre

ne demanderait plus un cheval. Ils s'écrierait: « Mon royaume! Mon royaume pour un litre d'essence! »

LA VANITÉ. — J'ai là un peu d'essence du « Cœur de Cunégonde », mon parfum favori. Peut-être préférez-vous du « Voilà pour-quoi j'ai battu Lisette? »

TANCRÈDE. — Les parfums reçoivent des noms étranges!

LE ROI. — J'accepte!

Au même instant, on entend une formidable explosion.

LA REINE. — Ciel! Encore une bombe!

LE ROI. — Non! C'est un pneu qui crève! Nous marcherons quand même!
Il donne le contact et part.

TANCRÈDE. — Vivo el Rey! (Le ballon remonte). Ciel! que vois-je! une femme qui se précipite dans la Seine... Encore une victime de la société...



LA VANITÉ. — Elle espère, sans doute, qu'on parlera d'elle dans les journaux. Le goût de la publicité est tel qu'on voit des gens qui se tuent pour se faire connaître !

SANTOS. — N'importe ! Tâchons de sauver cette infortunée !

Le ballon plane au-dessus de la « Suicidée ».

TANCRÈDE. — Infortunée créature ! Vous craigniez sans doute de mourir de faim ?

LA NAGEUSE. — Yes ! Donnez à moa un cuisse de pioulett !

SANTOS-DUMONT. — Nous allons d'abord vous tirer de là !

LA NAGEUSE. — Laissez-moi ! Laissez-moi ! Elle plonge et reparait dix mètres plus loin.

TANCRÈDE. — J'y suis ! c'est Miss Kellermann !

UN VIEUX MONSIEUR (*qui tire péniblement sa coupe*). — Ce n'est pas toujours drôle de suivre les femmes !

Du haut de tous les ponts, de toutes les berges, de tous les derniers bateaux, des gens se jettent à l'eau et tirent des coupes variées : Coupe Marinière, Coupe du Matin, Coupe Gordon Bennett ; Miss Kellermann, plus pratique, ne tire que la coupe du roi de Thulé.

TANCRÈDE. — Tous ces désespérés seraient-ils amoureux de Miss Kellermann ? Moderne sirène !

LA VANITÉ. — Non ! Il s'agit tout bonnement de la traversée de Paris... La natation se porte beaucoup cette année. Et rien qu'à lire les exploits de tous ces nageurs, on est en nage soi-même ! Paris est une grenouillère où chacun barbotte... Les officiers d'Académie se distinguent entre tous les nageurs... Quoi de plus naturel, puisqu'ils sont palmés ?

LE BRILLANT CHAMPION. — Quel métier ! Encore treize ponts !... Sarcey en parlait à son aise de la Seine à faire ! Ouf ! En sortant de ce bouillon, je ferai bien d'aller prendre un bain...

TANCRÈDE. — Hélas ! Je comprends les inquiétudes de la municipalité. La Seine contient plus d'eau ! Elle ne contient que des nageurs.

UN MONSIEUR. — Au secours ! Au secours ! Je suis tombé à l'eau par erreur. Je ne sais même pas nager ! Sauvez-moi !

LE BRILLANT CHAMPION. — Encore douze ponts. Attendez-moi, cher Monsieur, dans

« douze ponts » je serai tout à vous. (*Le monsieur disparaît*). Encore un d'enfoncé !

TANCRÈDE (*très ému*). — Remontons ! Ce spectacle m'attriste ! (*Le ballon remonte*). Ah ! vive les sports aimables, polis, pacifiques ! (*Le ballon passe au-dessus d'un vaste terrain où deux équipes de footballeurs se disputent farouchement un ballon. En une minute plusieurs joueurs ont, qui l'épaule brisée, qui, la rotule déboîtée, qui, le front fendu*). Assez ! Assez !

LA VANITÉ. — Je veux te montrer d'autres jeux (*En quelques minutes, le ballon, quittant Paris, arrive au-dessus d'une ville immense et silencieuse*). Nous voici arrivés... mais parlons bas !

TANCRÈDE. — Où sommes-nous ? Dans le royaume de la Belle au bois dormant ?

LA VANITÉ. — Nous sommes au-dessus de Bridge City !

TANCRÈDE. — Beaucoup de bridge pour rien !

LA VANITÉ. — Regardez ces gens ! Ils jouent tous au bridge. En omnibus, au fumoir, au Palais, à la Chambre, au théâtre, sous le couperet de la guillotine, à l'Académie..., partout ils jouent. Ils montent en voiture, ils jouent ; en bateau, ils jouent ; ils font naufrage, ils jouent ; ils débarquent dans une île déserte, ils y jouent ; ils sont pris par des cannibales, ils jouent sur le feu, à la broche, et dans le ventre des anthropophages, ils joueront encore.

SANTOS-DUMONT. — Je me sens tout chose !...

TANCRÈDE. — Moi aussi.

LA VANITÉ. — En effet ! Je suis troublée ! Le vertige des hauteurs, sans doute...

TANCRÈDE. — Non ! C'est le microbe de Bridge City qui fait des siennes.

SANTOS-DUMONT (*timidement*). — Avez-vous un jeu de cartes sur vous ?

LA VANITÉ. — Oui, nous ferions un petit bridge !

TANCRÈDE (*épouvanté*). — Il faut fuir ! Fuir tout de suite.

A tout hasard, il ouvre la soupape.

SANTOS-DUMONT (*en colère*). — C'est le gaz qui fuit, imbécile !

Le ballon tombe avec une rapidité bientôt vertigineuse. Tancrede pousse un grand cri et s'éva nouit.

Vous allez tout savoir.



UNE RENCONTRE ROYALE

LE ROI D'ESPAGNE (en auto). — Hé là-bas! maladroît! prenez donc votre droite!
TANCRÈDE. — Jamais! je suis républicain. (Reconnaissant le roi). Oh! Sire! excusez-moi..
LE ROI. — Vous avez eu tort de ne pas m'injurier... (Page 9, col. 1.).

QUATRIÈME TABLEAU

Par le vaste monde

En reprenant ses sens, Tancrède constate qu'il est à bord d'un minuscule canot automobile, en plein océan... A la barre se tient M^{me} du Gast qui porte un délicieux costume tailleur en cuir.

TANCRÈDE. — Est-ce un enlèvement, madame?

MADAME DU GAST. — Non, c'est une mission, une mission officielle... Le gouvernement de la République française m'a chargé d'explorer différents pays et d'y établir des ententes, amitiés et alliances...

TANCRÈDE. — Toutes mes félicitations, mais ne laissez pas traîner la vôtre sur les pianos. Je viens précisément d'assister à un petit emprunt russe...

MADAME DU GAST. — Oui, l'histoire de la bague bretonne, une bien mauvaise bague! et dont le diamant lui-même est resté bleu... Mais ne craignez rien pour moi. Je saurai représenter dignement et sportivement la France. Une femme élégante pouvait mettre au service de son pays des moyens de séduction, des talents diplomatiques qu'un homme — je ne dis pas cela pour vous froisser — ne saurait posséder... Je ne suis encore que chargée de mission, mais j'espère bien entrer dans la carrière, lorsque mes aînés y seront encore. Pourquoi ne serais-je pas ambassadrice avec toutes les prérogatives que comporte une telle fonction? J'ai vraiment tout ce qu'il faut pour réussir dans cet exercice... Le ballon m'a donné l'habitude des hautes sphères et le sous-marin m'a habituée à évoluer entre deux eaux...

TANCRÈDE (*enthousiaste*). — Aéronaute, chauffeuse, navigatrice, exploratrice, ambassadrice. Quel homme!... Me permettez-vous de vous demander où nous allons...

MADAME DU GAST. — Au Japon. Nous y serons dans trois minutes...

Les trois minutes ne sont pas écoulées que le canot automobile s'engage dans la rade de Tokio.

TANCRÈDE. — Ah! enfin, je vais faire

connaissance avec le pays des mousmés, des kakemonos et de Sadda-Yacco! Japon de mes rêves, Japon de Pierre Loti, patrie de M^{me} Chrysanthème, je te salue!

M^{me} du Gast et Tancrède mettent pied à terre.

MADAME DU GAST. — J'ai rendez-vous avec le Mikado. A bientôt...

Elle monte en auto et disparaît.

TANCRÈDE. — Ah! ça, mais où sont donc les geishas?

Il aborde un agent de police — en japonais, sergo — auquel il répète cette question.

LE SERGO. -- Les geishas? Il nous en restait trois, mais elles viennent de nous quitter. L'une sert des bocks dans une brasserie montmartroise, les deux autres figurent à l'exposition coloniale de Marseille.

TANCRÈDE. — Et Sadda-Yacco?

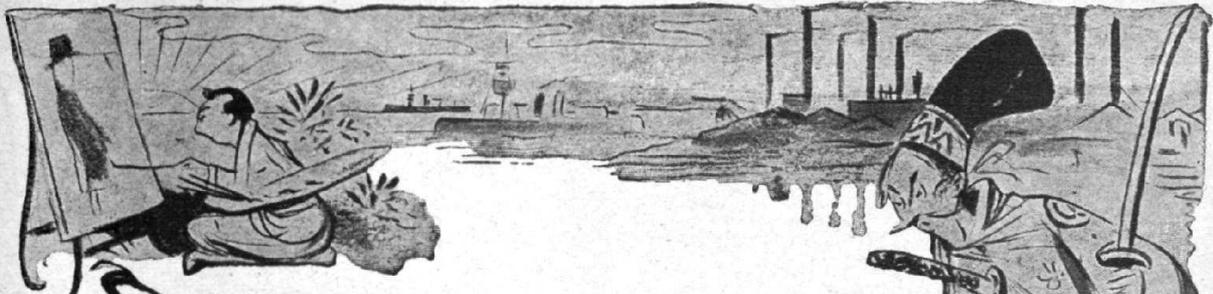
LE SERGO. — Vous pouvez l'applaudir au théâtre Hokousai où elle joue *La Dame de chez Maxim* en anglais...

TANCRÈDE. — Quoi, plus de geishas, plus de fenêtres en papier, plus d'éventails, plus de chignons piqués d'épingles étincelantes, plus de mousmés, plus de Samourais, plus de sujets à peindre sur les vases, plus rien! Qu'avez-vous fait du Japon d'antan! Où sont ses jeux et ses riz?

LE SERGO. — Nous en avons fait une grande nation!

TANCRÈDE. — Hélas!

Au cours de sa promenade, il fait d'attristants constatations. M^{me} Chrysanthème exerce la profession de dactylographe et fait partie de l'Armée du Salut. Les fils des anciens taïcouns sont dans la Commission. Les mousmés jouent au bridge et lisent les romans de Paul Bourget. Les artistes japonais qui, jadis, égrenaient les fleurs de pommier dans des ciels de rêve dessinent et peignent comme feu Bouguereau.



TANCRÈDE. — Mon vieux Japon, où es-tu?

LE SAMOURAÏ (*Il est vieux, laid, sale, mais il porte l'ancien costume japonais et deux sabres sont passés dans sa ceinture.*) — Le vieux Japon? Qui parle ici du vieux Japon? Qui ose reveiller les

morts?... C'est toi, barbare au teint blanc? (*Il fait mine de saisir un de ses sabres, puis, mélancoliquement.*) A quoi bon? Ils ne me condamneraient même pas à m'ouvrir le ventre... C'en est fait! Il ne reste rien du passé... Le Japon, le vrai Japon est mort. Je suis devenu un étranger dans ce pays d'usines et de casernes, je ne reconnais plus mes fils sous leurs complets à carreaux et je pleure quand j'entends mes filles jouer du piano: il est vrai qu'elles en jouent très mal... Nous étions la patrie des paravents et des parasols en papier. Nous adorions des dieux terribles et charmants, nous chantions le printemps et l'amour sous les cerisiers en fleurs. Dans un monde odieusement prosaïque, le Japon était l'île des poètes et des héros... Tandis qu'aujourd'hui!

TANCRÈDE. — Le pauvre homme!

LE SAMOURAÏ. — En voilà assez! Je ne peux vivre plus longtemps dans ce Japon modern-style. *Harakiri! Harakiri!*

Il tire un de ses deux sabres et fait mine de s'ouvrir le ventre.

TANCRÈDE. — Ne faites pas ça! Et puis, nous sommes dimanche... Il est désormais défendu de s'ouvrir le dimanche!

LE SAMOURAÏ. — Alors, si Monsieur est content et satisfait qu'il veuille bien ne pas m'oublier (*Le Samouraï tend la main et reçoit quelque monnaie*), je donne des représentations en ville: Le *vieux Japon*, danses, concerts, drames, cinématographe... Il y a un petit supplément pour le *Harakiri* véritable...

Il remet à Tancrede un prospectus et s'en va en brandissant son sabre,

TANCRÈDE. — D'ailleurs, je crois le con-

naître, ce Samouraï... En tout cas, il ressemble étrangement à un croupier de mon tripot, le Cercle des anciens Sous-Préfets de la défense nationale.

MADAME DU GAST. — Me voici. Je ne vous ai pas trop fait attendre? Le Mikado a été très gentil... Il m'a décorée de l'ordre du Chrysanthème à trente-sept pédales.

TANCRÈDE. — Les petits mikados entretiennent l'amitié.

MADAME DU GAST. — Dépêchons... Il faut que dans deux minutes, nous soyons en Chine... Qui m'aime me suive...

TANCRÈDE. — Je vous suis...

Ils reprennent le canot automobile, et 117 secondes après, ils sont à Shanghai.

MADAME DU GAST. — Un instant, j'ai rendez-vous avec le Fils du Ciel... Dans ce but, je descends à terre.

Elle saute dans un landau électrique qui, après avoir écrasé trois Chinois, s'éloigne rapidement dans la direction de Pékin.

TANCRÈDE. — Cette dame est entrêmement occupée... Si, en l'attendant, je m'offrais une distraction bien chinoise. (*S'adressant à un A — Jan, agent de police.*) Pardon, Monsieur, pourriez-vous me dire où l'on découpe en ce moment,



quelque condamné en trois mille morceaux?

L'AGENT (qui répond au nom de Lépine-Fleurie). — Nonobstant que vous retardez... nous sommes modernes et civilisés: nos condamnés, nous les électrocutons. Ils ne meurent pas tous, mais tous sont frappés. Voulez-vous manger des nids d'hirondelles?

TANCRÈDE. — Je voudrais, tout au moins, en voir manger...

L'AGENT. — Prenez le tramway et descendez au premier bouillon Duval.

TANCRÈDE. — Pauvre Chine! je gage que vous ne donnez même plus vos petits enfants à manger aux cochons...

L'AGENT. — Non, Monsieur, nous y avons renoncé depuis que M. Brioux a fait une pièce sur ce sujet...

TANCRÈDE. — Mais alors, que devient la Chine?

L'AGENT. — Un grand pays, Monsieur!

TANCRÈDE. — Ma vieille Chine, où es-tu?

LE MANDARIN. (Il est vieux, laid, sale... Mais il porte un bouton de cristal sur la tête et une presse dans le dos). — La vieille Chine? Quipar le ici de vieille Chine? Qui ose réveiller les morts? C'est toi, barbare au teint blanc?...

TANCRÈDE. — Non, mon cher, je la connais... Vous venez de me la faire à Tokio.

LE MANDARIN (piteux). — Excusez-moi... C'est la faute de l'agence Cook.

Il s'éclipse

MADAME DU GAST (revenue). — Le Fils du Ciel est très convenable. Il parle l'esperanto comme père et mère, possède dix-neuf phonographes, deux pianos mécaniques et voudrait être présenté à M^{lle} Lavallière... Je lui promis offi-

ciellement d'amener à Pékin M. Fallières, président de la République.

TANCRÈDE. — Et si M. Fallières ne veut quitter Loupillon?

MADAME DU GAST. — Je l'enlèverai... Mais dépêchons, il faut que nous soyons à San Francisco dans dix minutes.

Le canot automobile franchit l'Océan sans difficultés, — le Pacifique étant plus commode que la Méditerranée — et arrive en moins de temps à San Francisco qu'il n'en faut pour l'écrire.

TANCRÈDE. — San Francisco a été fondé en 1852 et...

MADAME DU GAST. — Je sais, j'ai déjà lu ça dans les journaux (*Tremblement de terre*). C'est trop d'amabilité vraiment... Un tremblement de terre est en honneur, je n'en espérais pas tant. Assez, Messieurs, assez!

La ville s'écroule sous les applaudissements. Un raz de marée noie d'immenses territoires. Quelques montagnes se rencontrent.

TANCRÈDE (très secoué). — Depuis que je suis à terre, je commence à avoir le mal de mer...

MADAME DU GAST. — Il y a déjà une minute et demie que nous sommes ici. En route pour Chicago.

Tous deux montent dans un aéroplane qui, franchissant les Montagnes Rocheuses, arrive bientôt dans la Cité des Grands Lacs.

TANCRÈDE. — Belle ville, mais quelle drôle d'idée de remplacer les fils télégraphiques par des saucissons!

UN FABRICANT DE CONSERVES. — Je suis le chef du parti des conserves — ou parti conservateur. On a dit beaucoup de mal de nous, mais n'en croyez pas un seul mot... Les émigrants que nous utilisons pour la fabrication de nos conserves de volailles sont des ouvriers de première qualité...

TANCRÈDE. — Comment l'entendez-vous?

LE FABRICANT. — Goûtez-moi ça. Il porte une boîte.

MADAME DU GAST. — Ciel, un nez!

TANCRÈDE. — Et un nez pas frais... C'est dégoûtant!

LE FABRICANT. — Vous êtes bien difficiles... Mais nos conserves sont universellement appréciées. La preuve en est que je suis milliardaire et que j'enfonce toutes les marques rivales.

Il chante.

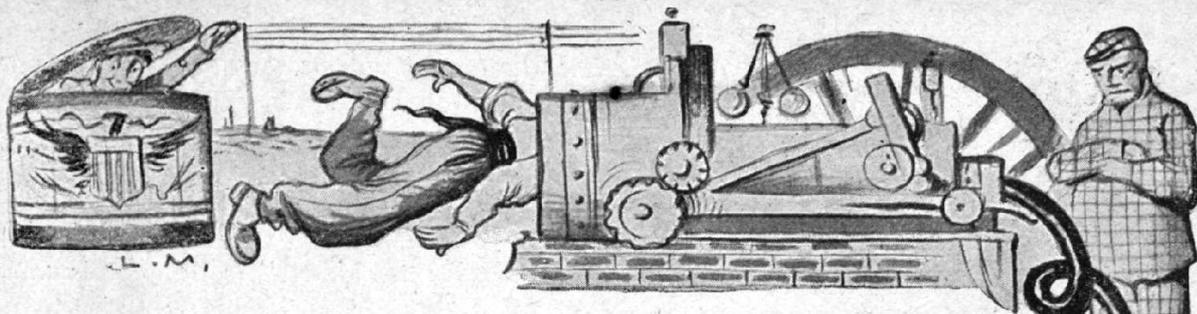
Air : Tout ça n' vaut pas l'amour.

Tout ça ne vaut pas l'Armour.

Le vrai Armour, le bon Armour...



LE MANDARIN. — C'est la faute de l'agence Cook. (Page 14, col. 1).



LE FABRICANT. — Combien fait-il?

LE CONTRE-MAITRE. — Six mètres... (Page 15, col. 1).

Tançrède et M^{me} du Gast visitent la collection du milliardaire (tableaux de Boudin), puis ils s'aventurent à sa suite dans la fabrique de conserves. Pour leur faire honneur un ouvrier est attiré par une machine; en moins d'une seconde, il est haché comme chair à pâté et transformé en saucisson de Lyon, garanti d'origine.

MADAME DU GAST. — Quelle horreur!

LE FABRICANT (au contre-maitre). — Combien fait-il?

LE CONTRE-MAITRE. — Six mètres...

LE FABRICANT. — C'est bien la peine. Faites machine arrière...

La machine marche à contre-sens, le saucisson repasse dans les cylindres et l'ouvrier reparait vivant.

L'OUVRIER (vexé). — Pourquoi ne voulez-vous pas de moi? Est-ce que je ne suis pas aussi bon qu'un autre?

LE FABRICANT. — Je vous colle un dollar d'amende...

L'OUVRIER. — Et pourquoi?

LE FABRICANT. — Parce que vous n'avez pas d'ail dans vos poches... Vous connaissez cependant le règlement: Tous les ouvriers employés à la fabrication des saucissons doivent avoir leurs poches remplies d'ail...

MADAME DU GAST. — Assez! Assez! D'ailleurs, j'ai rendez-vous avec le président Roosevelt dans quatre minutes...

LE FABRICANT (très aimable). — Emportez-vous des provisions? (M^{me} du Gast et Tançrède reprennent place dans un aéronef et disparaissent). — Elle est charmante, cette Française... ma parole on en mangerait!

L'aéronef franchit les prairies de l'ouest où Tançrède salue le dernier Peau-Rouge (***), le fils de Roosevelt, qui s'est fait cow-boy — il a le pied dans l'étrier.

TANCRÈDE. — New-York! Tout le monde descend.

MADAME DU GAST. — La main de Roosevelt à serrer et je suis à vous... Ce ne sera pas long: j'ai le numéro 11.417...

TANCRÈDE (resté seul). — J'ai bien cinq minutes: le temps de voir l'ex-miss Roosevelt...

M^{me} Longworth - Roosevelt passe comme par hasard.

MISS ROOSEVELT. — Are you frenchman?

TANCRÈDE. — J'ai cet honneur, Mademoiselle...

MISS ROOSEVELT. — Je tiens à vous dire que je garde un confortable souvenir de votre Paris. ... Mais que vos Françaises sont excentriques avec leur modestie, leurs rires étouffés, leur réserve, leur affectation de ne pas être remarquées. Tenez: la fille de votre président serait charmante si elle faisait un peu plus de bruit. Je vous assure qu'elle finira par se faire monner du doigt: sa discrétion devient insupportable, on ne parle jamais d'elle; son portrait ne figure dans aucun magazine. C'est ridicule... Elle gâte le métier... Ah! quelle drôle d'éducation reçoivent vos jeunes compatriotes!

Miss Roosevelt — car en dépit de son mari elle sera toujours miss Roosevelt — s'éloigne, précédée par le célèbre orchestre de Souza and his band et suivie du mari susdit auquel personne, absolument personne, ne fait la moindre attention.

TANCRÈDE (ahuri). — Que dirait Proud'hon des femmes de ce pays?

L'OMBRE DE PROUD'HON. — Ménagère, courtisane ou Américaine!

UNE GIBSON GIRL. — Les armes de l'Amérique: Flirt sur champ de girls!

Grand ballet des "Gibson's girls", Pas des dollars; défilé des "Little boys"; danse de Miss Adams, inventeur de la Kissographie, les



Miss Adams, inventeur de la Kissographie... (Page 15, col. 2).

“Baisers dans tous les temps et dans tous les pays”; pantomime : M. Rockefeller poursuivi par les photographes; etc.

MADAME DU GAST. — Onze heures quarante-cinq! Et je déjeune à midi avec le roi d'Angleterre. Je n'ai que le temps d'être interviewée, cinématographiée et photographiée.

Ces trois opérations sont faites simultanément et reprenant place sur leur auto-canon, M^{me} du Gast et Tancrède franchissent l'Océan Atlantique en moins de temps qu'il n'en faut à M. Jules Guesde pour

résoudre la question sociale.

Il est midi moins deux quand le carot automobile stoppe devant le palais de Westminster. M^{me} du Gast saute dans un cab et se fait conduire à Buckingham-Palace.

C'est dimanche.

TANCRÈDE. — Quelle animation le dimanche, à Londres! Et quelle différence avec notre lugubre Paris dominical!... Heureux Londoniens! Il n'y a que dix minutes que je me promène dans le Strand et j'ai déjà rencontré quatre personnes, dont trois Parisiens qui viennent passer le dimanche à Londres pour se distraire...

UNE VIEILLE DAME. — Hurrah pour le suffrage des femmes! (à Tancrède). Etes-vous, oui ou non, pour le suffrage des femmes?

TANCRÈDE. — Je...

DEUXIÈME VIEILLE DAME. — Hurrah pour la tempérance! (à Tancrède). Etes-vous, oui ou non, pour la tempérance?

TANCRÈDE. — Je...

TROISIÈME VIEILLE DAME. — Hurrah pour la ligue contre le baiser! (à Tancrède). Etes-vous, oui ou non, pour le baiser?

TANCRÈDE. — Je...

UNE JEUNE ET JOLIE MISS. — Hurrah pour l'entente cordiale!

TANCRÈDE. — Mademoiselle, je suis contre le suffrage des femmes, contre la tempérance et pour le baiser: la preuve en est que je ne vous demande pas votre avis et que je vous embrasse... trois fois.

Il le fait comme il le dit.

LA JEUNE ET JOLIE MISS. — Très bien, mais vous allez m'épouser...

TANCRÈDE. — Comment?

LA JEUNE ET JOLIE MISS. — Vous allez m'épouser, et tout de suite, chez le pasteur du coin, le bon pasteur.

TANCRÈDE. — Jamais de la vie!

La jeune et jolie miss appelle un policeman.

LE POLICEMAN (gravement, après avoir pris connaissance des faits de la cause). — Quand un célibataire embrasse une célibataire, il lui promet, implicitement, le mariage... En Angleterre, les promesses de mariage ne prêtent pas à rire...

TANCRÈDE. — En effet.

LE POLICEMAN. — En route, donc, pour le temple...

TANCRÈDE. — Mais c'est affreux! (Soudain il presse d'un doigt fébrile son front brûlant). Une idée! Je suis Burgess... D'après la loi, la femme doit suivre partout son mari. Je vous préviens que demain je me mets à l'eau pour traverser l'Océan...

LA JEUNE ET JOLIE MISS. — Je le traverserai avec vous!

TANCRÈDE. — Puis je me jetterai dans la Seine pour...



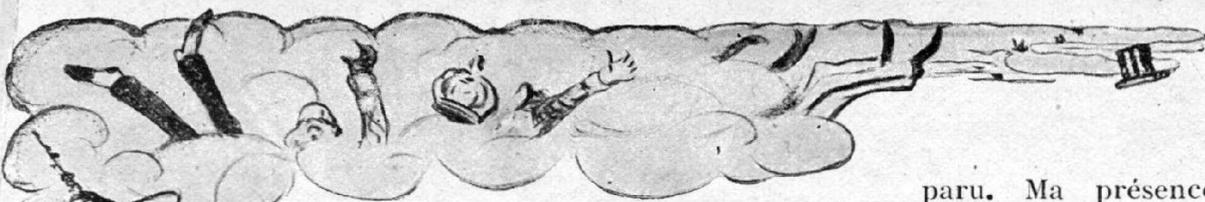
M^{me} du Gast et Tancrède franchissent l'Océan Atlantique en moins de temps qu'il ne faut à M. Jules Guesde pour résoudre la question sociale. (Page 16, col. 1).

Vous allez tout savoir!



L'ÉPIDÉMIE UNIVERSELLE DE BRIDGE

LA VANITÉ. — *Regardez ces gens! Ils jouent tous au bridge... Partout ils jouent. Ils montent en voiture, ils jouent; en bateau, ils jouent; ils font naufrage, ils jouent...*
(Page 10, col. 2).



LA JEUNE ET JOLIE MISS. — Dans la Seine? Fi! Quelle horreur! Je ne consentirais même pas à y laver le linge de mes clients... Adieu, Monsieur!

Au même instant, le décor change. Nous sommes place de la Concorde. Grand défilé des Souverains. Ballet pacifique. Pas de M. d'Estournelles de Constant. Guillaume II dans ses transformations. Entrée des rois des Belges, de Portugal, de Grèce, de Norvège, de Serbie, etc., qui viennent passer le carnaval à Paris. M. Fallières et M. Marguery s'avancent à leur rencontre.

Le président de l'Alimentatio: est suivi de son comité qui entonne sur l'air de Mireille :

O Marguery, mon bien-aimé!

Petit chœur des Souverains sur l'air de Plus on est de rois, plus on rit.

Un interviewer s'avance vers les rois.

L'INTERVIEWER. — Au premier de ces Messieurs?

LE ROI DE MOLDAVIE. — C'est moi. Au nom de mes collègues, Monsieur, je remercie Paris! Ici seulement, parmi ce peuple radical-socialiste, s'est conservée la tradition de l'enthousiasme monarchique. Dans nos pays il n'existe plus. Tenez, Monsieur, dans ma jeunesse encore, les passants m'accueillaient par des cris d'animaux ou des sifflets stridents. Hé bien! cette preuve d'attachement à la dynastie a dis-

paru. Ma présence jette mes sujets dans de violentes crises d'indifférence! Triste, triste!...

Mais le roi d'Angleterre apparaît, suivi de la délégation des petites blanchisseuses anglaises qui viennent blanchir à Paris le linge de Paris



LA VANITÉ

qui leur a été expédié à Londres. La cordialité et la sympathie renaissent.

Pas de caractère. Une énorme galette tombe des cintres et l'on se met à tirer les rois.

LE PALE NIHILISTE (entrant comme une bombe). On va rire.

TANCRÈDE. — Ne venez donc pas troubler notre petite sauterie...

LE PALE NIHILISTE. — Sauterie? Mais vous allez voir que pour faire sauter, je n'ai pas mon pareil...

Il jette la bombe comme laquelle il est entré. Flamme de Bengale Tout s'écroule. Tancrede cherche un mot, n'en trouve pas et tombe.



TANCRÈDE. — Ne venez donc pas troubler notre petite sauterie.
LE PALE NIHILISTE. — Sauterie? Mais vous allez voir que pour faire sauter, je n'ai pas mon pareil. (Il jette la bombe). (Page 18, col. 2).



— Où suis-je ici... Sur les pentes du Vésuve?

— Vous êtes à Paris, Monsieur..., avenue de l'Opéra.
(Page 19, col. 1).

CINQUIÈME TABLEAU

Paris-Souterrain

La bombe a fait éclater une notable quantité de mélinite. (M. Méline, le pacifique M. Méline, méritait-il vraiment de donner son nom à un aussi dangereux produit?) L'explosion a été formidable et a dispersé de tous côtés des morceaux de rois. Tancrede se retrouve au milieu d'un chaos de roches, d'éboulis et de moraines... Le paysage rappelle tout à fait ceux qu'en Suisse on nomme "Le Trou d'Enfer" ou le "Bout du Monde". Péniblement, Tancrede escalade une rampe, franchit un col, manque de choir en un abîme, s'enfonce dans une fondrière et palauge dans un marécage.

TANCRÈDE (*affolé*). — Où suis-je, ici? Sur les pentes du Vésuve... Au sommet du Krakatoa?

UN HOMME (*qui passe, vêtu en alpiniste et l'alpenstock à la main*). — Vous êtes à Paris, Monsieur..., avenue de l'Opéra...

TANCRÈDE. — Ciel! Mon pays a-t-il été ravagé, lui aussi, par les tremblements de terre?

UN CHASSEUR DE CHAMOIS. — Nullement, Monsieur, l'avenue de l'Opéra subit le même sort que toutes les grandes voies de Paris...

UNE MIDINETTE (*fredonnant*) :

Rôdons par les chantiers ombreux.

LE CHŒUR DES NÉGOCIANTS. — A bas le métro!

LA COMPAGNIE DES OMNIBUS. — A bas le métro!

LES LOUEURS DE VOITURES. — A bas le métro!

Et Tancrede se rend compte que le métro en construction est plus redoutable encore que le métro en circulation.

UN NÉGOCIANT. — Affreux, Messieurs... Rien n'est sacré pour ces sapeurs! Puisatiers dessous, terrassiers dessus, notre malheureuse avenue tient à la fois de l'Himalaya, de la campagne romaine, du Sahara

et des Buttes Chaumont. Il est vrai qu'on nous promet l'achèvement de ces travaux pour 1908, si bien que nous pouvons espérer que tout sera terminé vers 1920...

UN BADAUD. — Ce matin encore il y a eu un accident terrible. La cheminée s'est effondrée.

UN INGÉNIEUR. — Ne dramatisez pas. Il n'y a eu que cinq morts. D'ailleurs, je les ai vus : aucun ne se plaignait...

PREMIER NÉGOCIANT. — Hélas, je vendais jadis des colifichets que les Américains me payaient extrêmement cher!... Hélas, j'en ai été réduit à ouvrir un bouillon pour les ouvriers du métro.

DEUXIÈME NÉGOCIANT. — Mes chapeaux de femme étaient célèbres. Je vends, aujourd'hui, des cordes et des piolets.

TROISIÈME NÉGOCIANT. — Je tenais boutique d'estampes rares... Je me suis fait guide à l'intention des imprudents qui se risquent dans ces parages. Heureusement, j'ai pu me procurer quelques robustes Saint-Bernard...

Les négociants de la rue Lafayette, du boulevard Sébastopol, de la place Saint-Michel, etc., viennent exprimer d'identiques doléances. Après quoi, ils exécutent le Ranz des Vaches sur les sommets des remblais.

LA LIGNE N° 4. — On m'accuse de menées souterraines... Pourvu que je ne sois pas compromise dans le prochain complot!

Tancrede parvient cependant à atteindre la place de l'Opéra. Au moment où il passe devant les bureaux de l'Agence Cook, il heurte un immense char à bancs dont le cocher — d'ailleurs barbu comme il convient — n'est autre que M. Mollard.

Le char à bancs s'arrête et Tancrede voit avec surprise, en descendant : le roi des Belges, le roi d'Angleterre, le roi de Grèce, Sisovath, le Tsar, le roi d'Italie, et une foule d'autres monarques qu'il croyait en miettes.

LÉANDRE. — Un instant, je vous croque!

LE ROI DE PORTUGAL. — A toi, Léandre!... Tu ne sais donc pas que j'expose au Salon d'automne?

Il fait le portrait-charge de Léandre.

LE ROI DES BELGES (cherchant à se glisser dans la foule). — Personne ne me reconnaîtra, évidemment... Ah! les joies de l'incognito! Mon vieux Mollard, dis-moi donc où habite...

LA FOULE. — Vive le Roi! Vive Léopold!

LE ROI DES BELGES (furieux). — Ils m'ont encore reconnu... La prochaine fois je me ferai couper la barbe!

EDOUARD VII. — Enfin, me voilà donc dans mon vieux Paris... (à Léopold): Quel dommage que nos peuples ne fassent pas de révolutions: nous pourrions venir vivre de nos rentes sur le boulevard.

GEORGES DE GRÈCE (au Tsar). — Il ne faut pas désespérer...

LE ROI OSCAR. — Encore un peu, et, pour moi, ça y était... Si ces insensés de Suédois ne m'étaient pas restés fidèles, j'habiterais maintenant un coquet hôtel avenue du Bois.

SISOVATH (avec un gros soupir). — Ah! Paris!

Il fredonne sur l'air des Cent Vierges :

Ah! Paris! gai séjour...
etc.

EDOUARD VII. — Plaignez-vous! On vous autorise à vous promener, officiellement, avec tout un corps de ballet...

LÉOPOLD II. — Veinard!

EDOUARD VII. — Que joue-t-on ce soir aux Variétés? (à son fils): Tu le sais, toi?

LE PRINCE DE GALLES. — Les Variétés? Qu'est-ce que c'est que ça?

EDOUARD VII (inaigné). — Et dire que tu t'appelles le prince de Galles!

LE PRINCE DE GALLES. — Pardon, papa: Prince of Walles...

LÉOPOLD II. — Décidément, les grandes traditions s'en vont dans notre partie comme dans les autres... Les jeunes gens qui entrent dans la carrière mènent une existence de petit bourgeois. Voyez le tsar, le roi d'Italie, le roi d'Espagne, le roi de Norvège, et tant d'autres..., et je ne parle pas de l'empereur d'Allemagne! C'est à qui sera le plus « pot au feu », ils donnent l'exemple des plus touchantes vertus... Où allons-nous, hélas? Où allons-nous?

LE ROI DE SUÈDE. — Au Bois!

LE ROI DE GRÈCE. — Nous ferons le tour du lac et nous écouterons les grenouilles qui demandent des rois.

Un char à bancs s'arrête devant l'agence Cook. Trente-deux Américaines, laides à faire peur, en descendent.

PREMIÈRE AMÉRICAINE. — Nous trouvez-vous belles?

TANCRÈDE (galamment). — Mon Dieu, Mesdames...

DEUXIÈME AMÉRICAINE. — Plus souples que la belle Otéro? plus blanches que la jolie Cavalieri... plus élégantes de notre personne que Mme...

TANCRÈDE. — Mon Dieu, je...

TROISIÈME AMÉRICAINE. — Dites que nous sommes beaucoup plus « exciting » que les Parisiennes...

TANCRÈDE (héroïque). — Jamais!...

LES AMÉRICAINES. — Très bien!

Les trente-deux « belles Américaines » tirent chacune de leur poche un revolver qu'elles braquent sur le malheureux champion des Parisiennes.

L'IMPRES. — Stop! All right! (A Tancrede, tandis que les trente-deux revolvers rentrent dans les trente-deux poches): Monsieur, nous



L'AMÉRICAINE, LAIDE A FAIRE PEUR. — Me trouvez-vous jolie? (Page 20, col. 2).

vous intenterons un procès pour avoir osé prétendre que les trente-deux lauréates du concours de beauté ouvert par le *Louisville Courier* (The largest circulation in the World), ne sont pas les trente-deux plus belles femmes du monde... (Aux Américaines). Par file à droite... droite!...

TANCRÈDE. — Fichtre! Je l'ai échappée laide!

Les Américaines s'en vont, marchant au pas, avec des jambes automatiques.

TANCRÈDE (à M. Mollard et indiquant les monarques). — Ces Messieurs ne suivent pas?

M. MOLLARD (avec le sourire). — Non... ils ne suivent plus que des régimes.

Apparaissent trente-deux personnages appartenant au sexe laid.

TANCRÈDE. — Faudra-t-il que j'affirme que vous êtes les plus beaux hommes du monde? Etes-vous Américains? Avez-vous des revolvers?... Allez-vous m'intenter un procès?

RODOLPHE (qui vient de la Vie de Bohème). — Un procès?... Ah! mon cher Monsieur, c'est plutôt à nous qu'on l'intentera...

SCHAUNARD. — C'est la folie de l'or qui nous a perdus...

TANCRÈDE. — Qui êtes-vous?

RODOLPHE. — Nous sommes les faux-monnayeurs du quartier Latin... Notre histoire est douloureuse et instructive... Autrefois, pour faire de l'argent..., nous nous contentions de vendre le Larousse ou de pendre notre montre au clou!... « Ma tante » est, comme l'oncle, un banquier donné par la nature! Mais le poker, le bridge, les courses,

les teufs-teufs... et le besoin de publier des petites revues littéraires nous a perdus... Nous avons voulu « faire de l'argent »..., littéralement.

COLLINE. — Hélas!

RODOLPHE. — Et nous avons fabriqué des louis en cristal, ce qui, d'ailleurs, démontre la pureté de nos intentions.

MUSETTE. — C'est même moi qui les « refilais » dans les bureaux de tabac.

TANCRÈDE. — Comment, vous, Musette? Que va dire Mürger?

MIMI. — Moi, j'ai pu passer quelques-unes de nos pièces aux théâtres de Paris, vous les applaudirez cet hiver.

Des gendarmes apparaissent suivis de leurs élèves-gendarmes, — corps de création récente. Ils mettent la main au collet des faux-monnayeurs.

Coup de tam-tam.

La Fée de l'Appendicite apparaît rayonnante.

LA FÉE DE L'APPENDICITE. — Ne songez pas à me payer en monnaie de singe. Je veux des bank-notes authentiques, des écus sonnants et trébuchants, de pro-



... En route, ils rencontrent le mur de Lutèce qui faisait jadis le tour de Paris comme Siret ou Fantou... et foulent des os d'animaux préhistoriques... (Page 22, col. 2).

saïques louis d'or. Car ma vogue ne durera pas toujours : je n'ai que juste le temps de faire fortune. Allons, faisons vite : nous n'avons que trois minutes pour vous opérer.

LE DOCTEUR DOYEN. — Opérons! Opérons tout de suite.

Il tire quelques pigeons, et place un panier de champagne.

TANCRÈDE (*épouvanté*). — Mais je n'ai pas l'appendicite...

LA FÉE (*sévère*). — Que dites-vous?... Comment!... Mon pauvre ami, mais si vous n'avez pas l'appendicite, c'est que vous êtes malade, dangereusement malade? Ne pas avoir l'appendicite quand tout le monde l'a? Quand Paris, lui-même, se fait ouvrir le ventre?

Elle montre la tranchée de l'avenue de l'Opéra.

M. DOYEN. — Ce malheureux est fou! Préparez le cinématographe.

Tancrede résiste avec l'énergie du désespoir mais un masque chloroformé le réduit à l'impuissance.

M. DOYEN (*après avoir ouvert le poète, le referme en oubliant sur son péritoine une serviette, un bistouri, un chapeau haut de forme et un coupon de loge pour l'Opéra*). Très curieux! Ce garçon était parfaitement sain!... J'écrirai une préface sur cet appendicite.

Pour le remettre, on entraîne Tancrede à la fête organisée par le Club de l'appendicite. — Président d'honneur : le roi d'Angleterre. Grand défilé de personnalités connues et de femmes charmantes.

UN JEUNE HOMME PALE (*se frappant le*

ventre). — Et moi aussi, j'avais quelque chose là!...

A peine remis de ses émotions, Tancrede s'esquive, mais, en courant, il tombe dans un trou. Heureusement il est reçu dans les bras solides du Diable Boiteux.

TANCRÈDE. — Encore le métro!

LE DIABLE BOITEUX. — Ne dis pas de mal du métro, mon jeune ami... C'est, grâce à lui que j'ai pu changer ma manière. Autrefois, je soulevais les toits des maisons pour surprendre les secrets des Parisiens... C'était vieux jeu... Aujourd'hui, je dresse mes fiches en suivant tout simplement le tunnel métropolitain. C'est par la cave, et non plus par le grenier que me parviennent les bruits du monde. Et que sera-ce donc quand chaque maison aura son entrée particulière au métro? Je vous assure que le métro est une invention charmante!...

Le Diable Boiteux entraîne Tancrede dans l'interminable tunnel. En route, ils rencontrent le mur de Lutèce — qui faisait jadis le tour de Paris tout comme Siret ou Fantou — et, foulent des os d'animaux préhistoriques, des chaînes, qui à l'époque des invasions normandes barraient la Seine.

En passant, le Diable Boiteux écoute les propos qui lui parviennent à travers les parois. Ces propos sont d'ailleurs extrêmement intéressants, jugez-en.

— Mademoiselle, il y a une heure que je vous sonne. Faites venir la surveillante!

— Encore des petits pois, cher Monsieur?

— Le charbon est hors de prix. Il faut être riche pour se suicider.



E P I L O G U E

Enfin, échappé des méandres subterrestres, Tancrede se retrouva méditant dans son studio.

Il songea avec horreur à ce qu'il avait vu, à cette fièvre trépidante qui fait de la terre une grouillante fourmilière... Il songea encore que les plus douces choses de la vie étaient à jamais perdues : le goût du loisir, la grâce des flâneries, la lecture, la causerie, le rêve... Tout cela n'est plus des sports. Il songea enfin avec épouvante que tout le monde parle du Choix d'une carrière et de la Division du travail, et que personne ne pense au Choix d'une oisiveté ni à la Division de la paresse.

Et saisissant un velin, il écrivit ceci :

MES DERNIERS VERS
J'ai traversé de part en part
Le globe entier. J'ai rodé par
Le vaste monde...
A quoi bon sortir de son trou?
On y revient, puisque après tout
La terre est ronde!

Après quoi Tancrede jure de ne plus jamais rien faire. Et sans perdre une minute, il commença...

G.-A. DE CAILLAVET ET ROBERT DE FLERS.

Vous allez tout savoir!



UN CHAR BIEN GARNI

Le char à bancs s'arrête et Tancrede voit avec surprise en descendre : le roi des Belges, le roi d'Angleterre, le roi de Grèce, Sisowath, le Tsar le roi d'Italie et une foule d'autres monarques... (Page 20, col. 1).

NOTES DES EDITEURS



Je sais tout-Noël inaugure la série de nos numéros de Noël.

Ce n'est pas une petite affaire de mettre sur pied tous les ans six fascicules aussi importants et de les faire paraître le même mois. Nos lecteurs seraient bien

étonnés s'ils entendaient cette phrase qui revient souvent *aux mois d'avril et mai* dans nos bureaux :

— Nous allons être en retard pour nos numéros de Noël !

C'est cependant la réalité. Même en s'y prenant six mois à l'avance, on risque fort de ne pas paraître à l'heure, tellement les questions de dessin, impression, brochage, planches en couleurs, couvertures, publicité, etc. sont compliquées ! Et nous ne parlons pas des idées originales qu'il faut trouver à tout prix, car il s'agit avant tout, dans notre métier, de se renouveler sans cesse et de trouver toujours du nouveau, n'en fût-il plus au monde !

De plus, il ne faut pas oublier que les frais qu'entraîne l'édition de ces numéros sont tellement considérables (plus de 385.000 francs pour nos six publications et 176.000 francs rien que pour *Je sais tout*) que la responsabilité de chaque rédacteur en chef se trouve fortement engagée dans le cas d'insuccès.

Hâtons-nous de déclarer, que, cette année encore, nous n'avons aucune crainte de ce genre. Nous avons conscience d'avoir préparé six numéros de Noël dignes de nos lecteurs et de nous.

1° *Je sais tout-Noël* est déjà dans vos mains et nous ne nous y attarderons pas davantage, vous priant seulement de le montrer au plus grand nombre possible de vos amis et de nous faire un peu de propagande.

2° *Musica-Noël* paraîtra le 25 novembre et sera entièrement consacré à la *Danse*. Reproductions magnifiques, grande planche en couleur et album composé de danses célèbres. Gros succès en perspective.



Couverture de *Musica-Noël* (25 novembre)

3° *Femina-Noël* (1^{er} décembre) est toujours attendu avec impatience par tout l'élément féminin et mondain de notre pays. Songez que le numéro de l'an passé, qui avait été tiré à 150.000, fait prime actuellement et que nous le rachetons pour pouvoir constituer nos collections, car il nous en reste exactement 47 exemplaires ! En dehors de ses 32 pages de texte et de gravures et de ses huit grands portraits des plus jolies femmes de Paris, *Femina-Noël* offrira à ses lecteurs quatre gravures délicieuses tirées en trois couleurs et montées sur papier feutre de façon à pouvoir

être encadrées ; ces quatre gravures seront signées : Boldini, Helleu, Abel Faivre et Capiello !... Peut-on rêver quatre signatures plus... « femina » !

4° *Fermes & Châteaux-Noël* (5 décembre) contiendra deux hors texte montés sur papier feutre qui constitueront un très joli ornement pour la salle à manger, le rendez-vous de chasse ou le bureau des lecteurs de cette merveilleuse publication.

5° Enfin la *Vie au Grand Air* consacrera dans un numéro extraordinaire de plus de 50 pages la gloire de l'automobile et le triomphe du *Salon de l'automobile et des sports* qui tient ses assises tous les ans au Grand Palais. Ce véritable album paraîtra le 8 décembre, la veille de l'ouverture de l'exposition, et il n'y a pas une personne s'intéressant aux progrès de la locomotion nouvelle qui puisse se dispenser de l'acheter.



Couverture de *Femina-Noël* (1^{er} décembre)



Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le prochain numéro de *Je sais tout* qui contiendra, entre autres attractions, un article des plus curieux écrit et dessiné par SEM sur la mode masculine. C'est la première fois que le célèbre caricaturiste publie un article dans un journal et c'est aussi la première fois que les jeunes gens et les hommes soucieux de leur tenue pourront savoir ce qu'est la véritable élégance ; Sem qui a étudié avec soin le détail de la toilette de tous les « gentlemen » authentiques de Paris, Londres et New-York était mieux désigné que quiconque pour ce travail délicat.



Rappelons que nous envoyons un spécimen de nos publications à toute personne qui nous envoie 25 cent. par publication demandée (étranger, 50 cent.).



La prochaine fois nous parlerons longuement de notre Hôtel du 90 des Champs-Élysées où nous allons bientôt nous installer ; nos publications auront là le cadre qui convient à l'importance que la fidélité et la propagande aimable de nos lecteurs leur ont donnée.

PIERRE LAFITTE ET C^{ie}.

Le Conseil d'administration, la rédaction et le personnel des " Publications Pierre Lafitte et C^{ie} " sont heureux d'adresser à leur directeur, M. Pierre Lafitte, leurs félicitations à propos de sa récente nomination dans l'ordre de la Légion d'honneur.



M. L'ABBÉ LEMIRE

Notre dessinateur a représenté le député du Nord au moment où il développe un de ses thèmes favoris : La famille est la clef de voûte de l'édifice social.



M. JULES COUTANT

M. Coutant s'est fait une spécialité des interruptions virulentes qui, lancées d'une voix éclatante, « démontent » les orateurs les plus sûrs d'eux-mêmes.

L'Éloquence, reine des peuples

Le Palais-Bourbon a ouvert ses portes et les grands débats parlementaires vont commencer. — Nous avons voulu faire défiler devant les yeux de nos lecteurs, avec leurs traits si populaires et leurs gestes oratoires habituels, les principaux acteurs des grands et petits débats de la Chambre



Un jour, dans la salle de rédaction de la *République Française*, comme on causait, entre collaborateurs, de l'événement politique de la veille, Gambetta s'écria :

— Il y a un fameux article à écrire aujourd'hui!...

Et, développant sa pensée, hachant ses phrases de gestes puissants, il parla un admirable article, si clair, si incisif que quelqu'un lui dit :

— Eh bien! écrivez-le.

— Ecrire... répliqua le grand tribuna... Hem!... Je ne suis pas journaliste...

— Pas journaliste! Vous n'avez qu'à répéter ce que vous venez de nous dire.

Cédant aux instances de ses amis, il s'assit devant une table, écrivit quelques lignes, ratura, recommença, puis brusquement, jeta sa plume et s'écria :

— Je ne sais pas! Que Spuller écrive ça, il s'en tirera mieux que moi!

Gambetta, en effet, n'écrivait jamais ses discours. Il était improvisateur dans toute la force du terme. La phrase lui venait *parlée*, il ne la voyait pas, ne la sentait pas écrite.

Au contraire, Louis Blanc, qui fut aussi un grand orateur, ne voyait bien que la

phrase écrite, et comme rien ne dépeint mieux un homme qu'un de ces mots non préparés où toute leur personnalité se dévoile, l'anecdote suivante, absolument authentique, dira plus sur Louis Blanc que les plus longues études psychologiques.

Il devait prendre la parole à l'enterrement du poète Adolphe Pelleport. Au moment où, sur le quai de la gare, il allait commencer son discours, un journaliste s'approcha de lui :

— Monsieur Louis Blanc, lui dit-il, je voudrais avoir le texte de votre discours.

— Diable! répliqua Louis Blanc avec embarras... C'est que je ne sais pas moi-même ce que je vais dire.

Il parla. Son discours achevé, le journaliste revint à lui.

— Votre discours?...

— Le voici, répondit Louis Blanc.

Et, de la poche de sa redingote, il sortit un rouleau de papier, ayant totalement oublié qu'il était censé avoir improvisé son allocution.

Il s'était borné à répéter mot pour mot le texte qu'il avait appris. Gambetta et Louis Blanc étaient donc aux deux pôles de l'art oratoire. C'est entre ces extrêmes que se classent tous les orateurs. Mais, quelle que soit la méthode qu'ils emploient, on peut dire que leur art est parmi les plus grands et que l'éloquence est la reine des peuples. La parole a sur les foules une puissance extraordinaire. Un mot lancé dans la mêlée, une phrase prononcée à son heure, ont parfois décidé des plus grands mouvements populaires.

L'ÉLOQUENCE A CENT FAÇONS DE RÉGNER.

C'est Camille Desmoulins enflammant le peuple de Paris le 13 juillet 1789, dans les jardins du Palais Royal : le 14, la Bastille était prise.

C'est Danton prononçant la phrase fameuse :

« Ce qu'il faut pour vaincre les ennemis de la République? De l'audace! Encore de l'audace! Toujours de l'audace! »



M. EDOUARD AYNARD

M. Aynard, député du Rhône, pratique volontiers le mot "à l'emporte-pièce".

C'est Bonaparte mêlant aux plus beaux mouvements oratoires l'éloquence militaire sèche et décisive.

Tel paisible bourgeois, entré en simple curieux dans une réu-

nion publique, en sort révolutionnaire farouche, et nul, serait-il le plus froid et le plus raisonnable des hommes, ne peut se soustraire à cet attrait formidable de l'éloquence — quitte à reprendre son sang-froid, après quelques heures de solitude. L'on ne saurait parler de l'éloquence sans mentionner un homme qui joignait à la puissance d'improvisation de Gambetta, la

clarté d'écriture de Louis Blanc : Waldeck Rousseau. Pour les discours qu'il prononçait du haut de la tribune, il employait les deux méthodes. Non qu'il manquât de cet esprit qui fait trouver spontanément la phrase juste, le mot précis, mais parce que, sous son aspect glacial, il cachait une timidité telle qu'il craignait, s'en remettant au seul hasard, de s'arrêter court au milieu de l'action.

Le soir de son fameux discours de Toulouse, après la constitution de son ministère, il disait à un de ses amis :

— Jamais je n'ai été aussi malheureux. J'ai cru que je ne pourrais pas parler. Je ne recommencerai plus...

Il avait la parole froide, pondérée, le geste sobre, et sa voix n'avait jamais besoin de hausser, car on l'écoutait dans un religieux silence.

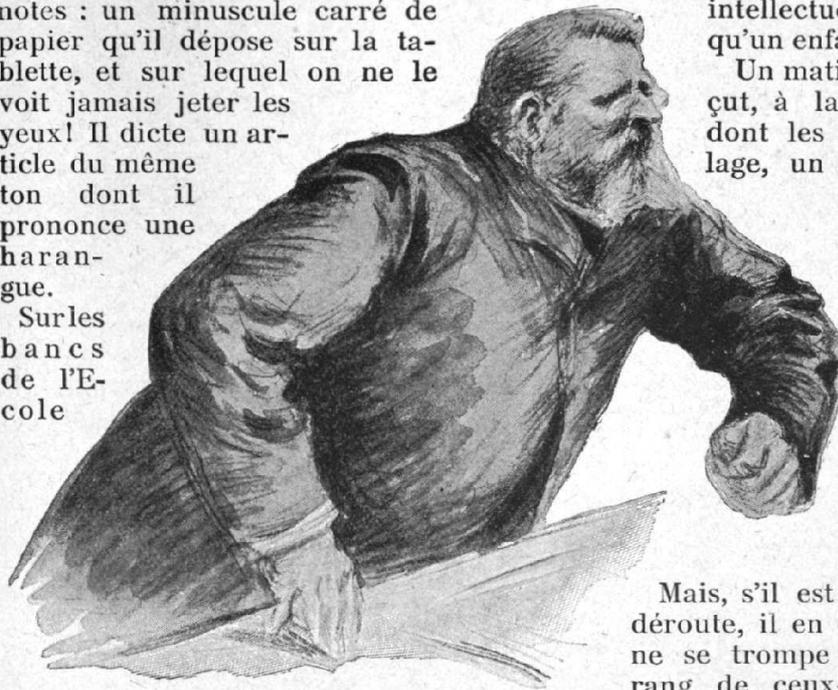
Combien différent est M. Jaurès, le leader socialiste, avec son organe claironnant, son accent du Midi, sa fougue, ses emportements!...

Il n'a point l'« horreur du papier » qu'avouait Gambetta. Il écrit comme il parle. Il parle comme il écrit. Les mots bondissent au-devant de lui. A-t-il un article à écrire? Il ne prend pas son porte-plume, il l'empoigne, presque à pleine main, aussi bas que possible, ses doigts débordant sur le « fer de lance » sans changer la position de sa main; il trempe brutalement sa plume dans l'encrier, et ses doigts épais sont maculés de taches ainsi que des doigts d'écolier.

Doué d'une mémoire prodigieuse, dans un débat à la tribune, il cite toutes les pièces, sans chercher dans ses notes. Ses

notes : un minuscule carré de papier qu'il dépose sur la tablette, et sur lequel on ne le voit jamais jeter les yeux! Il dicte un article du même ton dont il prononce une harangue.

Sur les bancs de l'École



M. JEAN JAURÈS

Court et massif, le col puissant, M. Jaurès semble se ramasser pour fondre sur l'adversaire.

Normale, dont il fut un des élèves les plus brillants, son enthousiasme cherchait déjà un libre cours et le portait que trace de lui un camarade, qui le connut vers cette époque, est demeuré fidèle malgré les années écoulées :

« Toutes les phrases dans sa bouche étaient sublimes. Son habit mal taillé remontait, sa cravate se dénouait. Mais quel feu! Quels bondissements! Quels appels sonores! Il avait l'air d'un jeune dieu. »

Si M. Jaurès est le tribun du parti socialiste, M. Viviani en est l'orateur raffiné.

Un homme d'esprit a dit un jour :

« Il y a cinq académiciens à la Chambre : de Mun, Ribot, Maurice Barrès, Paul Deschanel... et René Viviani. »

LES DISTRACTIONS D'UN ORATEUR

A vrai dire, le député du Panthéon ne fait pas partie des 40, mais il est le plus académique des orateurs parlementaires. Ses discours sont attendus comme des fêtes littéraires. Mais ils lui coûtent plus de quinze nuits de préparation, car il ne travaille bien que la nuit.

Que de fois le jour le surprend, épuisé par l'effort, et le cerveau si lourd, qu'il sort et se promène à l'aventure par les rues! Dans ces moments de surmenage

intellectuel, il devient plus distrait qu'un enfant.

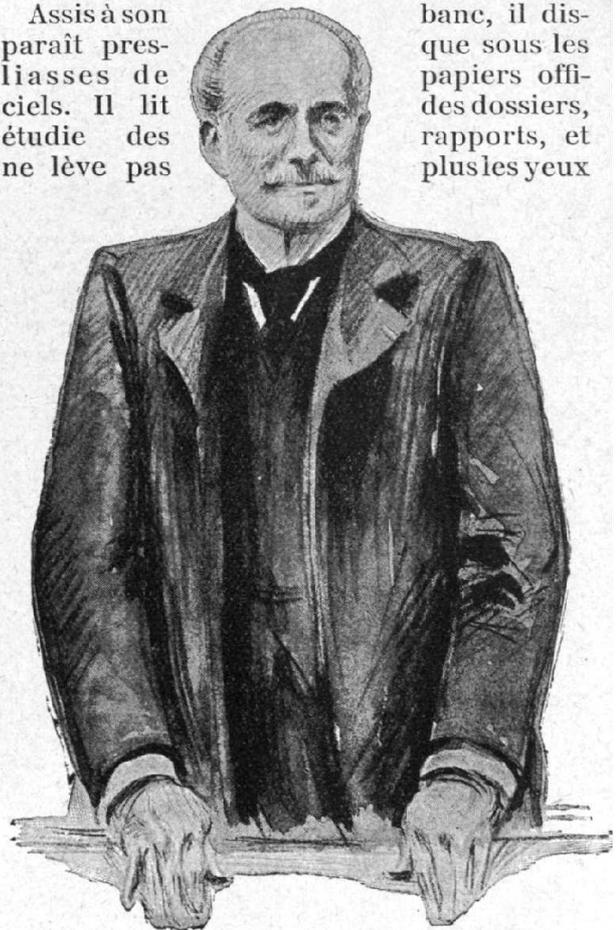
Un matin qu'il errait ainsi, il aperçut, à la devanture d'un magasin dont les commis préparaient l'étagage, un lot de coussins en solde.

Séduit, amusé par leurs couleurs, il commanda qu'on les envoyât chez lui. Le lendemain, quelle ne fut pas sa surprise en voyant arriver un énorme paquet! Mais, s'étant souvenu, il paya, et, pendant quelque temps, pour se débarrasser des coussins encombrants, il en envoya à tous ses amis.

Mais, s'il est des orateurs dont l'aspect déroute, il en est d'autres sur lesquels on ne se trompe pas, et, tout au premier rang de ceux-ci, il convient de citer M. Ribot.

Assis à son banc, il paraît pressé de paraître, et se lève pas

banc, il dis- que sous les papiers offi- des dossiers, rapports, et plus les yeux



LE COMTE ALBERT DE MUN

M. de Mun apporte à la tribune de la Chambre l'élégance un peu sévère de l'Académie française. Gestes sobres et mots courtois.



M. LOUIS BARTHOU

M. Barthou est le plus lettré et le plus disert de nos leaders parlementaires. La netteté et la force de son argumentation lui ont valu des succès de tribune retentissants.

qu'un écolier attentif. Monte-t-il à la tribune, tout de suite son discours prend le ton de la causerie. On a dit de lui qu'il était « pareil à ces beaux vieillards qui, dans un coin de salon, aiment à raconter les choses de leur jeunesse, à défendre les idées d'autrefois ».

Les interruptions tiennent autant de place dans ses discours que le discours lui-même. Sa riposte est rapide, simple. Il attend l'interruption, il la cherche.

Parlant d'abondance, presque sur un ton familier, il sait mal se limiter, et si, au moment d'achever, plusieurs péroraisons se présentent à son esprit, il prend souvent



M. CAMILLE PELLETAN

Journaliste avant tout! L'ancien ministre de la marine, à travers le fracas des interruptions, les poings levés, les cheveux en broussaille, « hurle » un article.

le parti d'en prononcer deux ou trois au lieu d'une.

M. Clemenceau, un des talents les plus étranges, une des figures les plus curieuses du monde politique contemporain, a un physique qui n'est rien moins que sympathique. A cause de sa figure aux yeux enfoncés, aux pommettes saillantes, ses adversaires l'ont par-

fois traité ironiquement de *Kalmouck*, de « Bismark fatigué ayant ôté son casque ». Un de ses amis a dit, parlant de lui:

« Chez la plupart des hommes, la direction des os est telle qu'ils forment une sorte de boîte protectrice de l'individu; chez lui, les os sont tournés vers le dehors!... »

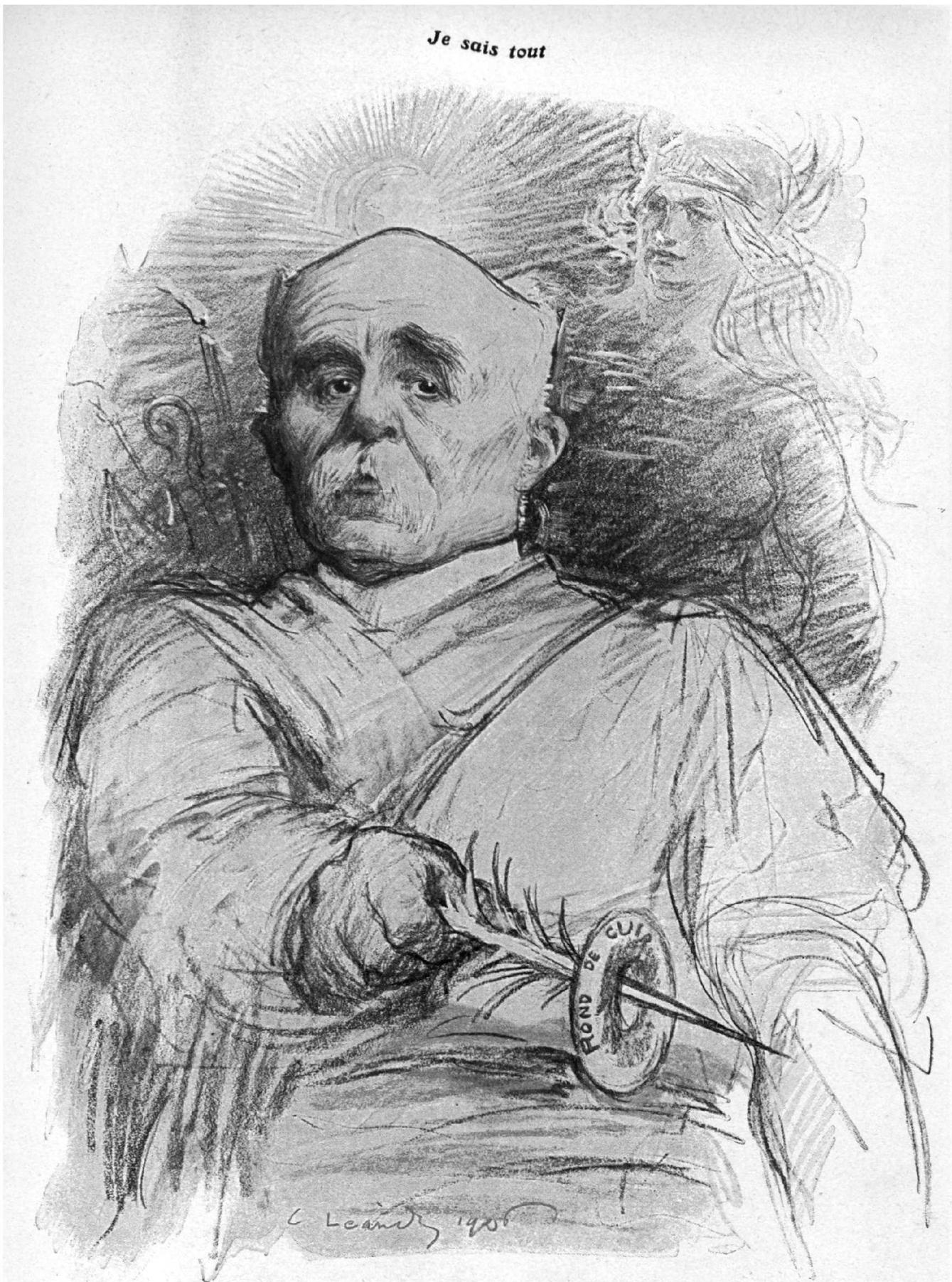
Il y a deux hommes dans cet homme déconcertant :



M. PAUL DESCHANEL

Toujours élégant de mise et de langage, et de gestes...

Je sais tout



MONSIEUR GEORGES CLEMENCEAU

Dessiné spécialement par LÉANDRE pour *Je sais tout*

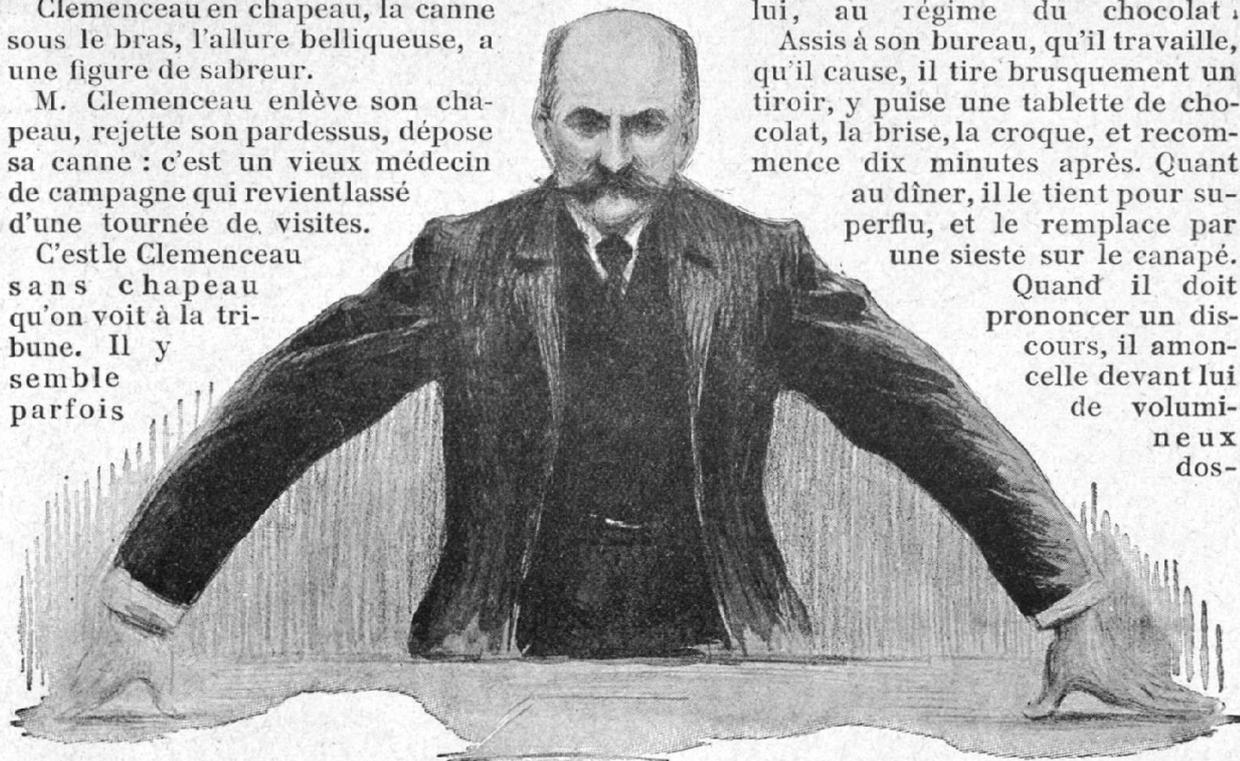
M. Clemenceau a été un des rois — ses ennemis disent même un des tyrans — de l'année. Le brillant polémiste s'est distingué, au ministère de l'Intérieur, par son ardeur coutumière... notamment contre les employés irréguliers à qui il a déclaré une guerre acharnée, ainsi que l'artiste l'a spirituellement et symboliquement montré dans la belle caricature que nous reproduisons...



Clemenceau en chapeau, la canne sous le bras, l'allure belliqueuse, a une figure de sabreur.

M. Clemenceau enlève son chapeau, rejette son pardessus, dépose sa canne : c'est un vieux médecin de campagne qui revient lassé d'une tournée de visites.

C'est le Clemenceau sans chapeau qu'on voit à la tribune. Il y semble parfois



M. GEORGES LEYGUES

Ministre de l'Instruction publique, Ministre des Colonies... parle de façon nette, incisive et habile.

ennuyé, empêtré. Son débit est hésitant; à certains moments il bredouille, cherche l'expression, la trouve, la change.

Mais une difficulté plus grave s'ajoute à tant d'autres. La nature l'a doté d'un déplorable estomac.

« Méchant estomac, dent féroce, » veut le proverbe.

M. Clemenceau griffe et mord par coups, avec une joie diabolique. Il se venge de son estomac et c'est ce qui fit dire que :

« Jules Ferry est mort politiquement de la maladie d'estomac de M. Clemenceau. »

Cette maladie, le grand orateur radical la soigne (se souvenant qu'avant d'être député, il avait été médecin) par un traitement assez inattendu. D'aucuns absorbent des médicaments. Il s'est mis,



M. ARISTIDE BRIAND

Orateur pondéré, méthodique, argumentateur irréfutable.

lui, au régime du chocolat.

Assis à son bureau, qu'il travaille, qu'il cause, il tire brusquement un tiroir, y puise une tablette de chocolat, la brise, la croque, et recommence dix minutes après.

Quant au dîner, il le tient pour superflu, et le remplace par une sieste sur le canapé.

Quand il doit prononcer un discours, il amoncelle devant lui de volumineux dos-

siers... dont il ne se sert presque jamais. Il est d'ailleurs de tempérament fantasque, préparant tel jour un discours avec minutie, un autre jour parlant d'abondance. Et s'il a passé des heures à préparer sa harangue, il s'empresse de dire... tout ce qu'il n'a pas écrit. Ce Clemenceau est un Clemenceau pondéré, assagi. Mais si, au cours du débat, un mot le pique, il bondit à la tribune, accable ses adversaires de sarcasmes, les charge et les met en déroute.

Avant de s'asseoir sur les bancs du gouvernement, il s'enorgueillissait d'être appelé : *Le tombeur de ministères*.

M. Léon Bourgeois, lui, est un causeur... et, pourtant, nul plus que lui n'étudie ses discours. Mais il a la manière, et l'effort est si bien dissimulé qu'on ne le devine même pas.



M. ALEXANDRE
RIBOT

Calme, maître de lui, il a attendu le mot qui lui permet d'intervenir, et maintenant il parle d'abondance, énumérant les faits, les dates...

Doit-il intervenir dans un grand débat ? Il s'y prépare par une sorte de retraite. Il classe ses notes, les range, puis il écrit, il écrit longuement et longtemps, mais, lors-

qu'il gravit la tribune, de tant de feuilles noircies, il ne conserve rien, rien qu'un chiffon de papier, un bout de carton, une carte de visite, un menu de banquet, ramassé au hasard, sur lequel il griffonne deux ou trois mots jetés hâtivement et qui résument pour lui le travail colossal auquel il s'est livré auparavant.

On a trouvé sur une table, à un banquet donné à Châlons, lors des élections de 1902, un menu dont il s'était ainsi servi, et sur lequel il avait écrit simplement :

L'Épée de la France.

Ces cinq mots résumaient tout un discours patriotique dont le retentissement devait être immense.

Il y a quelques années,
M. Clovis
Hugues, dé-

puté sortant dans le XIX^e arrondissement, eut maille à partir avec un candidat du *Parti du Travail*. Avec une éloquence ardente, ce candidat faisait le procès de la société bourgeoise et achevait son discours par cette péroraison :

« L'heure est venue de rejeter le concours suspect des intellectuels.

« Place aux travailleurs manuels !
Telle est ma devise ! »

— Pardon, fit Clovis Hugues, mais je voudrais savoir quelle est la profession de mon concurrent ?

— Avocat, répondit l'orateur.

Eclats de rire... et Clovis Hugues fut réélu.

— Il m'est arrivé une singulière aventure, disait-il quand il racontait le fait. J'ai été combattu par un *avocat manuel*.

L'avocat manuel était M. Aristide Briand, ministre actuel de l'Instruction publique.

Son éloquence serrée, sa logique implacable, son érudition ont fait de lui un des orateurs les plus écoutés des assemblées législatives. Certains de ses discours demeureront comme un modèle d'argumentation, de raisonnement méthodique et de clarté.

Avec d'autres moyens, M. Peïletan a su

conquérir une sorte de célébrité.

S'il ne sait pas toujours éviter le danger des grands discours théoriques, M. Pelletan excelle dans les interventions rapides.

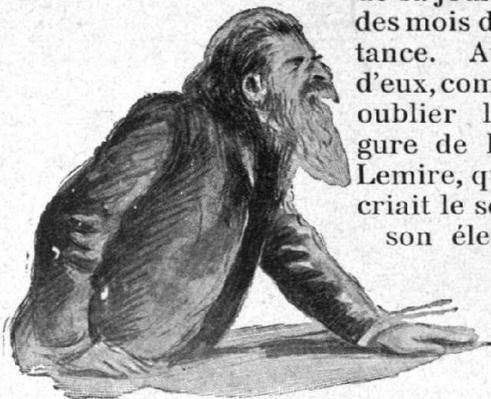
Il ignore le « trac ». A quel- qu'un qui lui demandait un jour quelle impression lui avaient laissée ses débuts, il dit :

— J'ai eu ce jour-là, ce jour-là seulement, la peur d'avoir peur. Mais à peine les premiers mots prononcés, je ne pensai plus qu'à embêter convenablement les ministres. »

Telssont, parleurs petits côtés, les grands premiers rôles de la Chambre. Il en est d'autres qui, ayant occupé la vedette, peuvent, à la faveur du moindre incident, reprendre leur place. M. Paul Deschanel, orateur élégant, rhétoricien impeccable, qui dit ses discours; M. Paul

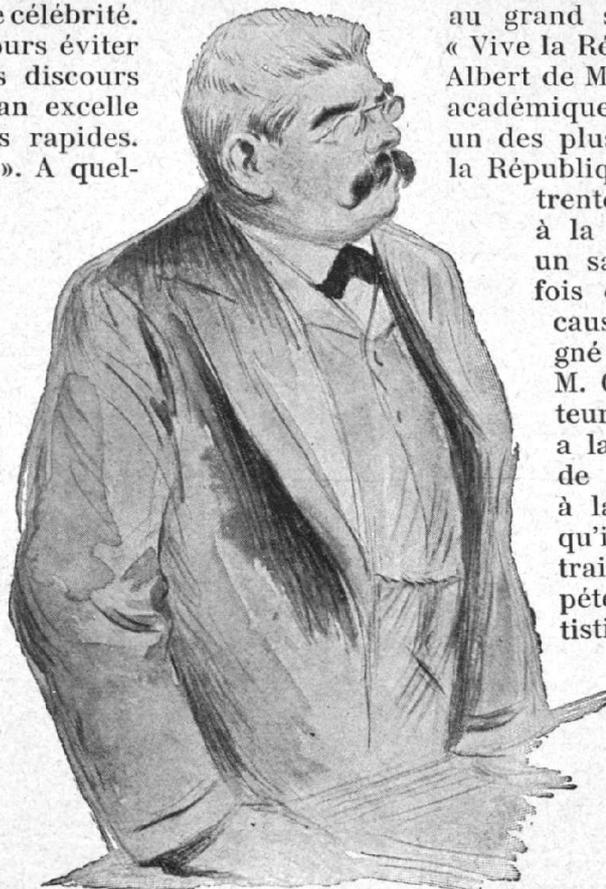
Doumer, apôtre de l'exactitude et de la volonté, orateur froid et redoutable; M. Millerand, dont la mémoire est si extraordinaire qu'il peut reconstituer l'emploi

de sa journée à des mois de distance. Auprès d'eux, comment oublier la figure de l'abbé Lemire, qui s'écriait le soir de son élection,



M. JULES GUESDE

M. Guesde est un ardent et un convaincu. Dans la prédication de son système collectiviste, il a l'éloquence impressionnante de l'apôtre.



M. ALEXANDRE MILLERAND

Apporte à la tribune les mêmes qualités d'ordre, de précision et de force qu'il apporte à la barre où son talent l'a fait classer parmi les plus grands de nos avocats.

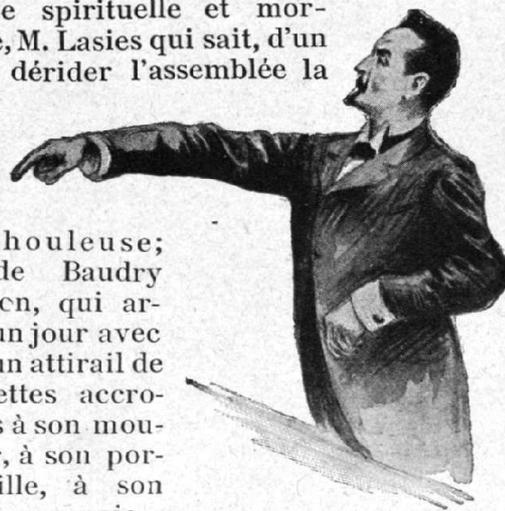
au grand scandale des fidèles : « Vive la République ! » ; le comte Albert de Mun, orateur disert et académique; M. Barthou, qui fut un des plus jeunes ministres de la République, — il n'avait pas trente-trois ans, — qui parle à la tribune comme dans un salon, et qui sait à la fois être le plus fin des causeurs et le plus renseigné des hommes d'Etat; M. Georges Leygues, orateur fleuri, dont la parole a la logique de l'homme de gouvernement, jointe à la fougue de ce Midi qu'il aime, M. Leygues qui traite avec une égale compétence les questions artistiques et coloniales;

M. Guesde, dont la parole ardente est mieux faite pour les réunions publiques que pour la tribune.

Voici enfin ceux qui se chargent, presque quotidiennement, des intermèdes pittoresques dans les débats qui menacent de devenir trop graves :

M. Lasies, fougueux, fringant, à la

parole spirituelle et mordante, M. Lasies qui sait, d'un mot, dérider l'assemblée la



M. JOSEPH LASIES

plus houleuse; M. de Baudry d'Assen, qui arrive un jour avec tout un attirail de sonnettes accrochées à son mouchoir, à son portefeuille, à son porte-monnaie... pourquoi? parce qu'il va prendre le train le soir et que, s'il s'assoupit, ses son-

Se souvient à la tribune qu'il fut officier de chasseurs et charge en fourrageur. Fait plutôt des mots que des discours.

nettes le défendront contre les entreprises des pickpockets; M. Boutard, qui se met en colère quand il perd le fil de son discours; M. Coutant d'Ivry, *l'Homme aux chemises rouges* (celles de ses dossiers, bien entendu)... Nous en passons, et des meilleurs.



M. DENYS COCHIN

Orateur élégant, parle de toutes choses avec compétence.

M. Brisson, sévère et presque paternel, préside avec le calme et la sérénité d'un homme qui en a tant vu qu'il ne s'étonne plus de rien.

M. Dupuy s'est rendu célèbre par un

mot historique: « La séance continue! » prononcé lors de l'attentat anarchiste de Vaillant.

M. Deschanel, lui, employait l'ironie avec un certain bonheur. C'est lui qui, un jour, calma la fureur de la Chambre, irritée par les paroles un peu risquées d'un député, en murmurant:

« L'honorable M. X... vient de déjeuner avec moi... »

Tels sont quelques-uns des grands hommes politiques qu'on voit de trop loin pour les connaître et qui, en dehors des grands débats, sortis des plus furieuses querelles, se retrouvent quelques instants après dans les couloirs ou à la buvette, réconciliés et souriants.



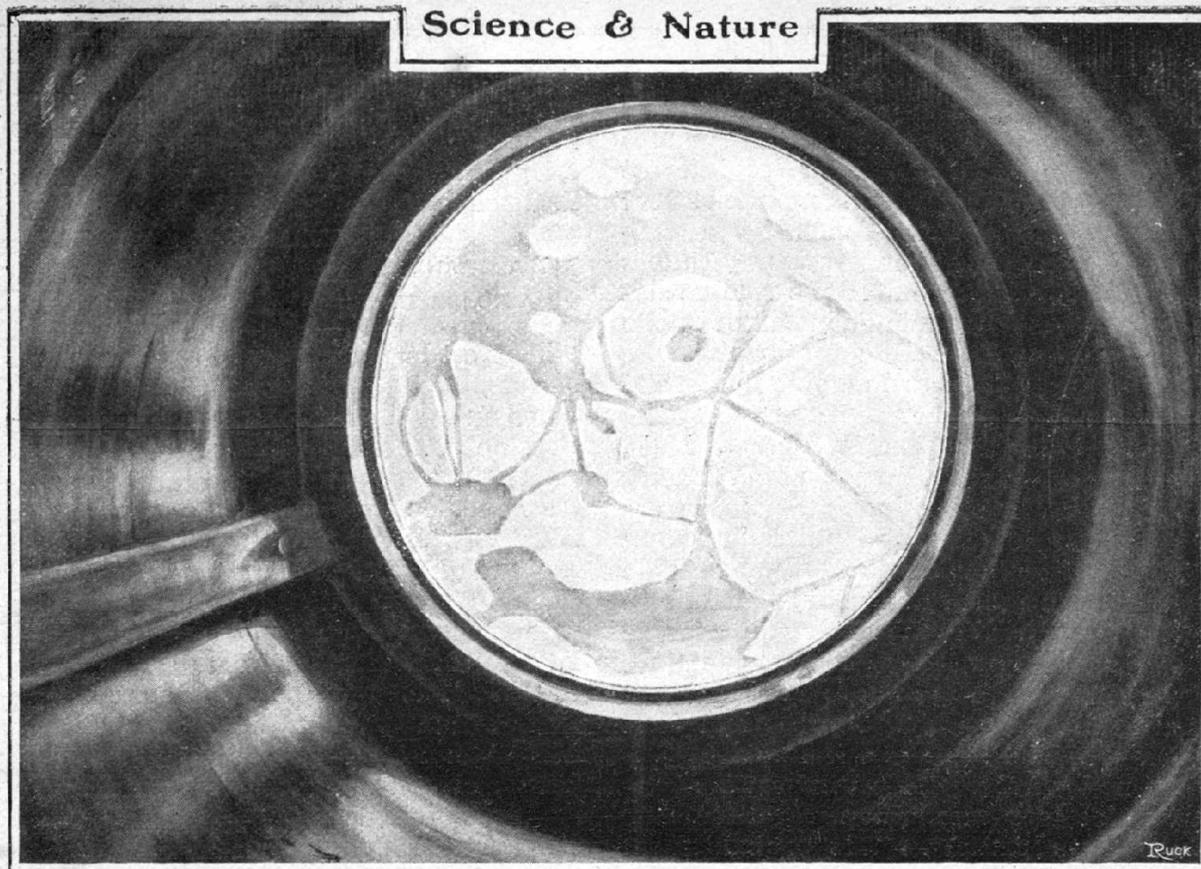
M. EMILE COMBES

On l'appelle le « petit père » Combes. Il est à la vérité le père de la loi de séparation, et la droite et le centre n'ont pas d'ennemi plus actif.



M. HENRI BRISSON

A si souvent été Président de la Chambre, qu'il n'ignore aucune des finesses du règlement. De visage sévère et triste, il apporte pourtant dans ses discours une ardeur et une conviction entraînant.



CE QU'EST LA PLANÈTE MARS... AU BOUT DU TÉLESCOPE

Les plus puissants instruments d'optique ne nous donnent encore qu'une image imparfaite de ce globe éloigné du nôtre de plus de 50 millions de kilomètres et qui se présente sous l'aspect d'une sphère rougeâtre semée de points éblouissants. Toutefois par leurs observations successives, les astronomes " spécialistes " de Mars sont arrivés à déterminer la carte que nous donnons. C'est sur cette surface astrale que sont apparus aux yeux des savants, en 1901, trois points mystérieux.

L'APPEL D'UN AUTRE MONDE

Il se passe en ce moment des choses étranges. Depuis quelque temps, vers minuit, les postes de télégraphie sans fil enregistrent pendant une assez longue période le signal : trois points obstinément répété. Après enquête, on sait qu'aucune station terrestre n'a lancé pareille dépêche à pareille heure. Quel est donc cet appel mystérieux ? Voilà trois points qui rappellent singulièrement trois autres points observés sur la planète Mars vers 1901.



MINUIT.

Toc-toc-toc !... toc-toc-toc !... toc-toc-toc !... Trois petits coups brefs et précipités résonnent obstinément dans le vaste silence du poste Marconi où les employés somnolent et les réveillent en sursaut, effarés, vaguement inquiets.

— Entendez-vous ? voilà que ça recommence. Mais qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Qui diable nous envoie ça ?

— Vous ne savez plus votre alphabet Morse ? Trois brèves, ça veut dire S.

— Ce récepteur qui ne cesse de faire S... S... S... sans qu'on sache pourquoi ! C'est énervant, à la fin. Tenez.

Toc-toc-toc !... toc-toc-toc !...

— Eh bien, oui. Que voulez-vous ? Toutes les nuits, c'est comme ça quand arrive minuit. Tant qu'on télégraphiera S, le récepteur enregistrera S. Quand ils en auront assez, ils s'arrêteront.

Mais, dans leur poste perdu au bout de ce promontoire solitaire, par le silence pesant de cette nuit déserte, les employés du télégraphe sans fil sentent sur leur échine

ce petit frisson douloureux qu'y fait courir en l'effleurant, l'aile noire du mystère. Depuis quelques jours déjà ces trois coups se répètent opiniâtement. On s'est informé auprès des autres postes du monde entier : personne n'a lancé cet appel. Il y a *quelqu'un* qui télégraphie, mais *cela ne vient pas de la Terre*. Alors, il faut donc que ce soit de quelque part au delà de la Terre? Quelle est cette petite voix têtue qui nous appelle dans l'ombre à travers la froide immensité des espaces sidéraux?

Trois points? Attendez donc... Mais, en 1892, puis en 1901, on parla déjà de trois points, dans la chronique du ciel. En ces deux années, les télescopes puissants purent distinguer sur la planète Mars, un triangle fait de trois points lumineux, petit à notre vue, mais en réalité immense, un triangle dont les côtés avaient plusieurs centaines de kilomètres. Ces trois foyers lumineux tranchaient par la blancheur de leur éclat sur le fond rouge sang de Mars.

On ne les avait jamais remarqués auparavant et leur disposition régulière leur donnait un caractère très probablement intentionnel.

On se demanda alors si, habitée, la planète Mars ne nous faisait pas des signaux. Il fut même question d'y répondre.

L'idée fut lancée d'une souscription en ce but et puis survint sans doute quelque scandale retentissant; l'attention s'en détournait et l'on n'en parla plus.

Trois points signifient S en alphabet Morse, mais, en télégraphie acoustique familière, ça veut dire : « Êtes-vous là? Peut-on entrer? ou encore : Attention! on va commencer. »

Et peut-être Mars veut-elle frapper les trois coups annonçant le lever du rideau sur une grande première cosmique : L'entrevue de Mars et de la Terre. Le triangle, ce beau geste de pantomime, n'ayant pas été compris, les Martiens ont recours à la parole, au moins à l'onomatopée : Toc-toc-toc!... Quelque chose comme : Allo! allo!

Faut-il donc que notre indifférence leur réponde : Personne! les décourage à jamais d'entrer en relations avec nous? Allons-nous rebuter ces frères lointains qui « nous font des avances »? Si les Martiens tentent de s'entretenir avec nous, allons-nous les traiter par le mépris sous prétexte qu'ils ne sont pas de *notre monde*? Il semble pourtant qu'une pareille conversation ne pourrait manquer d'être fort instructive et notre science et notre civi-

lisation y gagneraient sans doute beaucoup si elles ne devaient pas en faire soudainement un pas de géant.

Mais, avant tout, qu'est-ce que Mars et l'existence des Martiens est-elle admissible?

LA PLANÈTE MARS EST TRÈS SEMBLABLE A NOTRE TERRE. LES SAISONS. LES CANAUX

Mars est la première des planètes *supérieures*, c'est-à-dire de celles dont la distance au soleil est plus grande que la nôtre. Comme la Terre, elle possède une atmosphère dont la composition, étudiée au spectroscopie, ce merveilleux instrument qui révèle les éléments des corps d'après la lumière qu'ils émettent, est sensiblement la même. C'est peut-être parce qu'elle apparaît d'un rouge de sang que les anciens l'avaient consacrée au dieu de la guerre et que Wells la veut habitée par des êtres monstrueux et épouvantablement féroces. Son diamètre est la moitié de celui de la Terre, et son volume est, par conséquent, sept fois moins considérable : une pomme d'api à côté d'une calville. Lorsque, dans sa course elliptique autour du soleil, elle s'approche de nous le plus possible, elle en est à 56 millions de kilomètres, puis elle s'éloigne jusqu'à 400 millions de kilomètres. Ce sont là des nombres qu'on énonce, mais dont aucune comparaison ne saurait donner une idée claire. Ils sont justes jusqu'à une très grande approximation, à cent mille kilomètres près : Une paille! disait, je crois, le célèbre astronome Lalande.

Les jours de Mars sont à peu près égaux aux nôtres : 24 heures 39 minutes 23 secondes. Elle tourne autour du soleil en un peu plus de 686 jours, en sorte que les saisons y sont presque deux fois plus longues que chez nous. L'atmosphère de Mars est riche en vapeur d'eau. On y observe des mers et, aux pôles, des glaces abondantes qui fondent quand vient l'été. Les variations de température y sont excessives. Elle reçoit moitié moins de chaleur solaire que notre globe. Le soleil y apparaît moitié moins large et ses nuits sont éclairées par deux lunes plus petites que la nôtre : *Deimos* et *Phobos*. Le pesanteur y est telle qu'un de nos kilogrammes n'y pèserait plus que 376 grammes. Un homme est tout au plus capable de porter sur son dos son propre poids. Transporté sur Mars, il porterait trois fois autant, quelque chose comme 225 kilos, soit le poids d'un autre homme, mais plus beau, plus grand et à quatre pattes.



CE QUE DOIT ÊTRE UNE DES PRINCIPALES DISTRACTIONS DES MARTIENS

Si les Martiens existent, c'est une hypothèse assez logique d'admettre qu'ils sont dans un état de civilisation beaucoup plus avancé que le nôtre. Notre imagination peut se donner libre carrière sur ce chapitre, et nous pouvons nous figurer qu'un des passe-temps des habitants de notre « voisine » du ciel, est de regarder à l'aide de formidables appareils de grossissement, les allées et venues de notre humanité sur la surface de la Terre.

Quand on observe Mars au télescope, on voit un disque bien net, rouge et parsemé de taches plus ou moins brillantes. Les unes, verdâtres, sont les mers, d'autres, bien rouges, sont les terres, plus étendues que les premières, au contraire de ce qui se passe sur notre Terre. Enfin, les plus brillantes sont les glaces polaires. Certaines taches également brillantes sont les nuages. L'atmosphère de Mars est plus transparente que la nôtre et son ciel est incomparablement plus pur.

Les eaux de Mars sont très fractionnées, distribuées en mers intérieures que réunissent de longs bras parfois incurvés, mais le plus souvent presque rectilignes, qui coupent de traits sombres la brillante surface de la planète, comme les filets de plomb divisent les vitraux de nos églises. Tous ces traits sombres forment un enchevêtrement relativement symétrique, et qui ne semble pas le produit du hasard. Une pareille régularité doit être voulue et, depuis longtemps, les observateurs de Mars furent assez disposés à considérer ces traits comme des canaux creusés par les habitants de la planète pour les besoins de leur civilisation. Mais la particularité la plus curieuse de ces canaux, c'est qu'à certains moments, ils se dédoublent. Une ligne nouvelle apparaît, parallèle à l'un des canaux existants et c'est surtout au printemps que se manifeste ce phénomène. Les astronomes qui se sont surtout occupés de cette étrange et difficilement explicable question des canaux sont un Italien, M. Schiaparelli et M. Perrotin, de Nice. Ce dernier a constaté à la surface de Mars des inondations submergeant jusqu'à 600.000 kilomètres carrés, de quoi recouvrir la surface de la France !

L'EXISTENCE DES MARTIENS EST FORT PROBABLE. ILS NE SERAIENT PAS LES MONSTRES SANGUINAIRES IMAGINÉS PAR WELLS.

Mars est donc dans des conditions analogues à celles de la Terre, conditions nécessaires et suffisantes au développement de la vie d'après tout ce qu'enseignent nos savants. Atmosphère constamment remuée et assainie par de vastes courants d'air qui la parcourent d'un bout à l'autre, terres en contact avec autant d'eau fertilisante qu'il est nécessaire, chaleur appréciable du soleil. Cependant, si ces conditions physiques sont analogues, elles ne sont pas identiques. Nous avons dit que les écarts de température devaient être excessifs. Les inondations sont fréquentes et formidables.

La pesanteur est trois fois plus faible. Cela posé, puisque Mars est probablement habité, que peuvent bien être les Martiens ? Il va sans dire que les Martiens de Wells, que nous présentions naguère à nos lecteurs, ne sont qu'un produit de l'ardente imagination du remarquable écrivain anglais et que cette création de toutes pièces ne repose sur rien d'observé, de scientifique. On comprendrait difficilement que ces êtres monstrueux, capables d'inventions extraordinaires et d'une si puissante intellectuelité fussent en même temps des sortes de bêtes féroces affamées de meurtre et de sang.

Un savant, qui est aussi un rêveur et un poète, M. Camille Flammarion, dans son livre *Uranie*, suppose que les Martiens sont des êtres très supérieurs, intellectuellement et physiquement à ceux que nous sommes. Ils possèderaient des sens que nous n'avons pas, entre autres celui qui permet de deviner la pensée d'un interlocuteur avant qu'elle ait été formulée en paroles. Leurs corps seraient semblables aux nôtres, mais *sublimés*, faits d'une matière plus fine, délivrés des basses servitudes de la nourriture.

— Ici, dit un Martien interviewé en rêve (car on sait que M. Flammarion est un spirite convaincu et militant) ici, on ne mange pas, on n'a jamais mangé, on ne mangera jamais... Les organismes se nourrissent, autrement dit renouvellent leurs molécules, par une simple respiration, comme le font vos arbres terrestres dont chaque feuille est un petit estomac... Vous, vous avez les bras pleins de sang. Vos estomacs sont gorgés de victuailles. Comment voulez-vous qu'avec des organismes aussi grossiers que ceux-là vous puissiez avoir des idées saines, pures, élevées, — je dirai même (pardonnez ma franchise), des idées propres ?

Ce Martien est sévère mais juste. Cependant, il est facile de blâmer les autres alors qu'on a chez soi la question sociale résolue par ce simple fait que les Martiens (toujours d'après le rêve de M. Flammarion), outre qu'ils ne mangent pas, peu sensibles aux variations de température, n'habitent pas de maisons. Appartenant à une espèce à six membres, possédant bras, jambes, plus une excellente paire d'ailes, ils passent leur vie à voler dans l'espace.

L'été, ils se rapprochent des pôles, alors que les neiges sont fondues ; l'hiver, ils retournent vers l'équateur. Affranchis de toutes nos préoccupations vitales, ils



LES MARTIENS, D'APRÈS L'HYPOTHÈSE DE M. LEYSON

Un occultiste américain, M. Leyson, prétend avoir voyagé en esprit dans Mars. D'après lui, « les Martiens sont de deux sortes : les uns géants, quatre fois plus grands que l'homme et extrêmement velus... Les autres Martiens, qui sont des sortes de troglodytes, possèdent la précieuse faculté de se promener le long des murs à pic à l'instar des mouches ».

ne seraient occupés que de choses intellectuelles. Ce seraient des sortes d'anges. Les animaux supérieurs, à peu près aussi intelligents que les hommes terrestres — merci bien! — accompliraient tous les travaux nécessaires. Mais d'autres rêveurs ne sont pas de l'avis de M. Flammarion, estimant que son plan de vie martienne est plein de contradictions.

Les Martiens, vivant dans des conditions différentes des nôtres, doivent en effet posséder des organismes plus ou moins différents des nôtres. Leur planète, beaucoup

plus vieille que la Terre, doit probablement en être parvenue à une civilisation très avancée. Il y a des chances nombreuses pour que leur science ait déjà percé des mystères qui nous échapperont encore longtemps. Leur machinisme peut avoir atteint un point de perfectionnement insoupçonné de nous et peut-être leurs appareils d'observation leur permettent-ils de nous voir vivre alors que nous en sommes encore à douter de leur existence. Il est vrai que, s'il en est ainsi, s'ils peuvent se rendre compte de notre misérable vie de

polichinelles, on se demande quel intérêt ils trouvent à causer avec les gamins mal élevés que nous sommes par rapport à eux.

Mais, s'ils étaient aussi éthérés que les veut M. Flammarion, exempts des soucis de la vie matérielle, ils se contenteraient de leurs ailes en fait de véhicules et auraient été bien sots de se donner tant de mal pour creuser des canaux innombrables, (dont certains sont longs de 5.000 kilomètres et larges de 200) afin d'alimenter un commerce inutile et de transporter des marchandises dont ils n'ont cure, des bagages dont ils n'auraient pas l'emploi. Donc, s'il y a des Martiens, comme c'est probable, ils sont sans doute plus civilisés que nous, mais encore préoccupés de besoins matériels. On ne creuse pas de pareils canaux, on n'exécute pas de pareils travaux d'Hercule dans le seul but de se distraire et quand on n'a besoin que de remuer des idées, on laisse les eaux et les terres en place.

Largement irriguée comme elle l'est, Mars est couverte d'une végétation luxuriante, où la couleur rouge doit dominer, au lieu de cette verte couleur de nos prés, qui nous est si douce. Certains savants pensent même que ce phénomène si singulier du doublement des canaux, lequel apparaît généralement à la fin du printemps, après ce que nous croyons être la saison des inondations, ne serait dû qu'à une abondante poussée de végétation sur les terres fertilisées par l'eau débordée. Mais alors, pourquoi cette végétation ne se produirait-elle que sur un seul côté du canal?

On peut donc supposer que sur Mars, les herbes et les feuillages sont rouges. M. Flammarion y voit butiner des insectes grands comme des oiseaux et il en imagine ses paysages délicieux et tendres, sous ce ciel pur et cette atmosphère transparente, tout remplis des reflets moirés de cette eau partout présente et parsemés de nombreuses et énormes fleurs. L'air léger frémit de bruits harmonieux inconnus à la terre et les êtres y sont eux-mêmes si légers! Pensez donc qu'un homme capable sur terre de sauter à un mètre de hauteur s'élèverait aisément sur Mars à trois mètres. Dans la nuit, les deux lunes beaucoup plus petites que la nôtre, versent leurs clartés. La plus grosse des deux parcourt le firmament avec une vitesse considérable et parfaitement sensible à l'œil. La Terre y brille comme une étoile de première grandeur, à la façon de Vénus dans notre ciel.

Nous nous imaginons volontiers qu'au sein de ce monde clément, en possession d'une civilisation et d'une science extrêmement avancées, ceux qui jouent là-haut le rôle d'hommes doivent être bons et fraternels et aimer le savoir par-dessus toutes choses.

Mais pourquoi nous torturer l'esprit alors qu'un occultiste américain affirme lui aussi, avoir dernièrement fait, le mois dernier, un petit voyage sur la rouge planète, tandis que des témoins nombreux surveillaient le sommeil somnambulique dans lequel il avait commencé par se plonger.

Il eut du mal à respirer en traversant l'éther et cela se comprend. Il entra en transpiration au contact de bolides ignés, puis grelotta à faire pitié dans des régions abominablement froides.

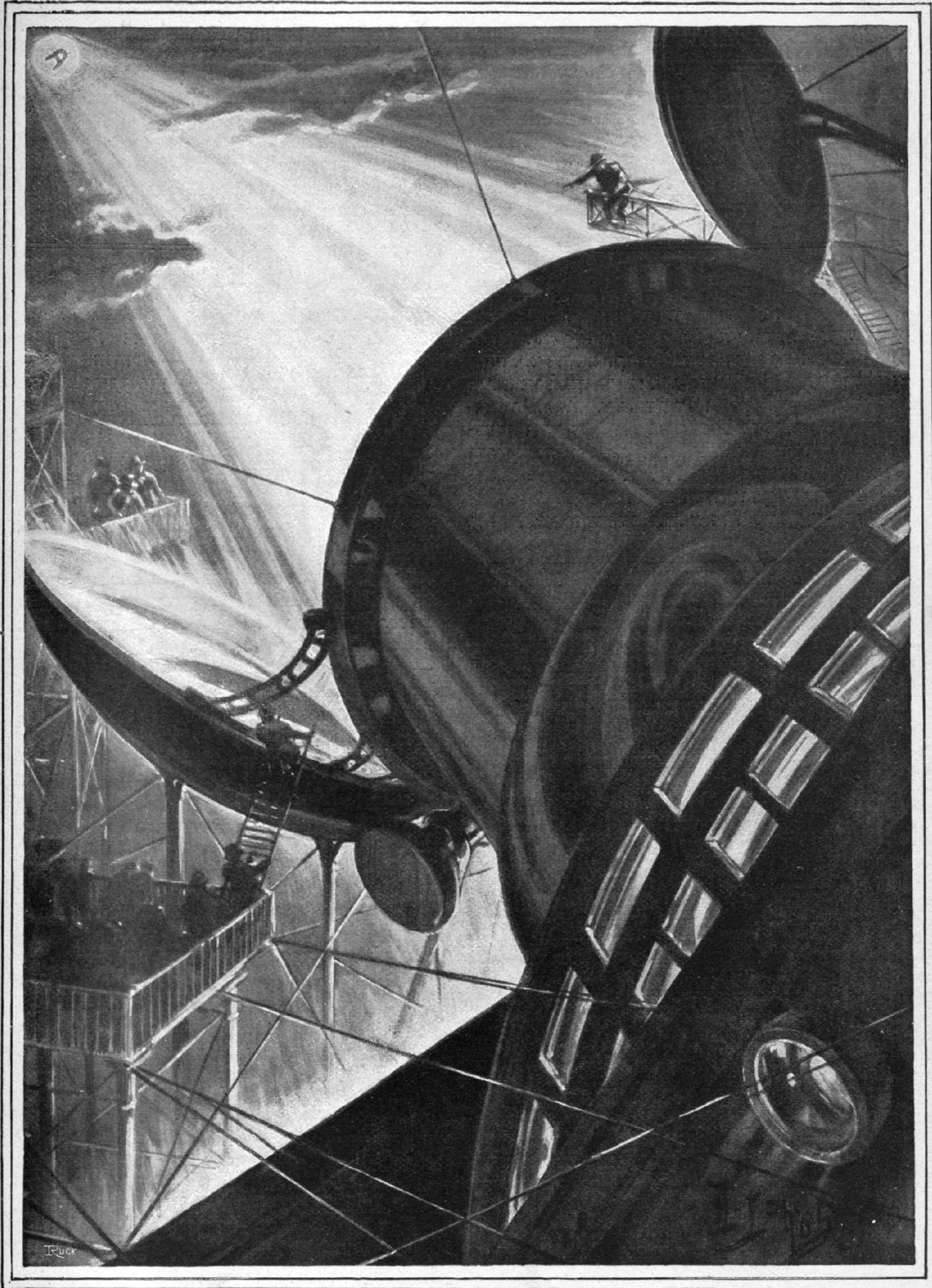
Ayant abordé sur Mars au sommet d'une montagne, il vit les Martiens lui tendre les bras. Et il nous donne sur eux des « tuyaux » fort précis :

Les Martiens sont de deux sortes : les uns géants quatre fois plus grands que l'homme et extrêmement velus, n'ont pas besoin de vêtements; leur voix produit un tapage épouvantable. Les autres Martiens, qui sont des sortes de troglodytes, possèdent la précieuse faculté de se promener le long des murs à pic à l'instar des mouches.

Ils ont les yeux sur les côtés de la tête comme les chevaux et des trous dans les joues suppléent à leur nez absent. Ils vivent parmi des animaux qui ne ressemblent nullement aux nôtres et qui sont verts, roses, jaunes. Cet étrange voyageur, nommé Leyson, est, paraît-il un homme de cinquante-quatre ans et des plus sérieux. Il a renouvelé trois fois sa promenade et a revu chaque fois les mêmes choses. Il s'est mis à instruire neuf médiums qu'il se propose d'emmener avec lui lors de sa prochaine excursion martienne. Si ce procédé est reconnu pratique, on organisera certainement de grands voyages collectifs et somnambuliques qui auront ce singulier effet d'empêcher Cook de dormir.

COMMENT RÉPONDRE ? PROCÉDÉS POSSIBLES. CONSEILS D'UNE AÏEULE. L'INTERSIDÉRALE.

Il est permis de plaisanter. Mais, puisque beaucoup de gens sérieux et réfléchis estiment qu'il faut croire aux Martiens, bien qu'il nous soit difficile de décrire *a priori* leur aspect, leur caractère et leurs coutumes, ne devons-nous pas nous préoc-



DES SIGNAUX A TRAVERS LES ESPACES INTERSIDÉRAUX

Les trois points lumineux aperçus dans le télescope, les trois coups mystérieux perçus par nos télégraphes sans fil sont-ils l'effet du hasard, ou émanent-ils d'un autre monde plus civilisé que le nôtre? Toutes les hypothèses ont été émises et on saura peut-être un jour la vérité. Peut-être même, dans quelque lointain avenir, des signaux gigantesques traverseront les espaces, de monde en monde.

cuper de répondre aux signaux qu'ils semblent nous faire? Alors, comment nous y prendre? On a proposé bien des systèmes. Celui auquel on revient le plus fréquemment, fut, je crois, exposé pour la première fois par cet étonnant Charles Cros qui, non content d'être l'admirable poète du *Coffret de santal*, fut encore le précurseur de la plupart des grandes découvertes faites après lui : phonographe, téléphone, téléphone sans fil, photographie des couleurs, reproduction artificielle et intégrale des pierres fines, etc., etc. Charles Cros eût voulu établir en plusieurs points de la terre, à de grandes distances, mais suivant une figure géométrique régulière, des sortes de phares électriques de très grande puissance et les laisser en activité jusqu'à ce qu'on eût vu la même figure reproduite sur Mars. On aurait alors la preuve que les Martiens existent, qu'ils ont compris notre appel et qu'ils y répondent. Alors, par tâtonnements, comme les prisonniers qui causent entre eux en frappant sur les murs de leur prison, on arriverait à constituer un alphabet, un code de signaux et la conversation commencerait. D'autres voudraient qu'on renforçât l'éclat de ces foyers en le recueillant dans de puissants réflecteurs qui le renverraient, centuplé, vers la planète visée. Un inventeur proposait de projeter des caractères sur la lune qui servirait ainsi d'écran. On imagine sans peine tout le bénéfice que nous pourrions tirer des précieux conseils à nous prodigués par cette terre bien plus vieille et plus expérimentée, par cette aïeule qui nous donne-

rait un bœuf pour avoir un œuf. Et ce procédé d'acquisition serait joliment conforme à notre goût du travail tout fait et des alouettes nous tombant du ciel toutes rôties.

Qui sait? Peut-être la fraternité véritablement universelle qui finirait par résulter de ces relations entre les astres nous aiderait-elle à réaliser la fraternité humaine apparemment encore si lointaine. *L'Inter-sidérale* servant de préface à *l'Internationale*!

C ONCLUSION PRUDENTE.

J'ai dit tout cela à un grand savant et je lui ai demandé ce qu'il en pensait. Il m'a regardé avec cette attention distraite qu'on accorde à un fétu de paille et a répondu :

— Il n'y a personne d'aussi présomptueux qu'un ignorant.

Pourquoi les savants se dispensent-ils si volontiers des formalités de la politesse? J'aurais dû me souvenir d'une semblable aventure arrivée avant moi au Père Gratry, qui n'était pourtant pas un âne. Il alla trouver l'astronome Poinsot et lui demanda de le tirer d'un doute angoissant.

— Dites-moi, M. Poinsot, les autres planètes sont-elles habitées?

Poinsot releva une tête distraite, le regarda fixement et fit :

— Je n'en sais rien.

Et puis il se pencha de nouveau sur ses calculs. Le Père Gratry était bien avancé.

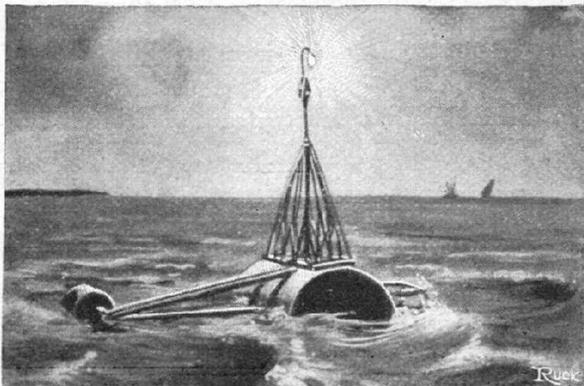
CHARLES TORQUET.

(Illustrations de H. Lanos)





UN GILET DE SAUVETAGE. — La préfecture de police vient de faire expérimenter par des agents de la brigade fluviale un nouveau gilet de sauvetage, dont la partie supérieure est instantanément gonflable; aucun mouvement n'est nécessaire pour se maintenir sur l'eau. Les essais ont été très encourageants.



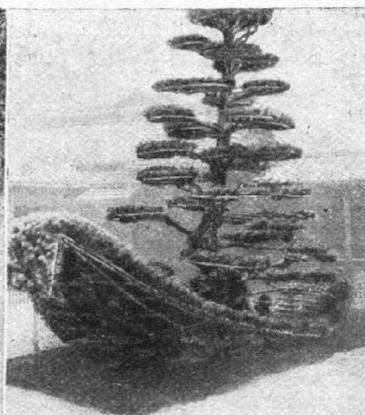
BOUÉES LUMINEUSES ÉLECTRIQUES. — On va installer à l'embouchure de l'Elbe des bouées lumineuses dans lesquelles un flotteur, disposé en « porte-à-faux », s'élève ou s'abaisse suivant l'agitation de l'eau. Il fait ainsi tourner dans l'un et l'autre sens une roue à rochet actionnant une machine électrique.



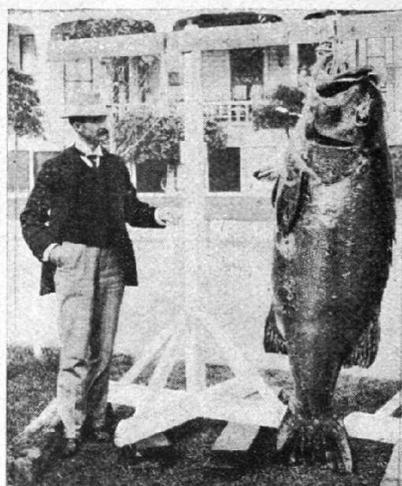
LE HÊTRE DE LUCHEUX (Somme), dit « la porte cochère », est formé de deux troncs qui se rejoignent à 4 m. du sol. (Cl. Jacquiot)



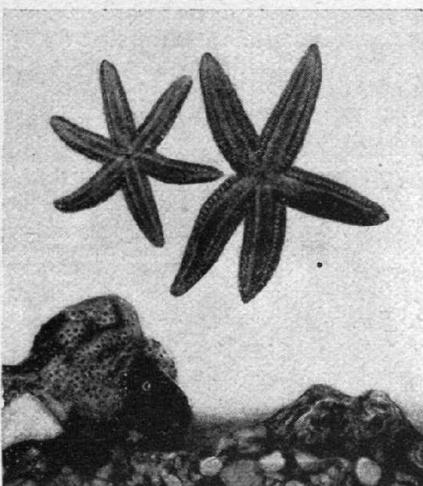
LES GROTTES DE SAINT-RÉMI, près de Toul, qui attirent de nombreux visiteurs, viennent d'être consolidées dans certaines parties qui menaçaient ruine.



JONQUE VÉGÉTALE. — Cet arbre sacré, qui a 800 ans et représente une galère, orne le temple japonais de Kiôti.



GIGANTESQUE POISSON D'EAU DOUCE. — Dans une rivière de Californie, on a récemment capturé un boss qui pesait 385 livres.



UNE ÉTOILE DE MER A SIX BRANCHES figure, comme rareté, à l'aquarium de New-York; ses congénères n'ont que cinq branches.



LE TINAMOU, venu de l'Argentine, s'acclimata en France, où l'on en peut voir des échantillons dans plusieurs parcs privés.

N.-B. — Nous engageons nos lecteurs à collaborer à cette rubrique en nous adressant textes et documents.

LEURS HOROSCOPES

Rien n'est plus intéressant, plus troublant même que la révélation de la destinée. Nous avons demandé à la célèbre M^{me} de Thèbes de bien vouloir, pour en faire profiter les lecteurs de *Je sais tout*, appliquer la méthode divinatoire qui a fait sa réputation à toute une série d'éminentes personnalités, que nous ne lui avons pas



M^{me} A. DE THÈBES

nommées, nous bornant à lui fournir, avec les épreuves photographiques des mains, les éléments nécessaires à son étude. On va lire quelques-unes de ces curieuses consultations, rédigées d'après les règles de la chiromancie et la signification des influences astrales. La publication en sera poursuivie dans les prochains volumes.

L'Art de présager la Destinée

UNE date, une main... il faut dire avec cela le secret d'une destinée humaine.

La date permet de situer l'être dans le champ infini des vibrations, des influences et d'expliquer comment sa matière naissante fut d'abord impressionnée, sa pensée commençante primitivement aimantée. Les esprits forts peuvent sourire. Le seul mystère de vivre est grave et vaut qu'on y réfléchisse.

Voici donc, très sommaires, faute de place et de plus de précision, quelques indications sur des personnalités dont j'ignore tout, sauf le jour de la naissance et la forme de leurs mains. Je ne sais même pas dans quels milieux elles ont pu naître et cela pourtant est utile à savoir, car il n'y a pas de destinée absolue, de fatalité complète.

L'homme se meut dans les limites de penser et d'agir, pensée de volonté et celle de ses éducateurs, selon le jeu des circonstances.

Je souhaite que ces brèves notices, mélange d'horoscope et de chiromancie, intéressent autant que j'ai pris de plaisir à les

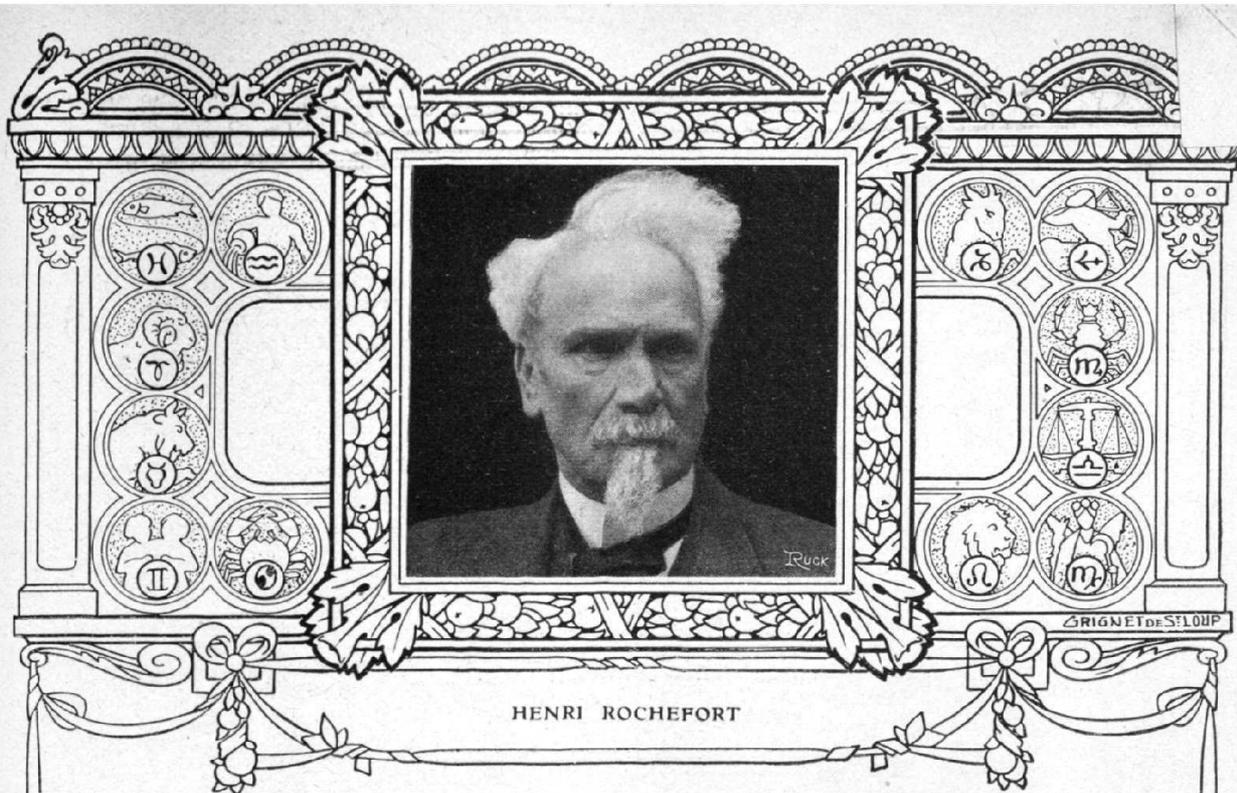
faire, en trouvant tant de belles destinées, d'existences captivantes, dans les indices et documents qui m'étaient connus et qu'on verra plus loin reproduits. Je les ai jugées en toute indépendance, mais cependant avec la mesure qui s'impose.

Je rappelle que, pour bien lire un horoscope et se reconnaître dans l'enchevêtrement des lignes, il faut savoir que les douze signes du zodiaque, dits traditionnellement les douze maisons du soleil, s'inscrivent dans un rectangle ou dans un carré (système ancien), ou dans une circonférence (système moderne), et que, du point de départ, pris sur une des douze cases, suivant la date de naissance, la destinée commence et se relie aux autres signes, d'après la prédominance planétaire. Mais les seuls initiés s'intéressent à cela, et, sans doute, les innombrables lecteurs de *Je sais tout* se contenteront de lire mes rapides analyses, sans vouloir pénétrer les arcanes de l'occultiste.

MADAME A. DE THÈBES

Le Caractère d'après l'Écriture

Il est généralement admis que l'écriture est, au même titre que les lignes de la main, révélatrice du caractère, et, par voie de conséquence, de la destinée. Aussi, pour compléter ces études, avons-nous fait appel à la science graphologique d'un professeur des plus distingués, M. A. de Rochetal, qui a bien voulu nous donner, à la suite de chaque horoscope, un portrait « à la plume » aussi achevé que concis.



HENRI ROCHEFORT

Ce que disent la main et les astres

Né le 30 janvier 1831, à midi. Celui-ci est né sous le signe du Verseau, dominé par Vénus. Du signe zodiacal il a reçu l'esprit agressif, de son astre maître l'amour de la vie et de la beauté. L'indice cabalistique donne un homme qui en soulève un autre : domination. Mais si la main est large et paraît très épaisse, les doigts ne sont pas spatulés; tout indique plutôt un imaginaire qu'un combattif, mais quelle largeur de paume ! Il y a là un genre de combat qui doit être en intentions et en paroles. C'est un orateur ou un écrivain, incapable d'isolement et qui aime à vibrer à l'unisson des foules. Une belle ligne de Soleil me dit son amour des belles choses. Ce mont de Jupiter m'indique un être très en vue. La ligne saturnienne est sans pitié. Le mont de Mercure est rayé. Cette diversité de lignes implique une variété de conceptions et de vues, un esprit critique et ironique. Le sens pratique dans cette main

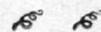


est absolument absent. On ne doit pas connaître le prix de l'argent. On est sûrement bon, loyal, généreux, mais également éloigné de la crédulité et de la méfiance.

Que de choses à dire ! En tous cas une main de race, une main celle à la fois fine et forte.

Passé certainement tumultueux, présent agité, avenir étrangement incertain.

A. DE THÈBES.



Portrait graphologique

Une des écritures les plus parlantes que je connaisse et qui justifie entièrement la graphologie.

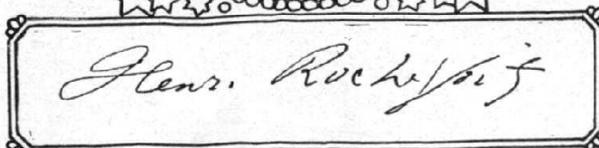
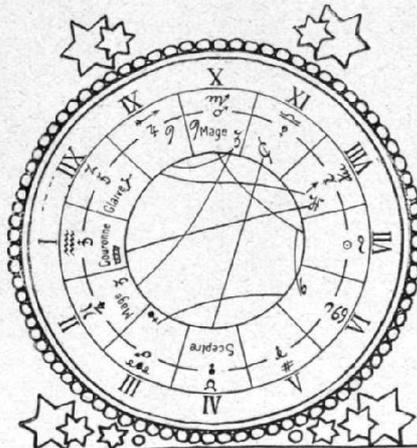
Hardiesse et vigueur du trait, pointes nombreuses : mouvement, énergie, esprit, indépendance, passion.

Franchise et altruisme dédaigneux.

F ascendante et agressive; barre de T en lame d'épée comme chez tous les combattifs célèbres.

Ensemble éminemment sympathique.

A. DE ROCHEVAL.

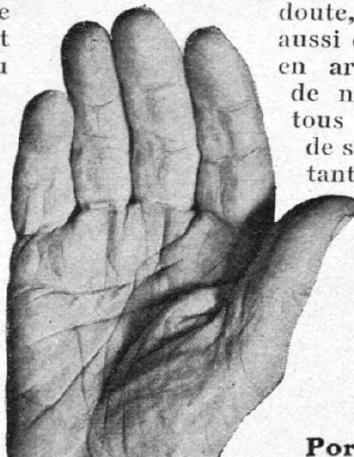


LA MAIN, L'HOROSCOPE, LA SIGNATURE D'HENRI ROCHEFORT



Ce que disent la main et les astres

Né le 25 octobre 1827. Voici une volonté patiente et réfléchie; c'est celle d'un esprit né sous le signe du Scorpion et dominé par Mars : la force combative au service de la sagesse. Ce n'est pas là une nature d'artiste, c'est bien plutôt une nature d'homme de science, d'être pratique et tirant parti de la vie, qu'il examine en analyste ou en médecin. Avec cela beaucoup de pénétration, de puissance déductive. Au demeurant, la main d'un être de caractère et d'idées, main prosaïque et puritaine, dédaigneuse de ce qui n'est pas dans le champ actuel de ses préoccupations. Soutenu dans sa colossale besogne par un besoin de solidarité humaine, qui s'éprouve plutôt qu'il ne s'explique; et cette supériorité du sentiment le confondra quelque peu. L'indulgence pour les autres est une de ses vertus, mais il fait montre de sévérité à son propre égard. Je vois dans cette main une carrière retentissante, beaucoup d'alertes, de coups esquissés, d'attaques repoussées et, dans le secret de l'âme d'apparence satisfaite, l'inquiétude et le



doute, surtout le doute, et aussi des regrets en regardant en arrière, notamment celui de n'avoir pas réalisé dans tous les domaines l'étendue de ses conceptions. Et pourtant quel travailleur, quelle ardeur, quelle intelligence toujours en éveil dans la région de l'inconnu!

A. DE THÈBES.



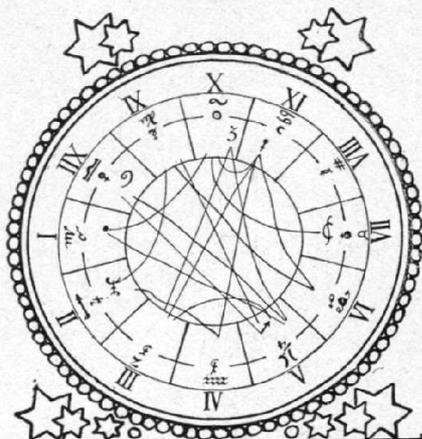
Portrait graphologique

Ecriture nerveuse et sans apprêt, peut-être un peu petite pour un grand savant; homme de détails, dédaigneux des belles manières, simple et bienveillant, avec quelques traits pointus et cassants.

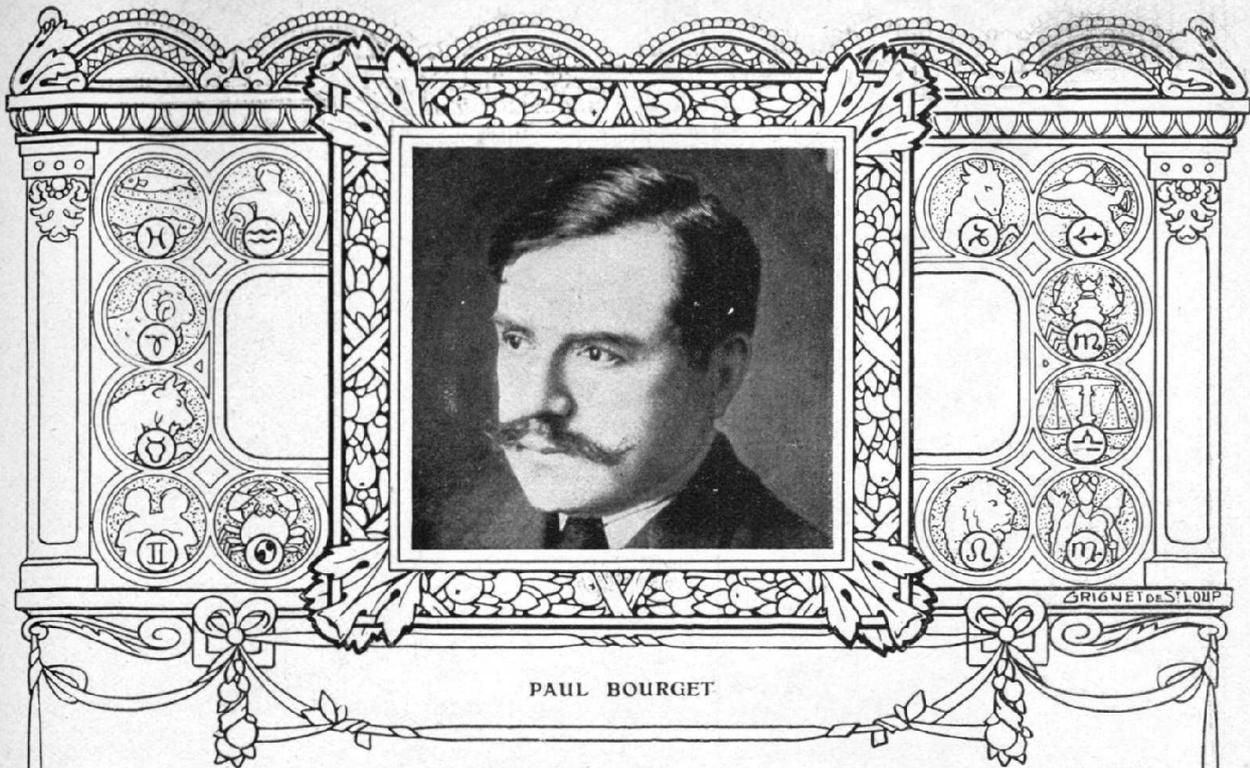
Barres de T nuageuses, absolues et recourbées comme on les voit chez les exclusifs.

Paraphe soulignant et court de ceux qui ont conscience de leur valeur et n'admettent pas qu'on la leur conteste.

A. DE ROCHETAL.



LA MAIN, L'HOROSCOPE, LA SIGNATURE DE M. BERTHELOT



PAUL BOURGET

Ce que disent la main et les astres

Né le 2 septembre 1852; planète Vénus, signe : la Vierge.

Encore un homme voué au culte de la femme et de l'idéal. Au XVIII^e siècle, cette nature eût, par excellence, figuré celle de l'homme sensible. Un temps plus positif à organisé cette sensibilité, lui a permis d'être calculatrice et avisée. Elle est de bonne foi assurément; car, chez elle, le sens réel des exigences de la vie est instinctif et conduit le raisonnement. Cette personnalité peut très sincèrement se donner des ailes : en fait, elle tient à la terre et prévoit, combine, arrange; tout cela avec délicatesse, et sans y penser cependant. Son art est subtil, avec les savantes apparences d'une touche profonde. Tendances à sortir du convenu, que réprimera sur le tard un retour atavique. Le suffrage féminin, le souci de comprendre la femme et d'en être compris est, dans ce cerveau, une continuelle préoccupation. Du reste la main est très féminine. Le goût du sentiment y domine. Assurément l'être



masculin auquel appartient cette main incline à penser, dans le secret de son âme, que la condition supérieure humaine est celle de la femme, et regrette de ne pas l'être. Bon cœur, grand cœur même, nature tendre qui se dissimule. Destinée patiente et brillante; au soir, troublée et agitée.

A. DE THÈBES.

✠ ✠

Portrait graphologique

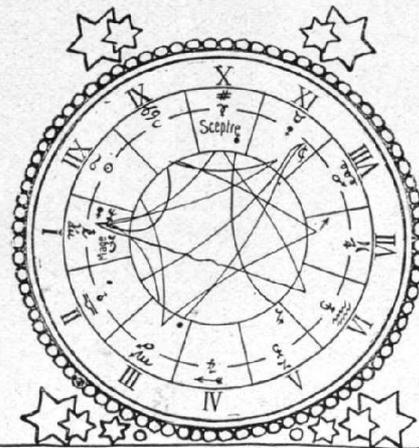
Petite écriture nette, calme, simple, régulière, d'un homme qui voit les choses jusque dans leurs petits côtés, agit patiemment, et pèse ses moindres phrases.

Paraphe soulignant de ceux qui se reconnaissent de la valeur et veulent qu'on le sache.

Traits arrondis, barres de T légères, naturel doux et conciliant.

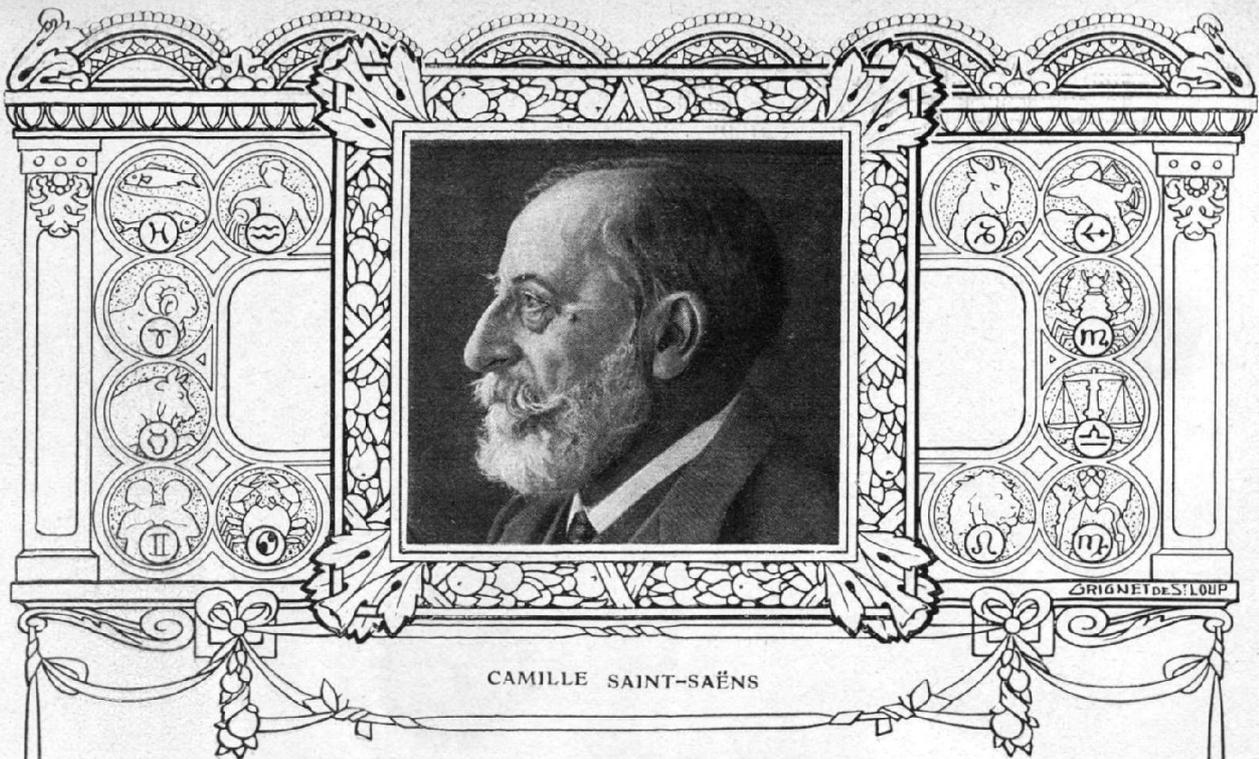
Ensemble supérieur et tout à fait distingué.

A. DE ROCHETAL.



Paul Bourget

LA MAIN, L'HOROSCOPE, LA SIGNATURE DE PAUL BOURGET



CAMILLE SAINT-SAËNS

Ce que disent la main et les astres

Né le 9 octobre 1835, à 7 heures du matin, sous le signe de la Balance, et influencé par l'étrange action lunaire. L'homme ici étudié a eu dans la vie autant de déboires que de gloires, et, s'il a plus parfaitement brillé dans un genre, il aurait pu tout aussi aisément se faire remarquer de dix autres manières. Quel être doué! Et dans les lignes de cette main, que de traverses!

Pour être complètement heureux il ne lui a manqué que d'être un peu moins épris de l'inédit et du rare, et d'avoir aussi un peu moins d'amour-propre pour être content de soi et des autres. Il a dû vivre un peu en marge de son temps, ce diable de Saturne est rayé dans cette main; il doit être taciturne et aimer la solitude. La ligne du Soleil est d'un artiste et dénote des dons exceptionnels d'assimilation. Mais que de choses sur la ligne de cœur! Et, avec cela, trop de verve, trop d'ironie, et je ne



sais quelle secrète inquiétude de ne jamais atteindre absolument le but rêvé. Quel ennui de toujours aspirer au mieux et de tenter toujours la nature humaine, inférieure à son dessein! Goûts très vifs de l'astronomie et de la musique. Amour de la poésie et du rythme. Présent incertain, mais dans l'ensemble magnifique ascension. A. DE THÈBES.

✠ ✠

Portrait Graphologique

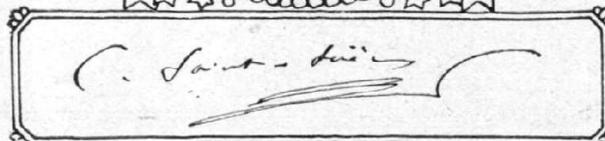
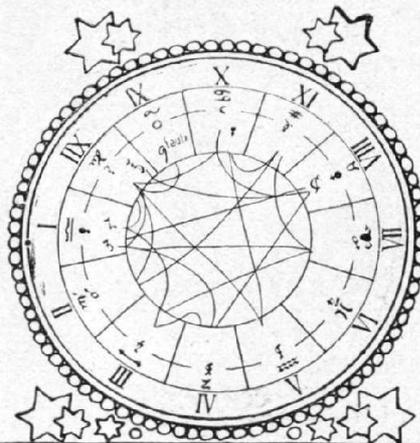
Écriture merveilleuse d'artiste et de virtuose, mouvementée, nerveuse, énergique, sensuelle, et d'une sensibilité extrême, rappelant celles de Paganini, Donizetti, Verdi et Sarasate.

Lettres séparées et simplifiées, majuscules harmoniques : donc cerveau supérieur, netteté de conception.

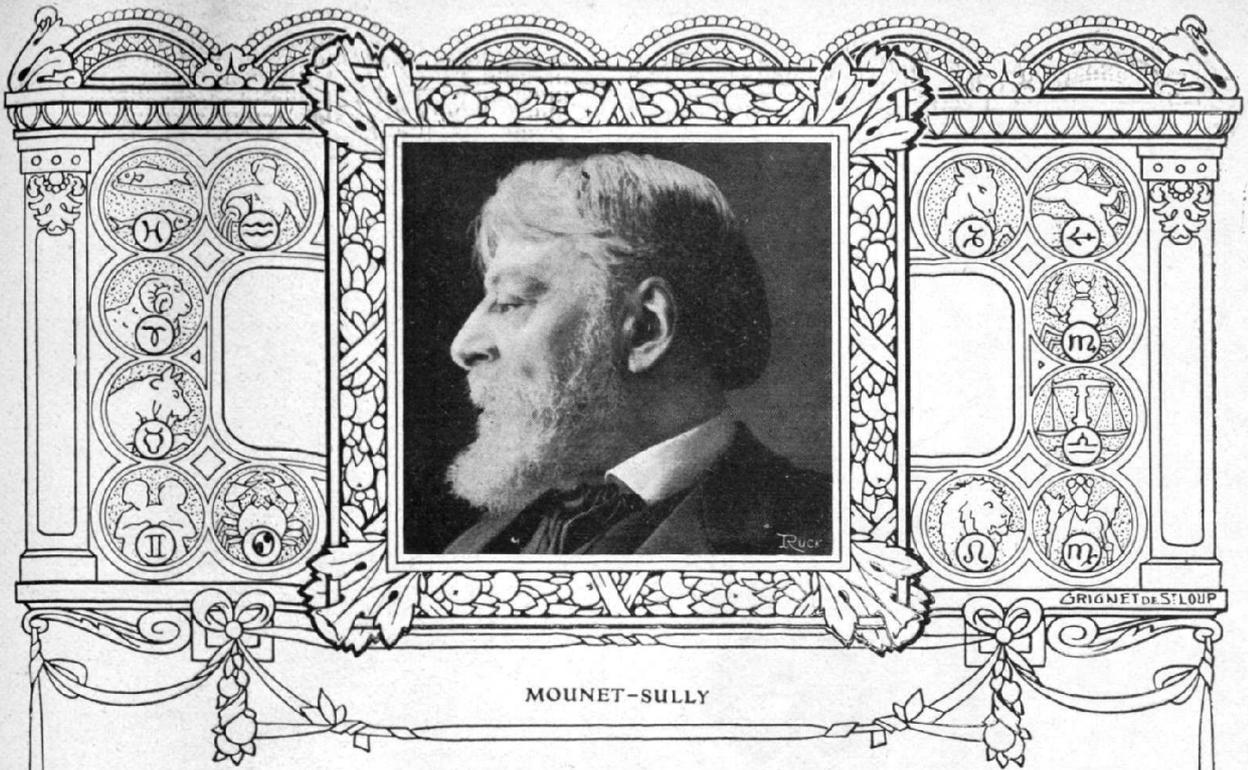
Pointes nombreuses donnant le sens critique et un caractère parfois difficile.

Paraphe compliqué comme celui de Léon XIII, finissant par un trait ascendant très idéaliste.

A. DE ROCHETAL.



LA MAIN, L'HOROSCOPE, LA SIGNATURE DE C. SAINT-SAËNS.



MOUNET-SULLY

Ce que disent la main et les astres

Né le 27 février 1841, à midi, sous l'action de Saturne. Son signe zodiacal est celui des Poissons, vive influence, mais toujours singulière. Le calcul horoscopique donne un « homme tenant un encensoir ». Voilà assurément une nature originale, et bonne, et accueillante. Elle est marquée pour la lutte et les tourments. La main est pleine de lignes contradictoires, mais dénote dans l'ensemble une dignité, une noblesse, une majesté incomparable. On y lit aussi qu'il n'y aura à aucun moment prise sur cette nature pour les nouveautés extravagantes, ou simplement audacieuses.

Quelle instabilité dans les projets ! Quelle vivacité dans les sensations ! Je dis bien dans les sensations, car il y a là, dominant tout, un magnifique instinct, une sensibilité d'impressions, avant tout physique, dont tout l'être est dominé. Un mélange de violence et de tendresse, une décision et une indécision étranges. Nature tourmentée, certainement inquiète, irrésolue, craintive, superstitieuse, et qui doit s'en défendre ; avec tout cela, sans cesse



pleine d'imprévu, de sauts, de saillie, d'éloquence, puis très vite par terre pour se relever bientôt.

Et quel être sensible aux choses extérieures, au temps qu'il fait, aux parfums, aux couleurs ! Quel appareil humain sans cesse en émotion ! Mais quelle bonté !

A. DE THÈBES.

Portrait graphologique

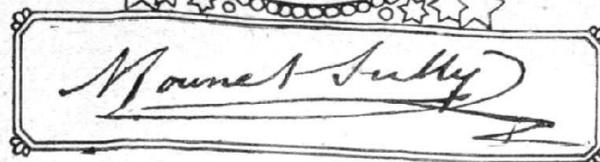
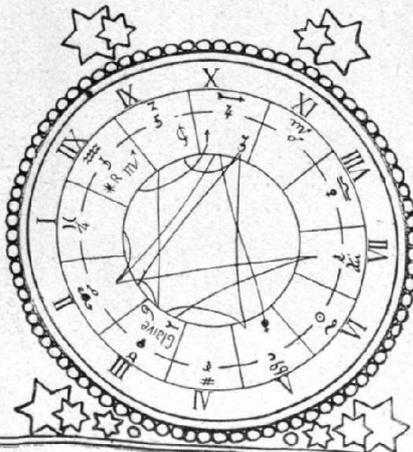
Écriture appuyée, nerveuse, et bien personnelle : *tempérament impressionnable, sensuel et passionné.*

Barres de T à la fois hésitantes et autoritaires.

Paraphe exclusif, anguleux et compliqué, soulignant le nom comme pour le mettre en relief, et se terminant par un geste ennuyé.

Ensemble sympathique mais réservé ; mélange de tenue et de laisser-aller.

A. DE ROCHETAL.



LA MAIN, L'HOROSCOPE, LA SIGNATURE DE MOUNET-SULLY



CÉCILE SOREL

Ce que disent la main et les astres

Née le 7 septembre 1873. Voici une femme née sous le signe de la Vierge, mais le Soleil prédomine. Elle aimera le luxe, elle sera absolument femme, l'ambition de plaire et de réussir gouvernera sa vie.

Par le charme qui raisonne, et prévoit, et conserve, elle régentera les cœurs. La fortune l'attirera et elle attirera la fortune. Sa main est harmonieuse et révèle une beauté rare. Est-ce une imaginative? Le petit doigt est long. A vrai dire, ce qu'on peut distinguer des lignes n'annonce pas un cerveau créateur, une âme inspirée qui se livre. Mais, sous le feu du Soleil et dans l'éclat de la grâce triomphante, elle sera éprise de richesse, passionnée du décor et des choses choisies qui flattent le regard, le toucher, et, si elle aime les arts, ce sera par volonté, ils serviront son goût de paraître, sa joie de briller. Calcul dans l'esprit et sensibilité dans le cœur. Passé troublé par les orages d'un caractère changeant qui



cherche sa voie; présent mélancolique.

(Le carré ci-dessous représente une des premières figures astrologiques dont se servaient les anciens pour tirer un horoscope. Aujourd'hui on enferme le zodiaque dans une circonférence.)

A. DE THÈBES.



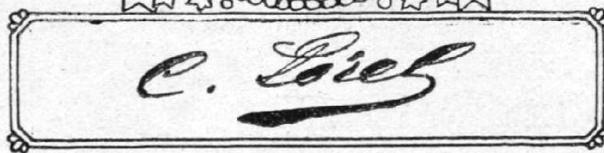
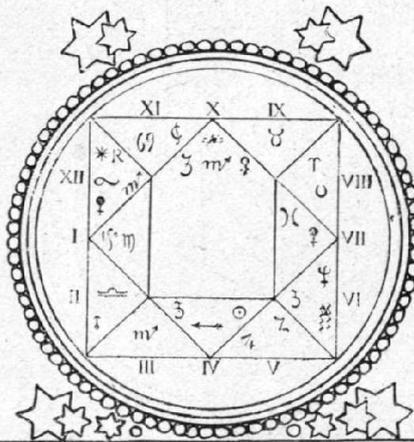
Portrait graphologique

Ce qui ressort nettement de cette écriture arrondie, inclinée, encreuse, c'est la sensibilité extrême, avec la grâce troublante des manières.

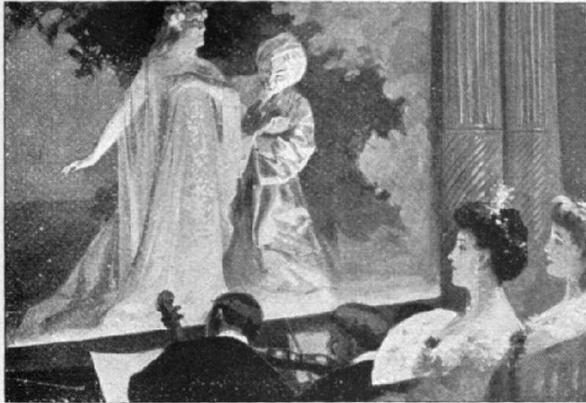
Les pleins renflés en fuseaux prédisposent tout naturellement une artiste aux rôles de grandes coquettes, et le paraphe énergique et soulignant donne l'énergie tenace et surtout l'orgueil du nom.

Femme intelligente, charmante, charmeuse.

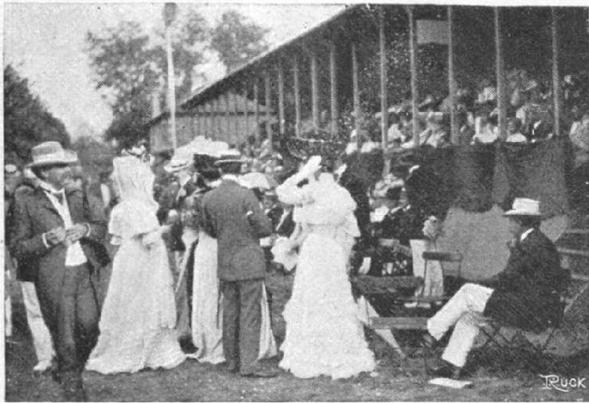
A. DE ROCHETAL.



LA MAIN, L'HOROSCOPE, LA SIGNATURE DE CÉCILE SOREL



M^{me} LA VICOMTESSE DE TRÉBERN, dans le rôle de Grisélidis, à la représentation donnée le 28 septembre dans son château de Brissac, près d'Angers. M. Langlois, de l'Opéra-Comique, jouait le rôle du Diable. Éléant auditoire, où l'on remarquait la princesse de Ligne, la comtesse et le comte de Sesmaisons, M. de Grandmaison, député, marquis de Fraisseix, etc.



AU CHAMP DE COURSES DE BIARRITZ, le public élégant s'était donné rendez-vous pour la dernière journée du Concours hippique (30 septembre). Premières toilettes d'automne, très admirées. Dans les loges, les grandes-duchesses Xénia et Olga de Russie, le prince et la princesse Youriewski, M^{me} Thomson, femme du ministre, et ses filles, etc.



M^{me} EDMÉE DAUDET, fille du grand romancier, décédé, et de M^{me} Alphonse Daudet, qui a épousé le 10 octobre, à Sainte-Clotilde, M. André Germain; dans l'assistance, de nombreuses personnalités du monde des lettres et de la finance.



LE DUC DE CHARTRES, revenant, avec deux de ses gardes, d'une partie de chasse dans la giboyeuse forêt de Chantilly, et regagnant le château, lègue par son oncle le duc d'Aumale à l'Institut. Il est assis à droite. Le duc est un des premiers « fusils » de France et l'âge n'a fait que fortifier sa passion cynégétique.



M. ANDRÉ GERMAIN, qui vient d'épouser M^{me} Edmée Daudet, est le fils de M. Henri Germain, de l'Institut, ancien directeur du Crédit Lyonnais, décédé. Le jour même de son mariage, il a fait paraître un premier livre: *Cours inutiles*.



UNE FOURRURE CHIC. — Paletot d'automobile en zibeline avec capuchon de chinchilla. La zibeline et le chinchilla sont très à la mode.



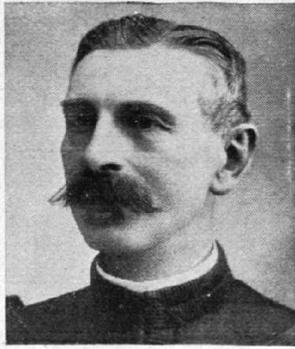
LA REINE MARGUERITE DE SAVOIE, mère du roi d'Italie, a traversé toute la France sur une voiture automobile de cent chevaux.



UNE TOILETTE A LA MODE. — Robe de drap souple héliotrope, boléro drapé sur blouse de Cluny à manches très évasées.



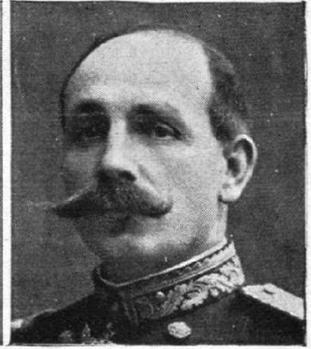
GÉNÉRAL GOIRAN, promu divisionnaire le 28 septembre, qui commandait une brigade d'infanterie, est nommé au commandement d'une division à Saint-Etienne. Il accompagna le ministre de la Guerre aux dernières manœuvres de l'Oise.



GÉNÉRAL MÉNÉTRÉZ, nouveau divisionnaire, qui commandait par intérim une division d'infanterie à Amiens, est maintenu à titre définitif dans ce commandement. On sait qu'il fut longtemps attaché au cabinet de la Présidence.



GÉNÉRAL PICQUART, nouveau divisionnaire, est maintenu à titre définitif au commandement de la 10^e division d'infanterie, à Paris, qu'il exerçait par intérim, depuis qu'un vote du Parlement l'avait fait rentrer dans l'armée.



GÉNÉRAL DE BRIGADE DUBAIL a été nommé, à la date du 28 septembre, commandant de l'Ecole militaire de Saint-Cyr, en remplacement du général de division Marcot, qui cesse ses fonctions tout en restant membre du comité d'artillerie.



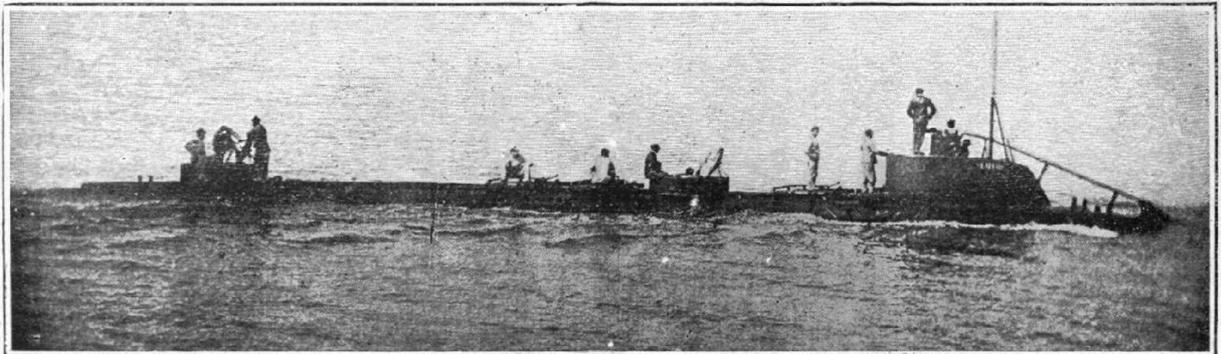
LE MARÉCHAL VON HAESELEBER, l'homme de guerre le plus éminent de l'armée allemande, a, quoiqu'en retraite, suivi aux côtés de l'empereur les grandes manœuvres de Silésie, dans lesquelles on s'est rapproché autant que possible des conditions de la véritable guerre.



LE GÉNÉRAL FRÉDÉRIC GRANT, fils de l'ancien président des Etats-Unis, a dirigé les dernières grandes manœuvres américaines, où il a trouvé l'occasion de montrer ses qualités de tacticien.



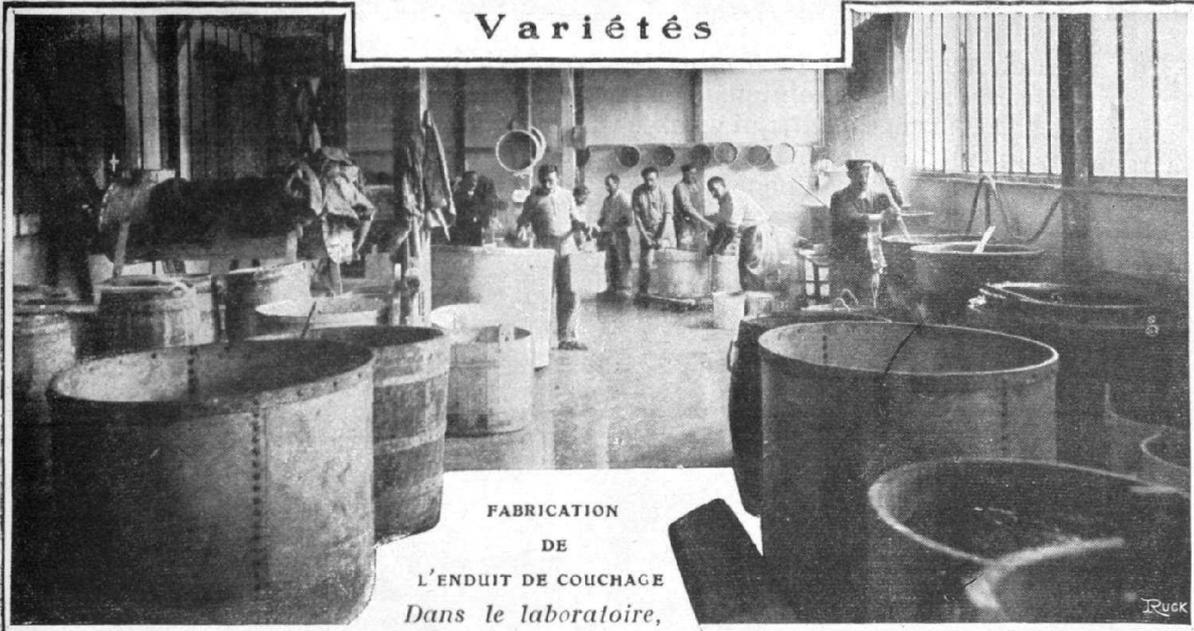
LE GÉNÉRAL FRENCH commande le premier des quatre corps d'armée de l'Angleterre, c'est-à-dire qu'en cas de guerre il serait généralissime. Le voici, auprès de la voiture automobile qui lui servait de cabinet de travail, pendant les manœuvres de septembre.



LA PERTE DU « LUTIN ». — Le sous-marin *Lutin* était sorti dans la matinée du 16 octobre pour effectuer, au large de Bizerte, ses exercices habituels de plongée; il était convoyé par le remorqueur *Iskeul*. Après deux essais réguliers, il disparut. La mer était houleuse et dure, le temps pluvieux. L'*Iskeul* posa une bouée à l'endroit où le sous-marin avait plongé, puis alla prévenir l'amiral Bellue. Les dragages exécutés sous la direction de celui-ci constatèrent de la résis-

tance par 36 mètres de fond, au point supposé; effectivement, le sous-marin reposait à plat à ce te profondeur. Des ordres furent aussitôt donnés pour tenter le sauvetage. Le *Lutin* avait à son bord 14 hommes d'équipage et deux officiers, le commandant Fépoux et l'enseigne Millot. On se rappelle que, l'an dernier, le *Farfadet* fut victime d'un semblable sinistre devant Bizerte, mais par 10 mètres de fond seulement: quand on le remonta, il ne contenait que des cadavres.

Variétés



FABRICATION
DE
L'ENDUIT DE COUCHAGE

Dans le laboratoire,
les ouvriers malaxent

la « couleur » enduit qui, une fois étalée sur le papier puis séchée et satinée, lui donnera le poli nécessaire à la parfaite impression de nos gravures.

Le Papier couché, miroir des belles gravures

Les révolutions s'enchaînent. Celle qu'a produite dans la presse périodique l'apparition des magazines de luxe comme *Je sais tout*, illustrés par des procédés photographiques, en a amené une autre dans l'industrie du papier. On ne se sert plus que de *papier couché*. Qu'est-ce donc que ce nouveau papier? ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



Nous autres chevaliers du Moyen Age!

C'est en ces termes pompeux, mais singuliers, que s'exprime un héros dont notre fluet Ponson du Terrail crut devoir situer l'existence problématique aux environs de l'an 1200. Et nous rions de cet homme bardé de fer qui prévoyait déjà les classifications de nos modernes savants. Cela ne nous empêchera pas d'anticiper sur l'histoire à l'exemple du bon preux, et de professer : Nous vivons en l'ère du papier couché! sans crainte qu'on se moque, car nous avons de quoi étayer notre affirmation. Il y a eu l'âge de pierre, celui de bronze, etc. Voici l'âge du papier couché.

Mais oui, de même que M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, vous lisez notre prose, sans le savoir, sur du papier « couché », ainsi qu'on nomme ce papier

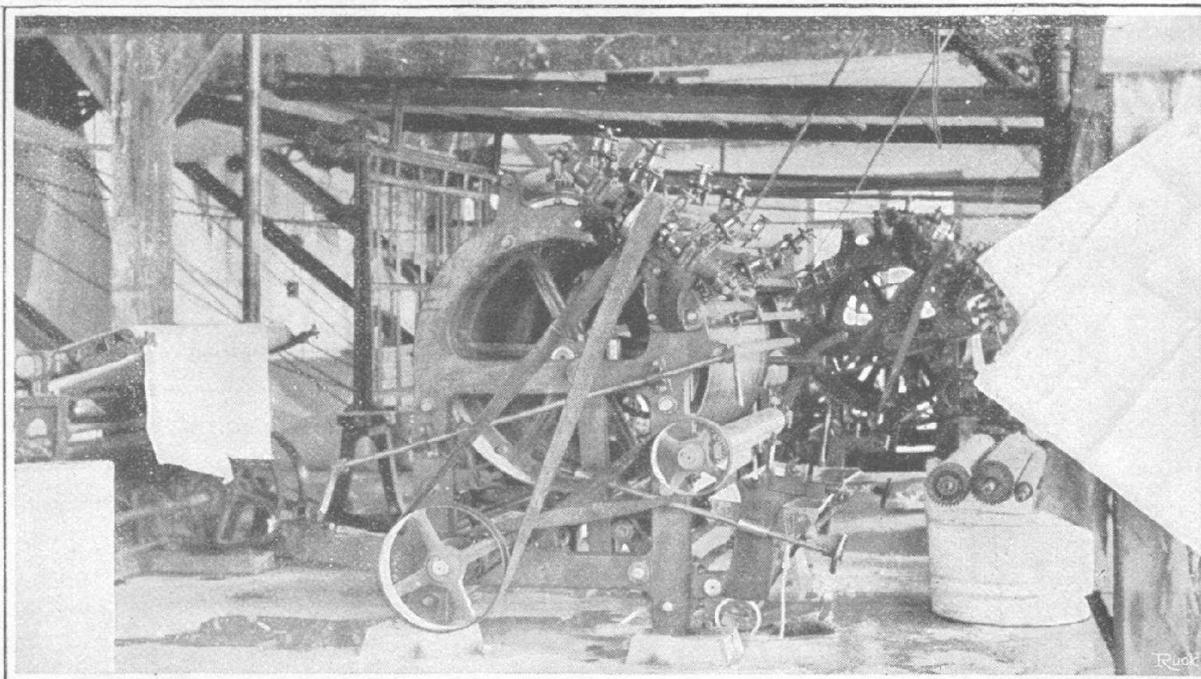
brillant, poli et qui file si agréablement sous le doigt. Qu'on se rappelle le papier rude et grenu des périodiques qui paraissaient il y a une dizaine d'années et on saisira toute l'étendue de la révolution — oh! très pacifique — accomplie dans la matière de nos lectures.

Du jour où la photographie, s'introduisant dans la typographie, bouleversa de fond en comble nos procédés d'illustration et, au dessin plus ou moins fidèle d'un artiste, substitua un document précis et parfaitement adéquat au texte qu'il vient éclairer, ces papiers grossiers, vestiges d'un âge mort, durent céder la place à des feuilles satinées et susceptibles de recueillir et de rendre les moindres détails de la plaque sensible. Nous entrâmes alors dans l'âge du papier couché dont la carrière n'aura sans doute rien à envier à celle de son fruste ancêtre.

Toutes les publications de luxe, depuis

la fondation de *Femina*, qui détermina le mouvement, s'impriment maintenant sur ce papier d'aspect si engageant, qui semble vous convier lui-même à tourner ses pages agiles. On ne saurait s'imaginer la folle

revenaient, nous dit-il, se trouveraient aussi dépaysés dans notre usine que le fameux homme à l'oreille cassée quand il se réveilla. Pensez donc que nous faisons notre papier couché à la main. Il est vrai



LA MACHINE A COUCHER LE PAPIER

Entraîné sur une feuille de feutre sans fin, le papier entre dans la machine qui l'enduit d'une couche égale de « couleur ».

quantité de papier couché que dévorent nos insatiables presses et, en révélant à nombre de nos lecteurs un vocable aussi nouveau pour eux, nous avons pensé qu'il pourrait les intéresser de savoir comment se fabrique l'agréable papier de leur magazine favori.

NAGUÈRE ET AUJOURD'HUI. DE L'HOMME A LA MACHINE.

Nous avons donc sollicité de M. Féau l'autorisation de visiter sa nouvelle usine de Courbevoie qui est, sans nul doute, la plus belle usine de ce genre dans le monde entier. M. Féau se met à notre disposition pour guider nos pas à travers les détours de ses vastes bâtiments. Il nous prodigue des explications intéressantes et claires. Mais nous tremblons de ne les rapporter à nos lecteurs qu'affaiblies et dépouillées du charme que pouvait seul y mêler ce vétéran du métier, car M. Féau fabrique des papiers couchés depuis l'an 1865.

— Les vieux de cette époque-là, s'ils

qu'alors, on n'en employait que de faibles quantités. Ce papier ne servait qu'à faire des enveloppes opaques pour les lettres; on en habillait le chocolat; on en faisait aussi des papiers pour cartes de visite en taille douce, des étiquettes pour les bouteilles de liqueurs fines et les vins de Champagne, et c'était à peu près tout. Vraiment, devant ces machines rapides et puissantes qui filent inlassablement leur bande de papier sans fin, comme une bonne araignée sa soie, je ris quand je me remémore le métier que nous faisons autrefois.

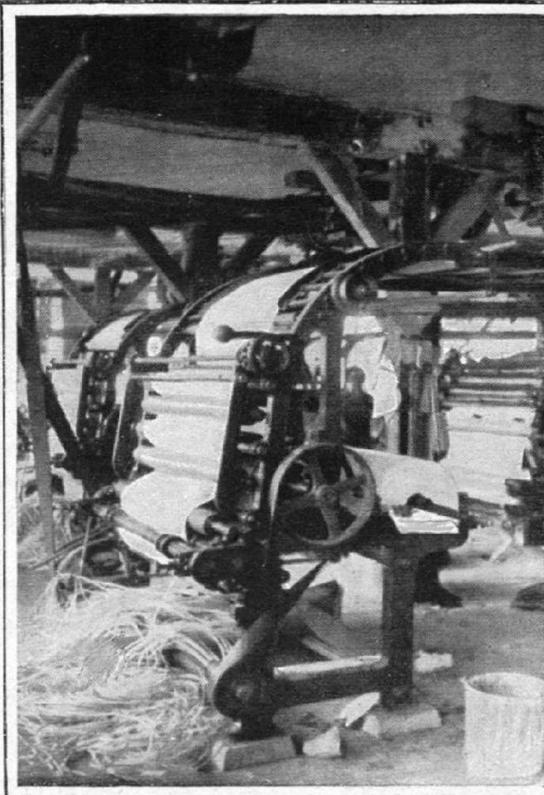
» Le papier couché n'est autre chose qu'un papier ordinaire recouvert d'un mélange de colle de peau, de blanc de Meudon et de kaolin appelé « couleur ». Ce mélange est appliqué en couche mince, à l'état presque liquide. Dans le vieux temps, armés d'une large brosse en soie douce, nous étalions le mélange que nous égalisions à l'aide d'une autre brosse. Ce n'était guère commode; ça n'allait pas bien vite et un apprenti était long avant « d'attraper le

Le Papier couché, miroir des belles gravures



1.200 MÈTRES DE PAPIER COUCHÉ QUI SE PROMÈNENT

Sur chacun des bâtons de cette immense échelle mobile, des boucles de dix mètres de papier font autour de cette immense salle, pareils à une procession de grands fantômes blancs, une promenade de 180 mètres qui les aère et les sèche. La salle de séchage contient 1.209 mètres de papier en hautes boucles qui se séchent au cours de cette lente procession. Il en faut près de cent fois plus pour l'édition d'un numéro de Je sais tout soit 11.000 kilomètres de papier.



LE BOBINAGE

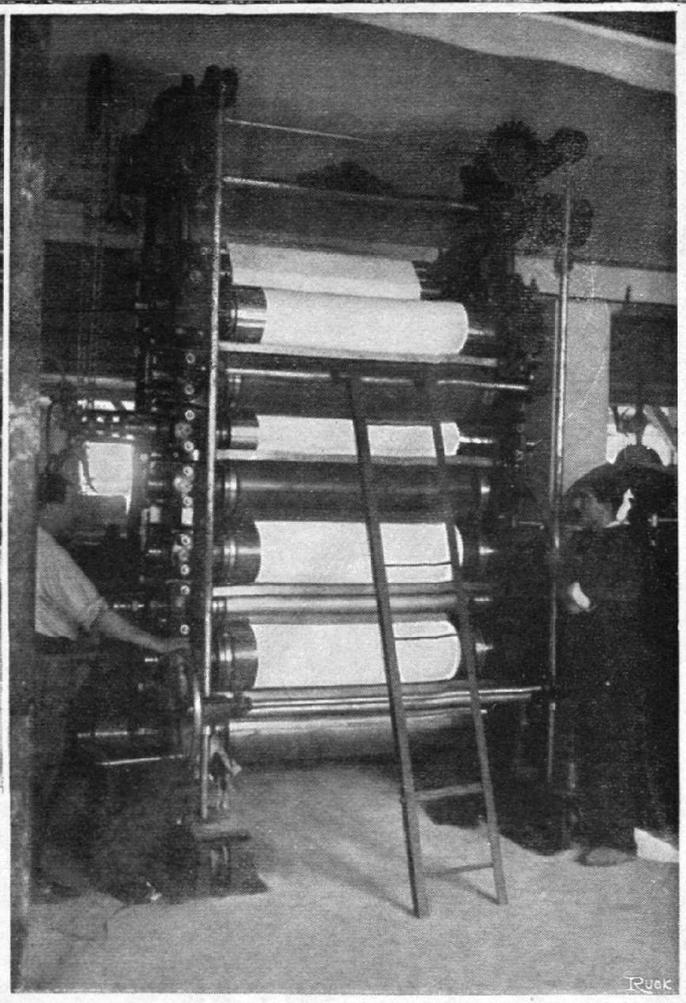
Cette machine met le papier couché en gros rouleaux de cent à cent-vingt kilos.

tour de main », mais alors, on vivait sans se presser, tandis que maintenant... Quand nous avions ainsi étalé notre couleur, il n'y avait plus qu'à porter les feuilles à sécher et ça allait comme ça. Nous produisions suffisamment pour fournir à la demande et nos étiquettes pour vins de champagne étaient fort appréciées puisqu'elles pouvaient subir le contact de l'eau sans se détériorer.

« Bien sûr que, s'il y eût eu un *Je sais tout* à ce moment-là, il aurait fallu une véritable armée d'ouvriers pour arriver à satisfaire sa fringale de papier, car il faut que j'en couche des kilomètres avant que ce soleil des magazines puisse se lever. »

Nous regardons avec une pointe de jalousie cet industriel qui se permet de faire des mots devant les journalistes. Sans paraître y prendre garde, M. Féau reprend le petit cours qu'il veut bien nous faire.

— Alors, nos papiers couchés se vendaient 135 francs les cent kilos. Aujourd'hui, grâce aux machines, nous pouvons les donner presque à moitié prix. C'est vers 1880, qu'apparurent les premières machines à coucher



LE SATINAGE

A la sortie de cette machine où il a filé entre des rouleaux qui le pressent fortement, le papier est satiné et poli.

le papier destiné à recevoir les impressions chromolithographiques. Bien qu'on soit toujours un peu fêru des vieux procédés qu'on connaît à fond et dont on a eu tant de peine à se rendre maître, je ne fis ni une ni deux et, dès que j'eus vu fonctionner ces machines, j'en achetai une et n'eus pas lieu de m'en repentir. Maintenant, j'ai quatorze machines à coucher et vingt-cinq à satiner fonctionnant sans cesse aux trois étages de cette usine qui n'est pas précisément grande comme un mouchoir. Nous allons les voir en action si vous le voulez bien.

Comme nous ne sommes venus que pour cela, nous ne faisons aucune opposition à la proposition de M. Féau et nous commençons une longue promenade à travers les ateliers vastes et clairs, sans un instant de lassitude, parmi toutes ces transmissions

et ces engrenages qui tournent, ces machines qui roulent et ce peuple attentif et silencieux d'ouvriers à l'œuvre.

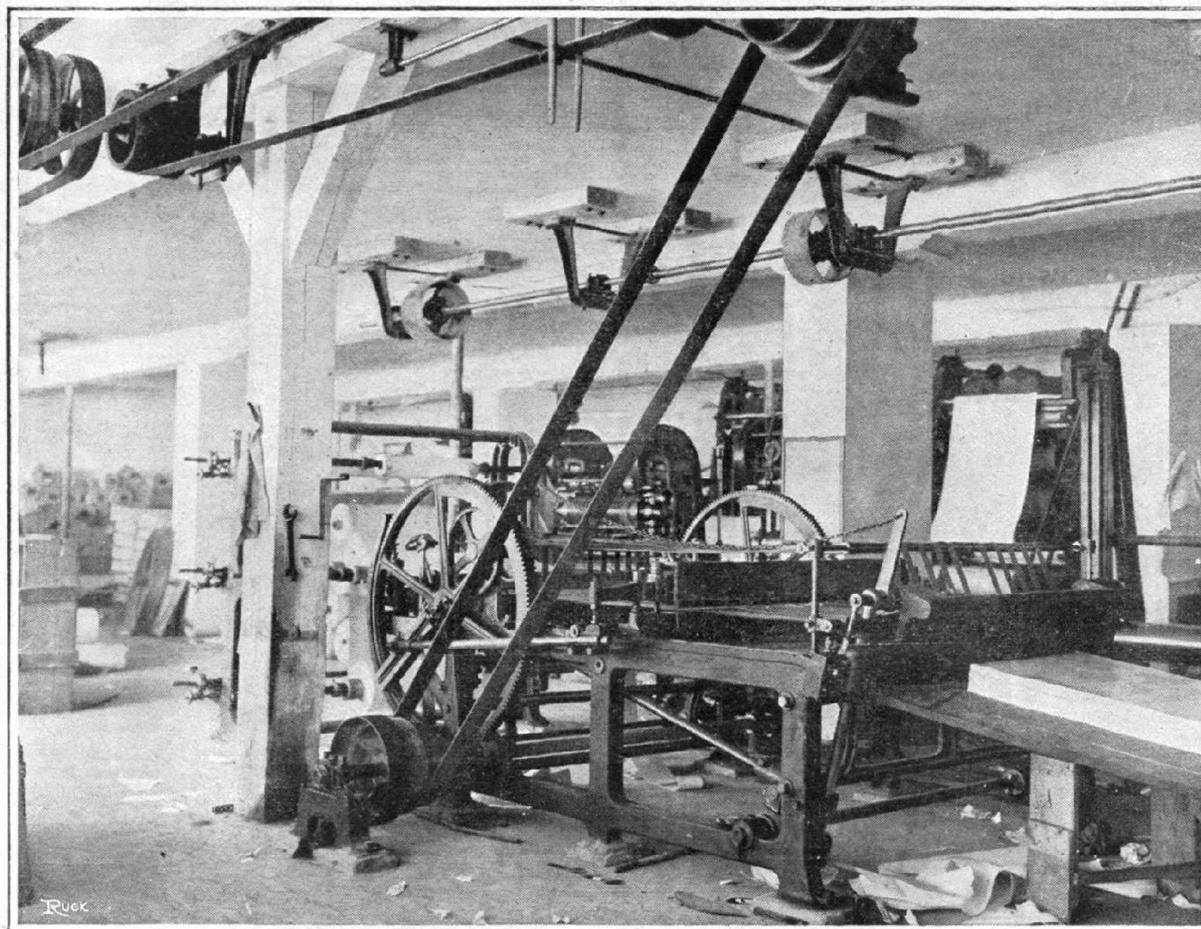
INSECTES LABORIEUX.

Pour n'être pas en habit noir, comme ceux de *Paraitre*, et pour se servir de machines, voilà des hommes qu'on peut tout aussi heureusement comparer à des *insectes laborieux* et avec un sourire, M. Féau nous dit :

— Croyez-vous que cela ferait ouvrir des yeux à Son Excellence Tsai-Lun?... Oui, ce ministre chinois de l'Agriculture qui, en 123 avant J.-C., incitait ses compatriotes à fabriquer du papier avec des feuilles de murier et du bambou et se plaignait de leur indolence. Il verrait que, nous autres, nous ne nous faisons pas prier.

Nous venons de traverser une cour spacieuse. Des voitures y sont alignées qui attendent leur chargement de papier. Nous

pénétrons dans le laboratoire où des lamelles de colle de peau se dissolvent dans de vastes récipients, tandis que des ouvriers broient et malaxent le blanc de Meudon, le kaolin et d'autres poudres. En des cuves en cuivre placées au milieu de la salle, les poudres sont mélangées avec la colle, puis, une fois que le tout a été porté à une certaine température, la « couleur » ainsi obtenue est transportée dans la salle de couchage. Chaque machine à coucher le papier — que de roues, que d'écrous et de clefs, quel enchevêtrement d'organes compliqués! — est sous la direction d'un conducteur. A l'aide d'une cuiller de cuivre, cet ouvrier verse la « couleur » encore tiède dans une sorte de gouttière où s'imprègne une feuille de feutre sans fin qui la transmet au papier qui se déroule mécaniquement et qu'elle entraîne dans sa course lente mais inlassable. Et, grave comme un juge, ce gaillard versant ses cuillerées de pâte me rappelle la vieille bonne qui me faisait des crêpes quand j'étais enfant, mais



LA MISE EN FEUILLE

Cette machine est une sorte de massicot mécanique qui débite le papier en feuilles aux formats usuels.

j'ai honte de ce souvenir gastronomique dans un lieu où s'élabore le prochain véhicule de la pensée moderne et je me tais.

— Vous voyez là, me dit M. Féau, le papier en rouleaux de 100 et 120 kilos. Il se déroule mécaniquement et, au sortir de la machine, il se trouve soulevé sur cette sorte d'échelle mobile que vous voyez courant en l'air sur deux rails. Les échelons en sont espacés d'un mètre cinquante, et chacun d'eux emporte suspendus une dizaine de mètres de papier imprégné. Pareilles à une longue théorie de fantômes blancs, ces hautes boucles de papier parcourent lentement les quatre-vingts mètres de la vaste salle aérée. Parvenue au fond là-bas, la procession effectue un virage d'une régularité à donner la jaunisse à M. Troude, piqueur de l'Élysée, et revient parallèlement vers son point de départ, tandis que le cliquetis de l'échelle mobile joue à s'y méprendre celui de ces chaînes que les spectres se plaisent tant à agiter.

La feuille est sèche et, lazagne interminable, elle disparaît dans une autre machine qui la rebobine comme devant et les rouleaux sont descendus au rez-de-chaussée où le papier doit subir le satinage. Il passe entre des rouleaux durs et lisses qui le compriment, lui donnant une surface polie et brillante.

D'autres machines débitent le papier en feuilles aux formats usuels que des ouvrières recueillent et alignent. De là, le papier s'en va au paquetage où une trentaine de femmes très affairées s'empressent à le mettre en paquets et à l'envelopper.

Lorsqu'on vient d'assister à ce travail merveilleux des machines, on ne peut se

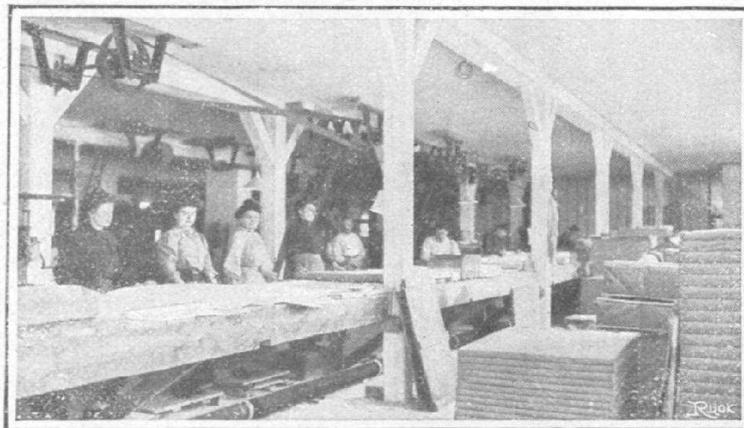
défendre d'une sorte d'étonnement inquiet et il me revint en mémoire une anecdote qui dit qu'un jour, un ingénieur apporta à l'empereur Vespasien les plans d'une machine de son invention pouvant suppléer au travail d'un grand nombre d'ouvriers. Vespasien admira, récompensa largement l'inventeur mais... il déchira les plans en disant :

— Pour que l'ouvrier vive, il faut qu'il travaille. Que fera-t-il quand vos machines le remplaceront ?

Et M. Féau de répondre :

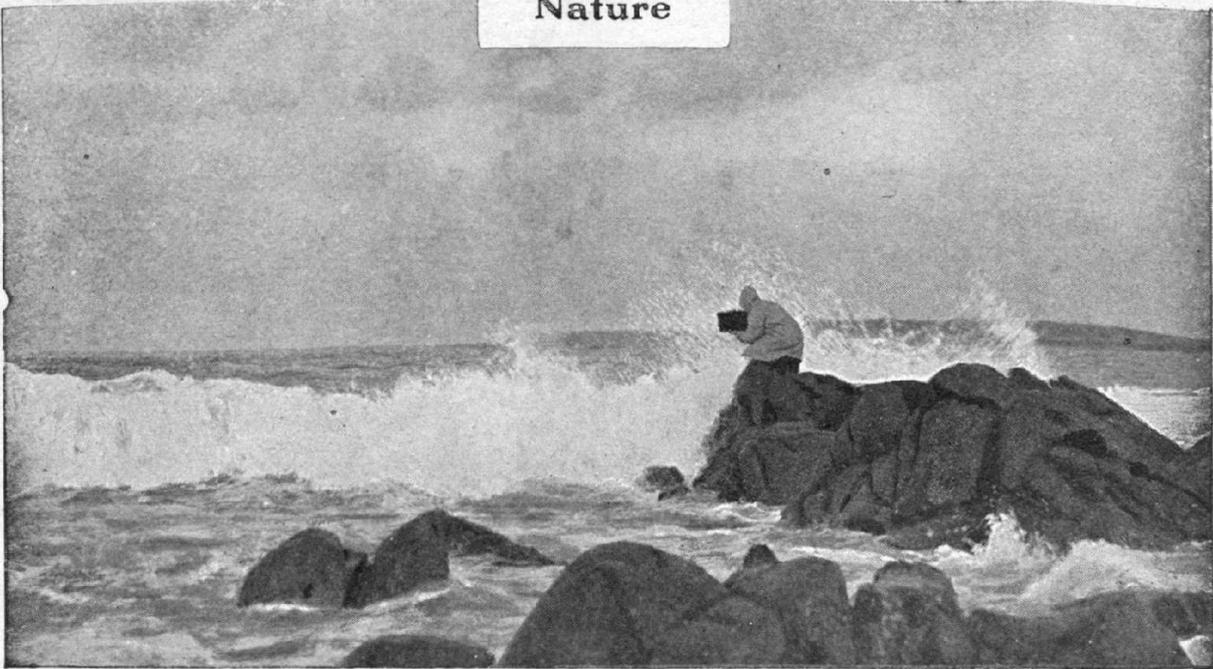
— Ce Vespasien fut sans doute un grand empereur, mais il me semble qu'au moins cette fois-là, il parla un peu vite. Nous avons ici cent vingt ouvriers qui gagnent convenablement leur vie. Si nos machines n'avaient pas mis le papier couché à bas prix, est-ce que les périodiques auraient pu l'employer ? Non, n'est-ce pas ? Les anciennes quantités suffiraient. Nous continuerions à coucher le papier à la main et nous serions peut-être ici une trentaine au plus. Voilà donc quatre-vingt-dix ouvriers qui travaillent grâce aux machines. Vous voyez que lorsqu'ils restent dans leur spécialité, de même que les cordonniers en remontent aux grands artistes, les industriels peuvent « coller » les empereurs.

Nous voici revenus dans la cour. Les voitures sont chargées. Elles s'ébranlent une à une pour porter vers nos imprimeries l'étincelant papier couché où tant de lecteurs attentifs trouveront leur pâture intellectuelle. Et nous prenons congé de M. Féau, un des maîtres aimables et obligeants de cette grande maison en lui souhaitant que, bientôt, sa belle usine soit de nouveau trop petite.



L'EMPAQUETAGE

Très affairées, une trentaine d'ouvrières mettent en paquets le papier couché sur lequel s'imprimeront nos magazines.



LE « PHOTOGRAPHE DE LA MER » A L'ŒUVRE

M. Mortimer qui a obtenu, grâce à un travail incessant et des efforts prodigieux, les plus intéressantes photographies de la mer qui soient, est représenté ici sur un des nombreux récifs des îles Scilly qu'il a choisies comme centre d'opération.

Les Grands Gestes de l'Océan fixés par l'objectif

Un amateur anglais, M. F. J. Mortimer, grâce à une grande audace jointe à un sentiment artistique développé, a pu faire des si merveilleuses photographies de la mer que ces chefs-d'œuvre supportent la comparaison avec les marines les mieux réussies par les peintres les plus célèbres. L'auteur des merveilleuses photographies que *Je sais tout* reproduit a risqué cent fois sa vie pour les obtenir 🌀 🌀 🌀 🌀 🌀 🌀 🌀 🌀



QUAND, lors du mariage du roi d'Espagne, une bombe anarchiste éclata, un reporter envoyé par une maison de cinématographe, aveuglé, terrifié par l'explosion, cessa un instant de tourner le petit moulin de son appareil. Bientôt il reprit ses sens et rapporta de fort intéressantes « pellicules » (prises une seconde avant et dix secondes après l'explosion) au directeur de la maison qui lui fit cette réponse digne de l'antique :

— Ce n'est pas mal évidemment... pas mal... mais, moi, je vous assure que *j'aurais continué à tourner!*

M. F. J. Mortimer est un de ceux qui « auraient continué à tourner ». Puisque aussi bien la photographie est devenue un art, pourquoi cet art n'aurait-il pas ses dévots, ses fanatiques, ses martyrs comme la littérature, la peinture et la musique? Quand, il y a soixante ans, le peintre Paul Delaroche dont on connaît les célèbres et théâtraux *Enfants d'Edouard*, au Musée du Louvre, vit le premier daguerréotype, il s'écria :

— La peinture est morte!

En effet, la photographie, sortie de l'invention de Daguerre ne devait pas tarder à tuer, sinon la peinture, du moins les fades scènes de genre provoquées par l'exemple



LA TEMPÊTE

A travers la tempête, au bord d'un récif, attaché à une corde dont un compagnon tient l'autre bout dans les rochers, M. Mortimer dresse son objectif en face de la mer mugissante.

de ce peintre consciencieux mais sans génie! Et voilà qu'un vrai « peintre de marine », obtenant avec les moyens simples mais illimités de la photographie des effets surprenants, se révèle en la personne de cet amateur anglais.

LES DÉBUTS DE M. MORTIMER : UNE VOCATION

M. Mortimer habitait Portsea, à l'entrée de la baie de Portsmouth, d'où, par un temps clair, on aperçoit distinctement l'île de Wight. Portsmouth est la base navale de la Grande-Bretagne; c'est là qu'ont lieu les régates royales. L'endroit est tout indiqué pour inspirer l'amour de l'Océan à un rêveur et à un contemplatif. M. Mortimer, nous apprend son historiographe britannique, « commençait à trouver le monde monotone et lassant ». Il erra sur les côtes de Cornouailles et de là, traversant un détroit de trente milles, aborda aux îles Scilly, au large de Land's End. C'est sur ces petits îlots de terre ferme, vivant au milieu de la rude et saine population de

pêcheurs qu'il habita trois années. Il passait la plus grande partie de son temps devant le spectacle de l'élément déchaîné qui battait le roc de ses flots écumants, tentant l'escalade des falaises à pic. Dans ce décor, il prit les plus extraordinaires photographies de mer qu'une chambre noire ait jamais enregistrées.

Le chef-d'œuvre de M. Mortimer s'intitule: *La pointe de Pemnis*; les vagues qui atteignent la crête de la falaise ont cinquante mètres de haut; après la colère furieuse, le calme. Une autre épreuve montre la pointe de Pemnis par la sérénité d'un beau jour: la silhouette lilliputienne, écrasée par la splendeur du paysage, d'un homme, donne à cette épreuve une réelle valeur symbolique et rappelle le mot célèbre de M. Perrichont sur le mont Blanc, dans la comédie de Labiche: « Que l'homme se sent petit!... »

Or, les difficultés que rencontra M. Mortimer pour prendre la première de ces deux photographies furent énormes ainsi que pour les œuvres intitulées poétiquement: *l'Ame de l'ouragan*, *Dans l'étreinte*

Les Grands Gestes de l'Océan fixés par l'objectif



L'ASSAUT DE LA FALAISE

Cette merveilleuse, cette unique photographie, dans son extraordinaire réalité, peut être comparée aux chefs-d'œuvre les plus incontestés des peintres de marine; elle donne la sensation du sauvage assaut livré par la vague gigantesque contre le roc peu à peu morcelé,



A L'ABRI

Abri précaire! Entouré par la marée montante, vingt fois, cent fois, le photographe héroïque a vu la mort de près. « La mer, dit-il plaisamment, ne veut pas se laisser photographier, elle se vengera un jour! »

du récif ou plus simplement : *La tempête.* Les amateurs paisibles qui, confortablement installés, font jouer le déclic devant une montagne, une curieuse scène locale, ou, à l'heure du bain, sur le sable d'or d'une plage ensoleillée, ne connaîtront jamais les affres de M. Mortimer; il fut cent fois, mille fois, délogé de la retraite où il s'abritait par une trombe liquide se ruant avec une violence folle à l'endroit où il se tenait un moment plus tôt. Une seconde d'inattention au cours de cette lutte et l'opérateur et son appareil étaient fracassés. Il a été pris au cours de ces dangereuses expériences, on le voit au milieu d'une masse d'écume bouillonnante, debout dans la tempête comme le personnage romantique d'un livre de Walter Scott, au bord de la falaise, muni d'une ceinture et d'un filin qu'un homme de confiance tient dans les rochers. Il faut un œil vif et beaucoup de sang-froid pour immobiliser ces images sur la plaque; il faut aussi un appareil, un vêtement et un équipement spéciaux que M. Mortimer — avis à ceux qui désiraient l'imiter — décrit ainsi :

— L'appareil doit être simple et sérieux.

C'est une boîte en bois, hermétique, sans aucune garniture ni rien qui dépasse — simplement une solide poignée de cuir pour la porter. Je ne me sers ni de trépied, ni d'objectif anastigmatique perfectionné, ni d'obturateur à diaphragmes ni, en principe, de plaques orthochromatiques. Je suis aussi prêt à l'ouvrage qu'un torpilleur paré pour la bataille. J'aborde la mer vêtu de toile cirée par-dessus des vêtements de flanelle et j'ai des bottes de mer avec des crampons pour ne pas glisser : c'est la lutte corps-à-corps avec l'Océan. Il n'est pas question, bien entendu, de glace dépolie, ni de viseurs. Je vois le tableau et place l'appareil d'aplomb au niveau de mon œil. D'une morsure rapide sur la poire pneumatique que je tiens entre mes dents, j'ouvre l'obturateur pour la fraction de seconde qui convient à mon sujet. Tous les sujets que je choisis donneraient des négatifs trop éclairés et sans relief si je n'apportais pas les soins les plus assidus dans le développement. Les plaques sensibles aux couleurs et les écrans sont parfois utiles pour rendre la valeur relative des tons, depuis le vert sombre des rochers



PARÉ POUR LA BATAILLE

C'est une véritable bataille contre l'élément que livre M. Mortimer lorsqu'il s'avance, cuirassé de son costume spécial et armé de son appareil, contre l'assaut furieux des lames déchainées.



LE VENT ET LA MER

Autant il est facile au dessinateur de fixer sur la toile le souvenir des mers démontées qu'il a observées à distance respectueuse, autant la besogne du photographe qui doit opérer de près est laborieuse et même périlleuse. Il doit affronter l'élément en courroux, à la manière d'un dompteur qui s'approche de quelque fauve.

jusqu'au vert clair de la crête des lames en passant par le blanc argenté de l'écume et le bleu du ciel.

M. Mortimer affirme que le photographe ne doit pas être plus arrêté par les matérialités de son art que le peintre ou le sculpteur et que le génie du premier doit arriver à les vaincre, à les maîtriser comme le génie des autres y est souvent parvenu. Ceci n'est pas tout à fait un paradoxe; c'est en considérant la photographie comme facile qu'on l'a trop longtemps exilée des beaux-arts où elle a droit de prendre une place modeste mais méritée de sœur cadette — en attendant mieux. Par le fait que le photographe est, quant à présent et jusqu'à ce qu'une magnifique invention moderne soit mise en pratique, limité à une couleur, il a dû étudier à fond la valeur des tons. Goncourt en parlant des épreuves lithographiques de Gavarni parlait avec extase de ces « noirs veloutés » que personne n'avait obtenus avant lui. Un violoniste tire d'une seule note la gamme des modulations différentes: le photographe au moyen du gris, du noir, du brun, emprunte aux couleurs

sinon leur essence, du moins leurs valeurs respectives. Et nous aurons des Rembrandt de la chambre noire!

Tout, dans ces tours de force photographiques ne peut-il pas se comparer aux affres d'un créateur?

L'ART PHOTOGRAPHIQUE, LES QUALITÉS NÉCESSAIRES POUR RÉUSSIR

Interrogez les amateurs qui exposent des œuvres si curieuses, parfois même si belles, lors des « salons » de photographie où la sélection est bien plus sévère, il faut l'avouer, qu'aux salons de peinture irrévérencieusement surnommés « halles aux huiles ». La réalisation semble aisée mais pour avoir par exemple, ce merveilleux sous-bois il a fallu recommencer dix fois, vingt fois; attendre la lumière désirée et provoquer la justesse dans les détails, ni trop, ni pas assez, si difficile à obtenir. Quand il y a des modèles vivants, c'est encore plus malaisé et quand ces modèles sont des enfants, l'opérateur doit faire montre d'une patience qui confine à l'héroïsme!



PAR UN GROS TLAPS

Cette photographie a une histoire : l'auteur en la prenant a failli se noyer et n'a dû son salut qu'à sa souplesse, son endurance et sa science de la natation. La poussière d'eau volatilisée donne à l'ensemble de cette vue un aspect artistique merveilleux et prouve à quels résultats définitifs la science confuse de Niepce et de Daguerre peut prétendre de nos jours.

Nul traité pour guider ces patientes recherches où, si la part du hasard est grande, celle de l'artiste est encore plus considérable : « celui qui veut reproduire un paysage, dit un des rares écrivains qui aient consacré un traité à ce sujet spécial doit avoir le sentiment qui sait dissimuler les défauts de la nature en faisant valoir, au contraire, toutes les beautés qui flattent l'œil... Il doit chercher le côté qui présente

le plus d'harmonie dans son ensemble et choisir l'heure de la journée où la lumière éclaire ce côté de la manière la plus convenable pour donner aux objets à reproduire toute la signification et tout le caractère qui leur conviennent en ménageant les effets du clair obscur en rapport avec les formes et les distances. »

Le style de ce court exposé vous démontrera suffisamment qu'il a été écrit il y a

longtemps : depuis, on a jugé que l'opérateur devait être livré à lui-même et qu'il n'arrivera à la perfection qu'après avoir gâché beaucoup de plaques, comme on ne devient bon écuyer qu'après être tombé plusieurs fois de cheval.

Mais il n'avait jamais été question de vaincre des difficultés pareilles à celles qu'a rencontrées M. Mortimer; quand il s'agissait seulement des nuages, on disait : « Il faut recourir aux procédés qui permettraient d'obtenir des épreuves instantanées ou bien encore rapporter des ciels pris sur d'autres clichés en ayant soin d'observer les effets de lumière pour que les nuages et le dessin soient éclairés de la même façon ». Vous pensez bien que ce système naïf n'a pu être employé par le photographe de la mer qui n'avait pas à fixer des nuages, mais la vague emportée qui se rue, se brise contre le roc : le modèle le plus indocile, le plus capricieux qui soit.

Mais, comme sur les pêcheurs qui en vivent, la mer exerce une puissante, une invincible attraction sur ceux qui l'étudient. Quel paysage offre les aspects de l'océan furieux ou calme, étendant à l'infini le moutonnement de ses vagues paisibles ! Les marins et les pêcheurs qui regardent ces photographies hochent la tête avec admiration ; ils saisissent de suite que cette nature qu'ils aiment leur est rendue là, sans tricherie ; nul intermédiaire entre l'âme

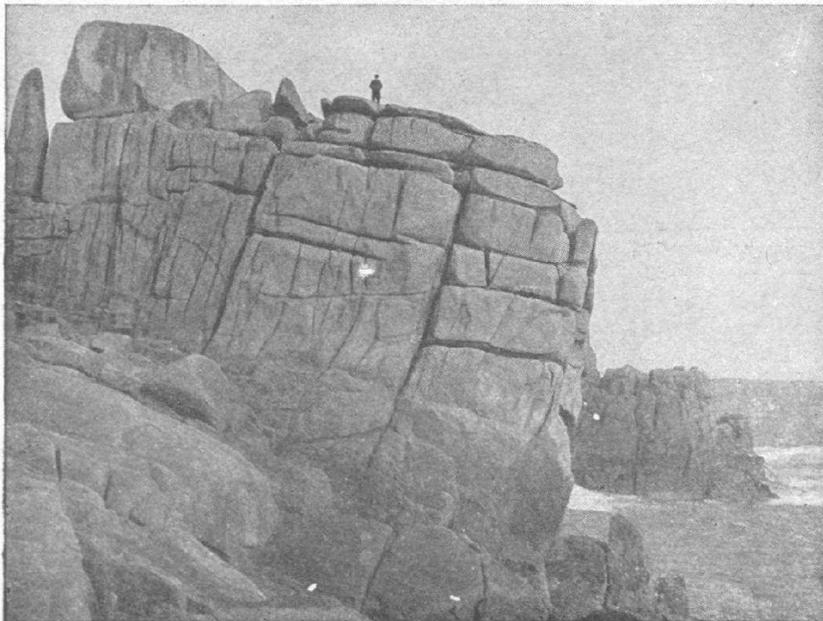
des choses et la leur, ils comprennent.

Et M. Mortimer continue ses travaux ; il étudie longuement les mouvements de la mer, la montée sournoise des petites vagues, l'élan monstrueux qui brise des tonnes d'eaux contre la défense aiguë des rochers.

La bise le gifle, la pluie le trempe, la mer l'inonde ; il continue, lié à un rocher ou tenu en laisse par son aide.

Tant de bravoure n'est pas le seul privilège de l'Angleterre. Un photographe français désireux de prendre une course de taureaux descendit dans le chemin de ronde où se tiennent les toreros et les valets de pied et braqua son objectif. La bête, dédaignant les capas que l'on agitait en vain devant elle, fonça jusqu'à trois ou quatre mètres de l'appareil et s'arrêta court, grattant le sol. C'était à Saint-Sébastien. Dix mille personnes regardaient. Notre compatriote un peu pâle, balança un instant, sachant que les taureaux franchissent aisément la barrière ; on l'encourageait à partir, des dames criaient, c'était superbe ! Pendant ce temps le taureau fixait toujours l'appareil, la tête un peu baissée ; l'opérateur fit jouer le déclic et regagna sa place au milieu d'un tonnerre d'applaudissements qu'il réfuta modestement :

— Il ne m'aurait jamais fait de mal ; au fond, voyez-vous, je suis sûr qu'il était flatté.



LA FALAISE

La taille de l'opérateur juché au haut de la falaise permet de montrer les dimensions de cette falaise bizarrement découpée et surnommée « le château fort » par les habitants des îles Scilly.



Lieut. Frank Lahm
(Amérique)



H. Wovviller
(Italie)



Cte de la Vaulx
(France)



C. S. Rolls
(Angleterre)



A. K. Huntington
(Angleterre)



J. Balsan
(France)



Cap. Kindelan
(Espagne)



Lieut. Herrera
(Espagne)



Butler
(Angleterre)



Cte de Castillon
(France)



D. Salamanca
(Espagne)



Von Abercron
(Allemagne)



Scherle
(Allemagne)



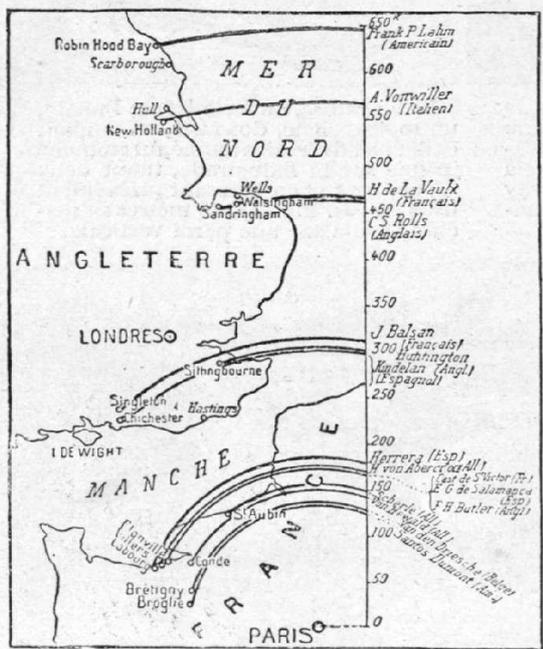
Von Hewald
(Allemagne)



Santos-Dumont
(Amérique)



Van den Driesche
(Belgique)



Le 30 septembre a été donné aux Tuileries le départ de la Coupe Gordon Bennett des aéronautes, concours de plus longue distance. Nous donnons ci-dessus les portraits des seize concurrents dans leur ordre de classement, ainsi qu'une carte montrant les points où ils ont atterri.



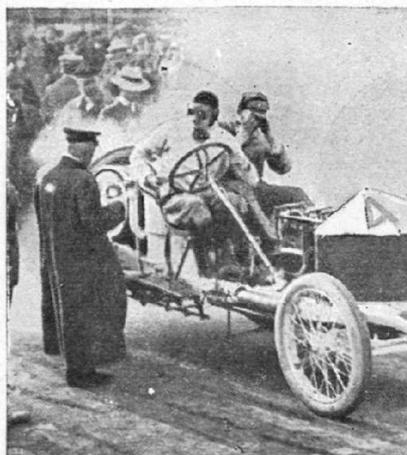
M. A. DE LUCENSKI, un des fondateurs du journalisme sportif en France, est mort le 17 septembre à Chatou. Il avait créé en 1891 avec M. Pierre Lafitte *La Bicyclette*, hebdomadaire, puis en 1894 *Paris-Vélo*, depuis le *Journal des Sports*, quotidien. Son nom reste attaché à la création de nombreuses épreuves cyclistes et athlétiques.



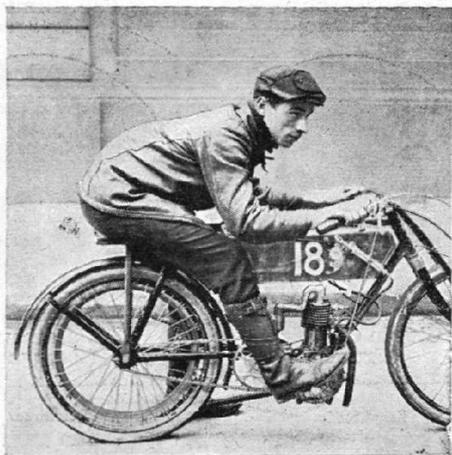
SCHREYER, dit le *Dare Devil*, exécute à bicyclette, d'une plateforme de 35 mètres de haut, un plongeon dans un bassin large de 3 m. 50 et profond de 1 m. 75.



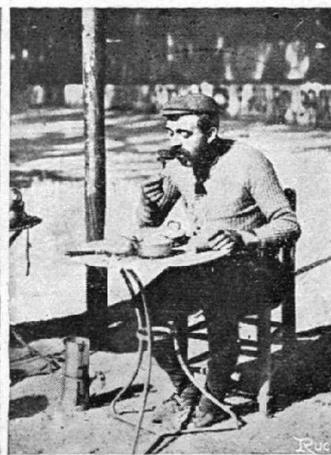
Un alpiniste des plus connus, MARCEL SPONT, qui fut un de nos collaborateurs, a trouvé la mort le 6 septembre dans une ascension sur la crête de Spijoles (3.049 mètres d'altitude) dans les Pyrénées. En voulant retenir son appareil photographique, il tomba au fond d'un à-pic de 100 mètres de profondeur.



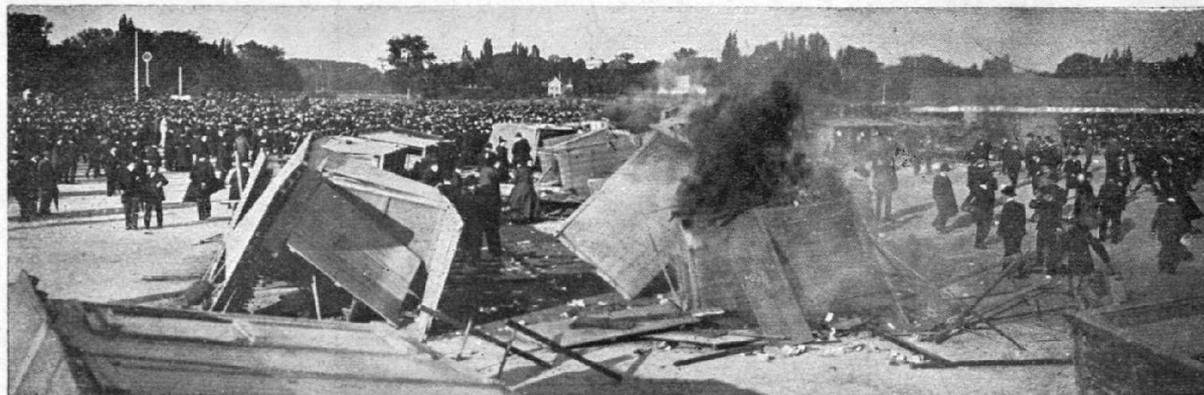
La Coupe Vanderbilt, courue le 6 octobre à Long Island, près de New-York, a été gagnée par WAGNER, 478 kil. en 4 h. 50, Lancia étant second en 4 h. 53, Duray troisième, Albert Clément quatrième.



Le 9 octobre, au Vélodrome Buffalo, un motocycliste, CONTANT, en voulant éviter un adversaire tombé, fut emmené jusque sur la balustrade, tuant deux spectateurs et en blessant grièvement trois autres. Pendant 18 mètres sa machine roula sur une paroi verticale.



Une course de six jours, la première de ce genre en Europe, s'est disputée à Toulouse, du 23 au 30 septembre. Elle est revenue à l'équipe GEORGER frères, couvrant 3.212 kil. 448 en 123 heures.



Le 7 octobre, à la suite d'un mauvais départ dans le Handicap Libre, le public de LONGCHAMP se souleva, pilla et brûla les baraques du pari mutuel de la pelouse. La réunion dut être interrompue.

DIVERS. — Le Prix du Conseil municipal 100.000 fr., 2.460 mètres, disputé à Longchamp, le 7 octobre, est

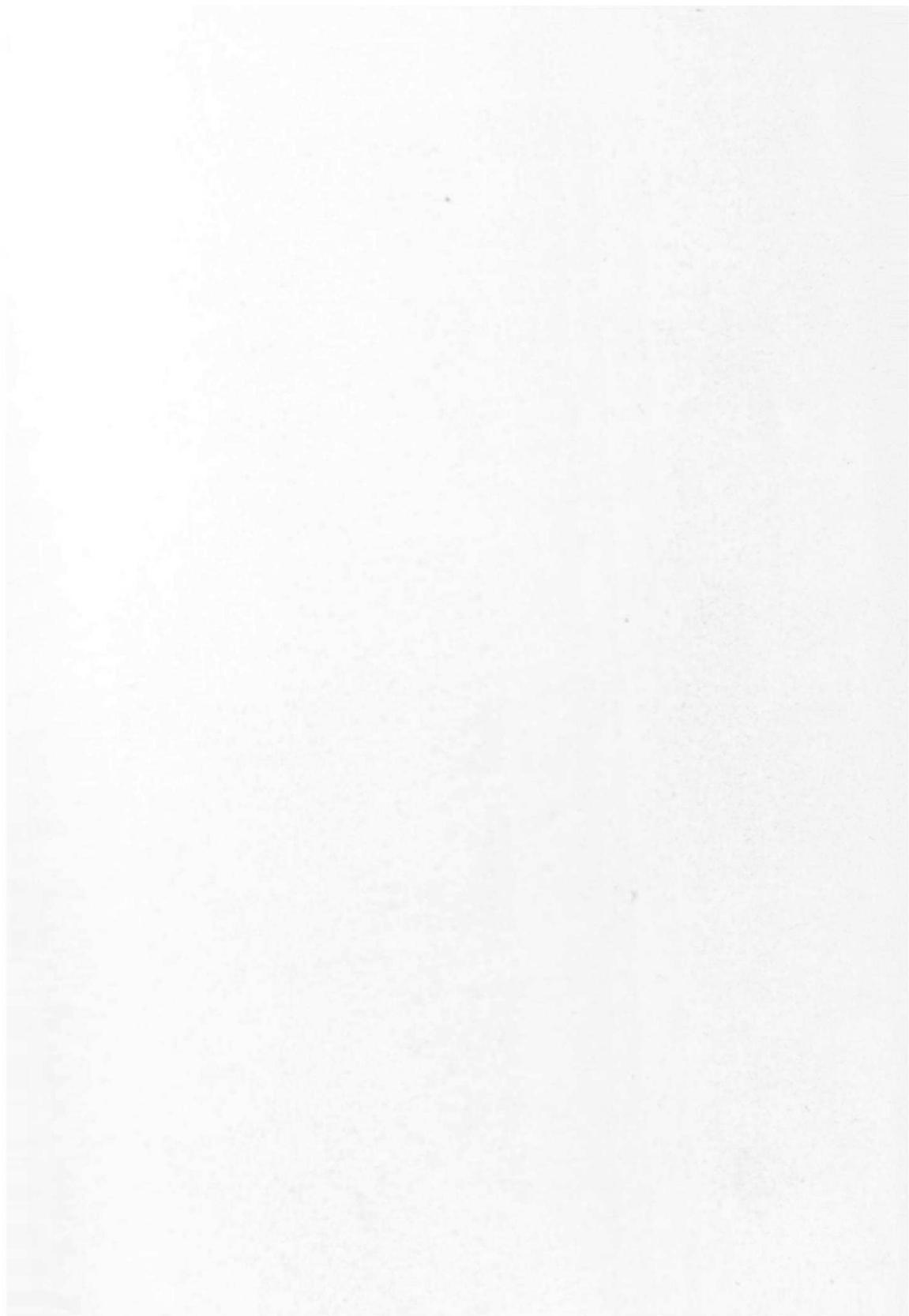
revenu à Maintenon, à M. Vanderbilt, monté par Ransch, devant Punta Gorda, à M. J. Lieux.

Je sais tout



PORTRAIT DE MADAME X...

Pointe sèche gravée spécialement par HELLEU pour *Je sais tout*



Nous déférons au désir d'un grand nombre de nos lecteurs en instituant cette nouvelle rubrique, sous laquelle viendront se grouper, chaque mois, des informations actuelles et intéressantes, avec illustrations à l'appui, sur la vie économique dans tous les pays.



M. ARTHUR FONTAINE, l'un des hommes les plus occupés de France, qui, en sa qualité de Directeur du travail au ministère du Commerce, veille à l'interprétation de la loi, tant discutée, sur le repos hebdomadaire.



M. GASTON DOUMERGUE, ministre du Commerce, qui va avoir à batailler, devant la Chambre, pour défendre son budget, pour la commission, par l'organe de M. Renoult, rapporteur, propose de réduire de un million et demi.



M. PHILIPPE BOVET, qui dirigeait depuis plus de dix ans les grandes usines de bicyclettes et motocyclettes de Valentigney, décédé le 5 octobre. Sous son impulsion, la marque Peugeot s'est classée en tête de notre industrie nationale.



L'EXPOSITION DE TOURCOING. — M. Doumergue, ministre du Commerce, est venu à Tourcoing, le 4 octobre, pour assister à la distribution solennelle des récompenses décernées à l'occasion de l'Exposition des industries textiles, ouverte comme on s'en souvient, en mai, par M. Fallières, dont ce fut le premier déplacement officiel. Au cours de sa visite à travers les galeries, le ministre a vanté l'activité industrielle des

villes de Tourcoing et de Roubaix, qui ne sont pas rivales, comme on l'a dit, mais unies pour contribuer à la prospérité de la France. L'essai de décentralisation tenté par la municipalité de Tourcoing et dont le monde du travail leur sera reconnaissant avait groupé la participation d'un certain nombre de gouvernements étrangers. Le pavillon de la Turquie a attiré notamment l'attention du cortège officiel.

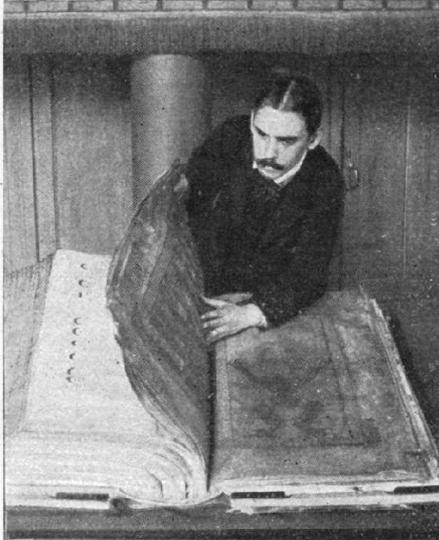


L'EXPOSITION FRANÇAISE A BUCAREST. — Notre pays occupe une place à part dans l'Exposition organisée à l'occasion du 40^e anniversaire de l'avènement du roi Charles. Le pavillon français, installé grâce aux efforts d'un comité dont il convient de louer l'initiative, a reçu le 21 septembre la visite du roi, de la

reine (Carmen Sylva) et du prince héritier. M. Bourgeois, ministre de France, leur en a fait les honneurs. Ajoutons que les deux architectes à qui l'on a confié la direction de tous les travaux sont d'anciens élèves de notre Ecole des Beaux-Arts, et que les jardins ont été dessinés par un de nos compatriotes, M. Redout.



UNE GÉANTE TYROLIENNE. — M^le Maridal Fassnauer s'exhibait tout récemment à Berlin: elle a 28 ans, pèse 290 livres et mesure 2^m27. Ses parents sont de taille normale. L'autre jeune fille est sa sœur cadette.



LA BIBLE DU DIABLE. — Entièrement composé de feuilles de peau d'âne, ce livre est l'un des trésors de la librairie royale de Stockholm. Des portraits fantastiques de Satan illustrent plusieurs de ses pages.



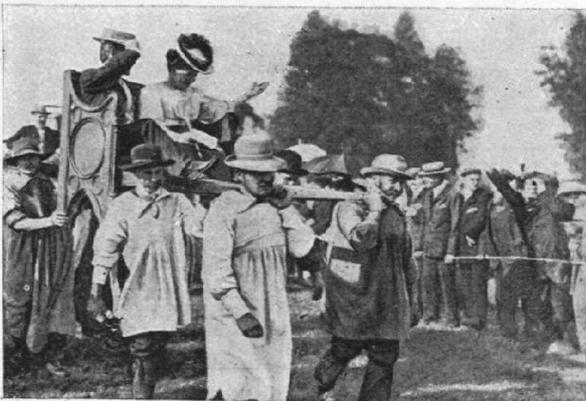
LE RECORD DE LA BARBE. — C'est un Italien, M. José Ronchetti, de Ornavassa, près de Novare, qui possède cette barbe phénoménale, longue de 1^m60. Il est obligé de la couper pour qu'elle ne traîne pas jusqu'à terre.



LES BALLONS DE " JE SAIS TOUT ". — Les lancers de ballons organisés par *Je sais tout* pendant la saison balnéaire ont obtenu un grand succès. Nous publions, à titre de souvenir, la photographie prise à Etretat, le 25 août, et communiquée par un de nos abonnés.



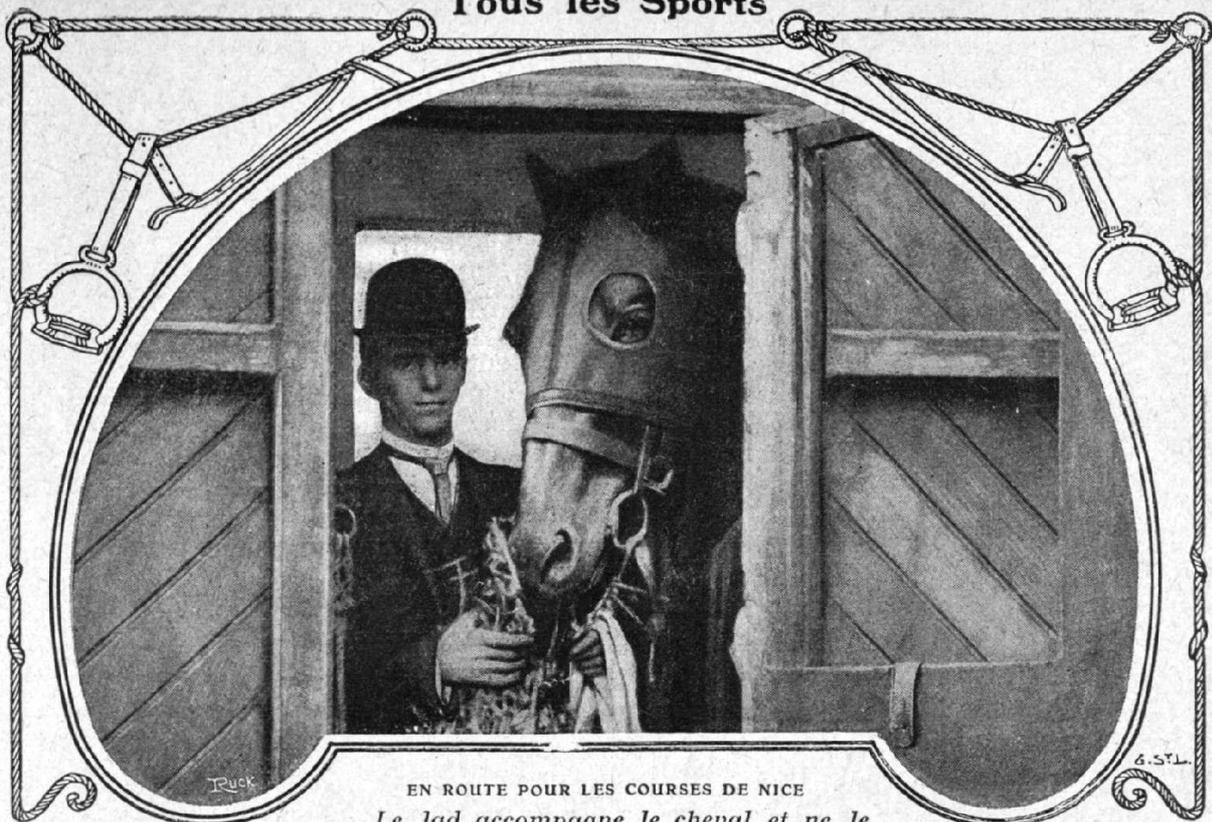
UN BAIN MILLÉNAIRE. — Le député italien, Henri de Marinis, vingt siècles après Cicéron qui s'y baignait déjà, installe sa tente auprès du lac d'Agnano, aux Champs Phlégréens, pour prendre des bains souverains contre les douleurs rhumatismales.



UN COUPLE MODÈLE. — De temps immémorial, les habitants de Dunmow (Angleterre) récompensent, chaque année, le ménage le plus uni de la commune. On porte le couple en triomphe sur la chaise traditionnelle, maintenue par huit marguilliers.



LES DANSEURS DU MIKADO. — L'Empereur du Japon, très moderne cependant, entretient un corps de danseurs qui exécutent, loin de l'attention moqueuse des diplomates européens, les vieilles danses de l'ancien régime.



EN ROUTE POUR LES COURSES DE NICE
Le lad accompagne le cheval et ne le quitte pas pendant toute la durée de son voyage à la Côte d'Azur.

A CHEVAUX DE PRIX, WAGONS CAPITONNÉS!

La multiplicité des réunions hippiques, leur éloignement des centres d'entraînement des chevaux, l'importance des prix affectés aux épreuves, ont fait adopter depuis longtemps la voie ferrée pour le transport rapide des champions de nos nombreuses écuries. Comment ceux-ci voyagent-ils, de quelles précautions entoure-t-on leur déplacement, combien coûtent ces voyages? 🐎 🐎 🐎



U début des courses hippiques, et même pendant longtemps après leur création, le déplacement des chevaux qui devaient prendre part à une réunion de courses, s'effectuait d'une façon très sommaire. Qu'il se soit agi de partir de Chantilly pour venir courir à Paris, ou de se rendre en Normandie ou dans le Centre, les entraîneurs cheminaient le long des routes, tenant en main les bêtes qui devaient, quelques jours plus tard, faire la gloire de leur méthode. Le voyage s'effectuait par petites étapes, le

bagage suivant en diligence ou sur une petite charrette.

Ils étaient, à l'origine, trois entraîneurs dont les noms sont restés célèbres : Gibson, Hurst, le grand-père des Hurst actuels et le vieux Carter qui, tristement, finissait ses jours par une récente noyade en Seine. Ils entraînaient pour trois propriétaires alors seuls possesseurs d'écuries : celles du comte d'Harcourt, d'Orléans et du major Fridolin.

C'était le beau temps des étapes joyeuses et les auberges où, le soir venu, la halte s'imposait, furent témoins de gais repas et



LES PROVISIONS DE ROUTE

Les lads (garçons d'écurie) chargent, dans une petite voiture, le foin et l'avoine destinés au cheval en cours de route.

de divertissements honnêtes que le champion suggérait aux entraîneurs bons vivants. Ces Anglais s'amusaient à la française.

Vint l'engouement de nombreux sportsmen pour les luttes hippiques. De nouveaux hippodromes furent construits, les réunions se multiplièrent, les prix attribués aux épreuves augmentèrent de valeur : il fallut voyager plus souvent, plus rapidement aussi. La vapeur fit des progrès : bientôt la voie ferrée détrôna la route.



LA MANGEOIRE

Il n'est pas jusqu'à la mangeoire habituelle du cheval qui ne soit emportée en voyage.

Nous sommes actuellement loin du temps où les plus célèbres champions se rendaient à pied de leur centre d'entraînement aux divers champs de course. L'entraîneur Porter, dans ses *Mémoires*, raconte que le premier cheval qui ait voyagé « en voiture » a été Ellis, à lord Benwick. C'était en 1836; Ellis, entraîné à Goodwood, devait courir le Saint-Léger de Doncaster, à 100 kilomètres de là. Secrètement, on aménagea une sorte de voiture, appelée depuis

van, et le champion de lord Benwick, traîné par six chevaux de poste, s'en fut vers Doncaster, qu'il atteignit en trois étapes. Les entraîneurs des autres concurrents, prétendant que leurs chevaux se trouvaient handicapés par les fatigues du voyage, réclamèrent pour l'animal voituré un supplément de poids. On dut le leur refuser. Mais l'exemple de lord Benwick fut rapidement suivi, ce qui permit aux propriétaires de faire courir beaucoup plus souvent leurs chevaux. De là, le surmenage auquel sont soumis nos pur-sang. Une mesure qui avait pour but de leur éviter une fatigue relative et en tous cas hygiénique, a abouti à un résultat tout opposé.

Aujourd'hui on va très vite, « time is money. » Les chevaux de course prennent les rapides, arrivent pour disputer une épreuve et repartent souvent le soir même; certains chevaux du moins qui « fatiguent » en voyage et huit et quinze jours avant l'épreuve que l'on envoie ze jours avant qu'ils doivent



L'ÉQUIPEMENT

Un autre lad transporte les couvertures et le harnachement.



PRÊT A EMBARQUER

Tenu à la main par le premier garçon de voyage et soigneusement revêtu de son camail et de ses couvertures, le cheval est prêt à prendre place dans son wagon.

disputer; mais d'autres, ceux de M. J. Lieux et une partie de la cavalerie des frères Hurst, par exemple, sont tellement habitués au chemin de fer, qu'ils sont comme des acteurs en tournée et passent leurs nuits en wagon. Les chevaux de course voyagent rarement en vachère, c'est-à-dire en fourgon ordinaire. Les Compagnies de chemins de fer ont construit pour eux des wagons-écuries, parfois capitonnés, où ils sont très confortablement installés. Nombre de propriétaires même ont leurs wagons particuliers à leurs initiales ou à leurs couleurs, et, en passant en gare de Chantilly, on peut voir ces wagons le long des voies de garage.

Malgré toutes ces dispositions prises, il arrive quelquefois que les chevaux sont victimes d'accidents. C'est ainsi que Spearmint, le gagnant du Grand Prix de cette année, se trouvant en gare d'Albert (Somme), le wagon dans lequel il voyageait fut tamponné. Heureusement, le cheval s'en tira avec quelques égratignures. Tous les chevaux de course sont d'ailleurs assurés par leurs propriétaires à des tarifs excessivement élevés.

Il est arrivé également qu'au cours d'un incendie qui se déclara dans un train du Midi, plusieurs chevaux furent brûlés, ce qui donna ma-

tière à un procès interminable. Mais, en principe, les chevaux voyagent avec autant de facilités que les humains.

Souvent même des trains spéciaux sont chauffés par les grands propriétaires. M. Edmond Blanc opère ainsi lorsqu'il



SUR LES QUAIS D'EMBARQUEMENT ET DE DÉBARQUEMENT

Le « van » a amené le cheval jusqu'à la gare; aussitôt celui-ci est embarqué rapidement et débarqué de la même façon à son arrivée à destination.

envoie un de ses champions disputer une grande épreuve en Angleterre.

Les chevaux sont alors amenés dans un « van », directement de l'écurie au chemin de fer. Parfois, ce « van » est tiré par une ancienne gloire du turf. Pont-Chevron, qui gagna plusieurs épreuves à Auteuil, en est réduit maintenant à ce travail pénible. L'animal, ainsi transporté, ne foule donc presque pas le sol entre son box et la piste de l'hippodrome.

Tel était le cas de Jardy qui ne pouvait voyager que dans un wagon spécial, accompagné continuellement par un lad. Le cheval arrivait ainsi dans les meilleures conditions désirables pour disputer la grande épreuve.

Le voyage d'une fameuse jument anglaise, Pretty Polly, qui vint récemment en France disputer le prix du Conseil municipal, avait même nécessité des précautions encore plus extraordinaires. Le major Loder, propriétaire de cette bête, dépensa — en dure perte, puisque celle-ci fut battue — une somme énorme en trains spéciaux et en paquebots. Pretty Polly fut amenée au bord de la mer, quelques jours avant la date du départ afin que l'on puisse choisir le moment le plus propice pour effectuer la traversée. Le vétérinaire spécial de la bête était du voyage, de même qu'il avait été jugé nécessaire d'emporter une provision d'eau, d'avoine, etc., afin que l'estomac de l'animal ne put avoir à se plaindre du « changement de nourriture ».

La nourriture n'est pas seulement l'objet de tous les soins des entraîneurs. Ceux-ci tiennent, en effet, à ce que leurs premiers rôles ne soient jamais séparés de leurs habituels compagnons. Car les chevaux, comme les hommes, ont leurs manies et leurs habitudes. C'est ainsi que Pretty Polly ne se déplaçait jamais sans emmener avec elle un cheval, fidèle compagnon, dont l'absence lui aurait certainement causé quelque chagrin. Comme Pretty Polly, Gouvernant, qui fut un des champions de M. Edmond Blanc, était toujours accompagné d'un inséparable ami, Versailles, qui remplissait auprès de lui, l'emploi du camarade de lit! Tantôt ce sont des chevaux, souvent d'autres animaux, chats, moutons, fox ou brebis sont les seuls qui peuvent approcher et vivre avec les tempéraments délicats et nerveux à l'extrême des gloires du turf. Archiduc avait un chien blanc, Spot, comme meilleur ami; Fléole des Prés avait auprès d'elle deux moutons et une chèvre; Saint-Amant ne pouvait se passer

de son chat; Brancomir d'un fox, et Cam-péador subissait docilement les mille agaceries d'un autre chat blanc dont la grande joie était de dormir sur le dos de son grand ami. The Bandt et Fronton étaient dans le même cas et tant d'autres dont les habitudes ne sont pas passées à la postérité.

Jamais, en aucune circonstance, sauf, bien entendu, pendant la course, les chevaux ne sont séparés de leurs compagnons, grands ou petits. Une sollicitude extrême leur est témoignée et leurs propriétaires sont même tellement soucieux de leur parfaite tranquillité qu'ils tiennent souvent à s'assurer par eux-mêmes que tout a été bien fait pour éviter à leur représentant, tout motif d'énervement. Ainsi, il y a une quarantaine d'années, Monarque, partant pour l'Angleterre où il devait disputer le Goodwood Cup, fut accompagné par son propriétaire qui alla jusqu'à se faire installer une sorte de chambre, contiguë au box du cheval, et d'où il pouvait surveiller les moindres agissements de ce dernier.

CE QUE COÛTE LE DÉPLACEMENT D'UN CHEVAL DE COURSE

Au moment où se coure le Grand Prix de Nice — de même pour Deauville — part chaque année un train complet de chevaux qui ne met que vingt-quatre heures pour atteindre la Côte d'Azur. Un pareil déplacement est toujours passablement cher, bien que pour le transport d'un cheval de course le prix soit sensiblement réduit par rapport à celui demandé pour un cheval de service. Le cheval de course voyage à prix réduit, suivant le tarif spécial G. V., n° 12; il ne paye que 0 fr. 10 par kilomètre non compris les frais de chargement et de déchargement, et les Compagnies déclinent toutes responsabilités en cas d'accident.

De Chantilly à Paris, nous avons 41 kilomètres; de Paris à Nice, 1.087, soit 1.128, au total; à 0 fr. 10 le kilomètre cela donne 112 fr. 80 rien que pour le cheval; l'homme qui l'accompagne voyage à demi-tarif, soit 27 francs pour l'aller seulement; ajoutez la nourriture, en cours de route, de l'homme et du cheval, il faut bien compter une trentaine de francs, mettons 50 francs avec les pourboires aux hommes d'équipe. Les pourboires sont indispensables, si on veut ne pas perdre un temps précieux sur les quais d'embarquement et de débarquement.

En arrivant à Nice, la note se monte déjà à 190 francs en chiffres ronds. Sup-

posons que le cheval reste huit jours seulement, nous aurons pour le logement du cheval : un box à 10 francs par jour : 80 fr.; logement de l'homme : 30 francs; nourri-

huit heures seulement, nous aurons comme voyage près de 400 francs; puis le séjour de l'entraîneur, 200 francs au minimum; 100 francs pour le jockey, plus 100 francs



L'ARRIVÉE D'UN " TRAIN SPÉCIAL " EN GARE DE CHANTILLY

C'est le jour du Derby! De bonne heure, un « train spécial » amène à Chantilly les chevaux des autres centres d'entraînement qui doivent prendre part aux courses de la journée et qui retourneront ensuite, de la même façon, dans leurs écuries respectives.

ture de l'homme : 50 francs; nourriture du cheval : 20 francs (et beaucoup d'entraîneurs emportent leur avoine). Total : 370 francs.

Supposons que l'entraîneur et le jockey ne restent pas les huit jours, mais l'entraîneur quatre jours et le jockey quarante-

de monte, cela fait 800 francs. Ajoutez environ 200 francs pour le retour du cheval et du garçon d'écurie, cela nous met à 1.000 francs en comptant au plus juste, ce qui n'est pas l'habitude dans le monde des courses. Il faut donc qu'un cheval qui va en déplacement à Nice, gagne au moins

1.500 francs pour rapporter un léger, très léger bénéfice à son propriétaire.

LE TROUSSEAU D'UN CHEVAL DE COURSE

Le cheval de course a également un trousseau complet confectionné par des tailleurs en renom, tout comme les « toutous » à la mode : ils ont aussi leurs masseurs, leurs dentistes et même leurs bottiers. N'a-t-on pas vu un jour de grande pluie, au Bois, les chevaux appartenant à une écurie très parisienne faire leur entrée au pesage couverts de vastes caoutchoucs et les pieds chaussés de bottes pour garantir leurs délicats sabots de la boue.

La tenue de voyage d'un cheval de course est d'un prix assez élevé.

Allez chez un sellier à la mode, vous n'aurez pas une couverture à moins de 100 francs pour peu qu'elle ait quelque élégance. Un camail revient de 40 à 50 francs. Si maintenant vous voulez une

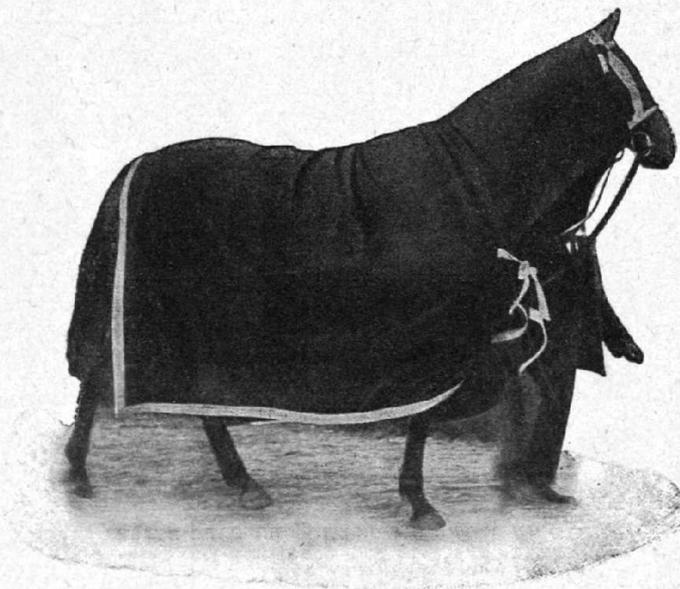
couverture en drap doublé, cela dépasse 200 francs. Récemment, nous avons pu voir, chez un de nos grands selliers parisiens, douze couvertures destinées aux chevaux d'une écurie en partance pour Deauville; le prix de chacune d'elles était de 240 francs. Quant aux caoutchoucs pour chevaux, leur prix dépasse 250 francs.

L'habillement d'un cheval de course est, on le voit, une dépense qui compte dans le budget d'une écurie.

Enfin, lorsqu'un cheval est transporté par chemin de fer hors d'un centre d'entraînement, le lad qui l'accompagne est porteur d'un certificat de vétérinaire constatant qu'il ne sévit aucune maladie épidémique dans la région.

On voit donc qu'ainsi habillé, confortablement transporté et distrait par l'aimable compagnon, le crack peut gaiement quitter Chantilly ou Maisons-Laffitte pour les pistes de Deauville ou de Nice, voire même pour l'Angleterre.

PAUL MÉGNIN.



PAR TEMPS DE PLUIE

En cas de pluie, une vaste couverture caoutchoutée recouvre entièrement le cheval pendant le court trajet de la gare au champ de courses.



MISS MORRISON DÉNONCÉE PAR SA CAMÉRISTE

— *Je veux savoir la vérité, dit l'agent de police.*

— *Entendu, répondit la soubrette. Miss Morrison a volé le médaillon (Page 448, col. 1 et 2).*

LE COLLIER DU MORT

(Suite et Fin)

Par White, adapté de l'anglais par F. de Gail

Où l'on voit, comme dans tout bon roman, l'innocence récompensée et le crime puni * * * * *

LORSQUE Marriott entra chez Saxby et qu'il vit Wilfrid penché sur le corps inerte d'Everton, il tapa du pied :

— Sapristi! ce n'est pas grave?

— Si, répondit Wilfrid en continuant son pansement. Le malheureux a une fracture du crâne.

Le pansement achevé, on coucha le vieil

Everton toujours évanoui dans le lit de Saxby et Wilfrid s'installa à son chevet en compagnie de Marriott.

Vers le milieu de la nuit, le malade parut s'éveiller :

— Le carnet?... Mon carnet?

— Le voici, dit Wilfrid en le lui plaçant dans les mains.

RÉSUMÉ DES NUMÉROS PRÉCÉDENTS (n° 18, 19, 20 et 21).

Dans la première partie de ce roman, un financier, M. Morrison, riche, dit-on, de millions gagnés au Transvaal, donne une soirée dans sa villa, aux environs de Middlesworth, petite ville d'Angleterre. Parmi les invités, figurent deux jeunes gens, Horace Bentley et

le Dr Wilfrid Bayfield. Celui-ci, sympathique et loyal, est fiancé à miss Freda Everton, dame de compagnie de M^{lles} Grace et May Morrison. Le père de cette jeune personne, jadis riche, est aujourd'hui ruiné; elle a un oncle, vieil original, qu'on croit très fortuné et qui habite le

Le vieillard le serra contre sa poitrine.
— Sauvé! murmura-t-il, sauvé! Volés, les voleurs!

— La clef! gémit encore le malade. Où est la clef?

Wilfrid regarda Marriott qui lui raconta la conversation qu'il avait surpris entre les deux bandits au moment de leur départ en automobile.

Marriott continua :

— D'après ce que j'ai compris, c'est la clef d'un des coffres de la rue Chancery, probablement employé par votre ami aux jours de prospérité.

— Serait-il possible que M. Everton eût encore un coffre-fort? reprit Wilfrid.

— J'en doute, fit Marriott. Mais n'avez-vous rien remarqué chez votre patient?

— Rien de spécial.

— Eh bien! moi qui ne suis pas médecin, j'ai été frappé par le timbre de sa voix, par le ton de fermeté avec lequel il s'exprime maintenant.

— Ma clef! ordonna le malade. Pourquoi ne l'apportez-vous pas?

La voix était dure, cassante, autoritaire.

— Vous avez raison, dit Wilfrid. C'est à se demander si le cerveau n'a pas retrouvé quelque chose de son ancienne vigueur.

— N'est-ce pas? fit Marriott.

Dès qu'il fit jour, on transporta Everton à l'hôpital.

Une opération fut jugée indispensable. Au cours de la trépanation, on reconnut qu'un fragment osseux comprimait le cerveau et que les tissus présentaient des délabrements dus à une commotion ancienne. Marriott vint aux nouvelles et se réjouit fort lorsque Bayfield lui dit que tout s'était passé pour le mieux et que le vieil Everton s'en tirerait presque sûrement.

— Ainsi, s'écria-t-il, voilà des mystères résolus. L'autre...

— Il en reste un que je serais curieux d'éclaircir, fit Wilfrid en riant, c'est celui de votre personnalité.

Marriott hésita une seconde :

— Vous voulez savoir qui je suis?... Après tout... *Je suis Joseph Everton, frère unique du pauvre James*, et par conséquent cousin de Josiah. Freda peut donc m'appeler son oncle.

Le lendemain de cette révélation, Wilfrid travaillait dans son cabinet quand Marriott entra avec son rire des bons jours.

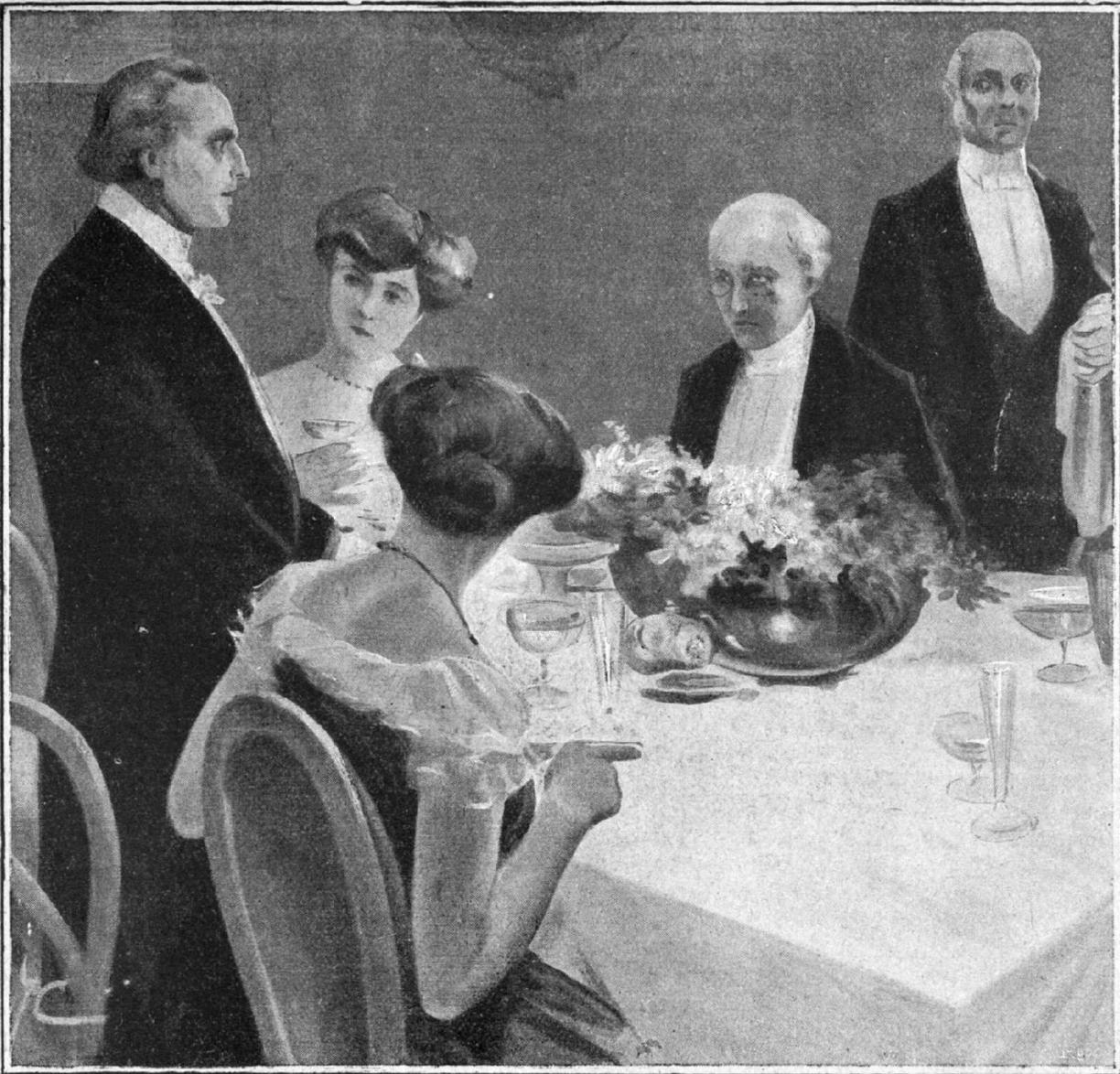
— Mon cher, dit-il, j'ignore si vous avez bien employé votre temps depuis hier, mais je sais que je n'ai pas perdu le mien. J'arrive de Londres et je suis sur la piste de nouvelles importantes. Mon cousin avait un coffre, ou plutôt un compartiment rue Chancery. J'ai demandé le numéro de sa clef.

— C'était le numéro 4.116 A, interrompit Wilfrid.

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS NUMÉROS (*Suite et Fin*)

pays. Wilfrid se laisse entraîner à une partie de bridge avec Bentley, homme louche, et perd les deux cents livres — toute sa fortune — qu'il avait sur lui. Il avoue cette perte à Freda, venue le rejoindre dans la serre, et regrette d'autant plus sa malchance que cet argent devait servir à tirer d'embarras l'un de ses amis, Frank Saxby. Freda informe Wilfrid qu'elle peut lui procurer la somme promise à ce dernier en vendant un médaillon de grande valeur que son oncle lui a donné dans un accès de générosité. Wilfrid refuse, quand il entend du bruit dans la salle de jeu. Il s'y rend; à son retour, le bijou, imprudemment déposé sur un banc, a disparu. Les deux fiancés se séparent, en se perdant en conjectures sur ce vol mystérieux. Quelques heures plus tard, James Everton, l'oncle de Freda, est trouvé assassiné dans son lit. La police découvre dans la chambre du mort un collier de diamants et une lettre dictée par la victime dans la soirée même du crime. Cette lettre, c'est Freda qui l'a écrite. Il manque au collier un médaillon, c'est celui que Freda a eu en sa possession et que la police retrouve le lendemain dans sa chambre. La jeune fille est soupçonnée et arrêtée. Mais bientôt son innocence éclate. Grâce à un personnage mystérieux,

qui se fait appeler Marriott, et que personne ne connaît, sauf le banquier, on parvient à savoir que c'est une des filles de Morrison qui a volé le bijou perdu et l'a fait placer par sa camériste à un endroit compromettant pour Freda, uniquement pour empêcher le mariage de celle-ci avec Wilfrid, que la fille de Morrison voudrait épouser. Les dernières lignes d'un mémorial ramassé dans le lit du mort disculpent entièrement Freda et donnent à penser au magistrat que Bentley et Morrison, qui étaient en relations d'affaires avec l'assassiné, ne sont pas étrangers au crime. Quoi qu'il en soit, ceux-ci, s'entourant de toutes sortes de précautions, se rendent au domicile du défunt, et aidés d'un acolyte, forcent le coffre-fort, pour en retirer un registre, auquel ils paraissent attacher une importance capitale. Malheureusement pour eux, l'écriture est chiffrée, et c'est Josias Everton, le père de Freda, qui possède le chiffre. Le vieillard est en enfance depuis quelques années. Les deux hommes tentent de lui ravir son secret, par la douceur d'abord, par la violence ensuite. Mais cette scène a eu des témoins. Morrison et son complice fuient, sans avoir obtenu ce qu'ils cherchaient, en emportant toutefois une clef, qui leur semble précieuse.



LE REPAS DES FIANÇAILLES

Lorsque le diner fut annoncé, Everton s'assit au bout de la table, et le repas se passa assez silencieusement. Aussitôt que les domestiques furent sortis, Everton se leva. (Page 454, col. 2).

— Précisément. J'allai donc rue Chancery ; là, je trouvai le nom de mon cousin sur les registres et j'appris que la location de ce coffre était payée régulièrement tous les ans. Le dernier paiement a été effectué, il y a quelques jours, en un chèque sur la succursale de la Banque Cosmopolite où Josiah Everton avait un compte... Et, là, savez-vous ce qu'on me dit?... On me dit que Josiah Everton, le client de la banque, avait environ trente-cinq ans, qu'il était brun, grand et qu'il avait une moustache noire. Que pensez-vous de cela, mon cher? Le Josiah Everton que nous connaissons, le vrai, est ruiné et tombé en enfance. La location de ce coffre coûte 70 livres par an. On ne paie pas une pareille

somme pour le plaisir!... Alors, pourquoi?

— Croiriez-vous, vraiment, qu'il y ait là des trésors cachés? demanda curieusement Wilfrid.

— Je ne crois rien... Le certain c'est qu'il y a quelque chose et, dans un jour ou deux, j'aurai le fin mot de l'histoire. Mais j'ai encore appris mieux. Il paraît que ce matin un individu a demandé au « Coffre-fort central » un compartiment blindé et qu'il aurait précisément voulu le n° 4.116 A; or, l'individu n'était autre que Stephen Morrison.

— Je comprends! s'écria Wilfrid. Il croyait peut-être la pièce blindée vide. Vous savez qu'il a la clef 4.116 A dans sa poche.

— C'est vrai, ce détail m'avait échappé, j'y songerai...

En quittant Wilfrid, Marriott alla au commissariat de police et il demanda à voir Jakes.

— Il faut mettre les choses au point, dit-il au policier. Je suppose que vous êtes, maintenant, en état de poser vos conditions à la femme de chambre de miss Morrison?

— Tout à fait, dit Jakes, que dois-je faire?

— Me mettre en état d'établir d'une façon irréfutable, devant témoins, la vérité sur l'histoire du médaillon.

— Ce n'est pas impossible, dit Jakes. Si j'ai bien compris, vous voulez qu'Ella force miss Morrison à avouer son crime?

— C'est cela même, Jakes. Il faut qu'elle prévienne miss Morrison que la police est au courant. Je serai dans la maison sous prétexte de voir M. Morrison qui rentre de Londres par le dernier train. Vous me ferez un signe lorsque vous aurez joué votre rôle et le mien commencera.

Jakes alla à son rendez-vous, sous son déguisement habituel. Ella y arriva bientôt; Jakes l'accueillit froidement.

— Je désire causer avec vous de choses sérieuses, dit-il, ma chère Alice Maitland, aussi jouons cartes sur table!...

La camériste pâlit, mais son regard ne se troubla pas, Jakes ôta sa fausse barbe et ses favoris, les mit dans sa poche et reprit.

— Ma petite, vous êtes de première force, mais cette fois, vous avez manqué d'habileté.

— Vraiment, M. Jakes! dit-elle en ricanant, vraiment! Qu'ai-je donc fait?

Jakes continua :

— Je vous connais de longue date, depuis le moment où vous étiez mêlée à cette petite affaire de Streatham et je ne vous ai jamais perdue de vue. Si j'ouvrais la bouche, vous n'en mèneriez pas large.

— Si j'avais su, répondit-elle tranquillement, je vous aurais empoisonné comme un vulgaire animal nuisible!

— Je n'en doute pas, dit Jakes, aussi me suis-je fait un réel plaisir de ne pas vous donner mon état civil. Malgré cela, si vous êtes raisonnable, si vous faites ce que je vais vous demander, je suis prêt à oublier que je connais Alice Maitland, et je continuerai à être amoureux de la plus jolie Ella que le hasard m'ait fait rencontrer.

Un sourire furtif passa sur le visage de la soubrette.

— Je ne demande pas mieux, dit-elle. Que voulez-vous?

— Je veux savoir la vérité sur le mé-

daillon. Je veux savoir comment il est rentré dans le coffret de miss Everton.

— Entendu. Si ce n'est que cela, dit-elle en riant, je puis vous renseigner. Miss Morrison a volé le médaillon qu'elle a mis dans son tiroir. Lorsque j'ai entendu parler du crime, j'ai trouvé le médaillon et j'ai reproché à ma maîtresse de l'avoir volé. Elle perdit la tête et me conta l'affaire. Vous savez, elle était follement éprise du Dr Bayfield et horriblement jalouse de miss Everton. C'est moi qui lui ai suggéré l'idée de remettre le médaillon en place.

— Vous ne manquez pas d'aplomb.

— Possible, mais cela me regarde... Cependant je serai honnête à ma façon et, si cela peut vous être utile, je ferai avouer à Grace Morrison l'affaire du médaillon. Après quoi, nous serons quittes, hein?

— Convenu, dit Jakes. Pressons-nous. Le mieux est d'entrer au salon et d'obliger miss Morrison à parler. Bonsoir, Ella... Encore un baiser avant de nous quitter.

Ella se mit à rire gaiement et embrassa Jakes, qui la suivit des yeux. Au même moment, Marriott s'arrêta près de la fenêtre.

UNE EXPLICATION ORAGEUSE.

Quand Ella entra dans le salon, Grace Morrison jouait du piano. La soubrette se laissa choir sur un fauteuil et prit pour s'éventer un éventail ancien.

— Votre impertinence dépasse les bornes, s'écria Grace Morrison. Vous êtes folle ou vous avez trop bu!

Ella ne broncha pas et continua de s'éventer avec calme.

— Vous avez tort! dit-elle. Je n'ai pas bu, mais, ma chère, votre petit jeu est fini!

Grace restait stupéfaite; elle se ressaisit aussitôt et ajouta :

— Levez-vous. Votre tenue et votre langage sont inadmissibles. De plus les fenêtres sont ouvertes, supposons qu'on vous voie ainsi! Que penserait-on?

— Peuh! fit Ella, il y a bien plus grave que l'opinion de gens...

— Que voulez-vous dire?

— Vous vous souvenez de cet amoureux avec qui vous m'avez rencontré un soir? Eh bien! mon amoureux n'était autre qu'un détective. Et ce détective s'appelle Jakes!

Grace Morrison sursauta, ce nom lui était familier.

— Cet homme vous a fait la cour, sous un déguisement? demanda-t-elle, la gorge serrée. Dans quel but?

— Mais... pour savoir la vérité, quelle autre raison aurait-il eue? Et il m'a fallu tout lui dire...

Une scène violente eut lieu entre Grace Morrison et Ella. Menaces, prières, supplications, tout fut mis en œuvre par Grace pour obtenir des dénégations de la camériste. Elle proposa même à celle-ci de l'accuser du vol du médaillon, s'engageant à la faire fuir et à lui remettre de l'argent et des bijoux.

Ella refusa.

— Alors, que faire? gémit Grace. Aller tout avouer à la police?

— Faites ce que vous voudrez, lui répondit Ella avec indifférence.

Elle referma l'éventail, le remit en place et s'en alla.

GRACE MORRISON VA IMPLORER LA PITIÉ DE FREDA.

Restée seule, Grace réfléchit un moment.

— Soit, murmura-t-elle. C'est le seul moyen d'en sortir. Ce sera dur, mais moins horrible que d'avoir à avouer en public!

Et elle sortit du salon. Elle fut bientôt dans le jardin, et gagna les écuries. Marriott la suivit avec précaution. Un instant après, elle passa devant lui à bicyclette, volant dans la direction du village. Elle arriva bientôt chez Ethel; le salon était éclairé, et Freda travaillait à la lumière de la lampe. Grace entra d'un pas résolu.

— Votre visite me surprend, miss Grace, dit Freda. Qui me vaut...

— J'ai agi d'une façon abominable, j'ai essayé de vous ruiner, me pardonneriez-vous jamais cela? Je vous en supplie, tendez la main à une malheureuse pour la sauver de la honte!

Freda était trop bonne pour ne pas se sentir émue devant une telle détresse.

— Asseyez-vous, lui dit-elle, et calmez-vous.

— Peut-être ignorez-vous, dit Grace, à quel point je vous ai nuï.

— Je le sais, répondit Freda. C'est vous, qui avez volé le médaillon et l'avez fait cacher dans ma chambre.

— Oui, je l'avoue. Je l'ai pris, cédant à une impulsion et...

— Pardon, si je dois vous aider, il ne faut pas de sous-entendus entre nous. Vous êtes entrée dans la serre, vous avez surpris ma conservation avec Wilfrid Bayfield.

Miss Morrison baissa la tête.

— Vous avez surpris notre secret, continua Freda. Vous avez eu alors la certitude

de l'amour de Wilfrid pour moi et ma promesse de l'épouser. Mais, quittons ce sujet, vous me demandez de vous secourir, soit! Je suis innocente. Pourvu que ceux que j'aime en soient convaincus, l'opinion publique m'importe peu.

Grace se leva et tendit la main à miss Everton et sortit sans ajouter un mot.

Marriott la vit se diriger vers la maison de son père et sonner.

Ella arriva la mine revêche :

— Qu'est-ce que vous voulez encore? demanda-t-elle avec impertinence.

— Je voulais vous dire que j'ai été à Lee où j'ai vu miss Everton. Je lui ai tout raconté et me suis confiée à sa générosité. Elle m'a promis que rien de tout cela ne serait connu du public; il n'y a donc plus rien à craindre de la police.

La camériste se retourna, Marriott était derrière elle les mains derrière le dos. Grace regarda l'intrus avec hauteur.

— D'où sortez-vous, M. Marriott? demanda-t-elle? Et en quoi tout ceci vous intéresse-t-il?

— Une question à la fois, s'il vous plaît, fit Marriott en riant. A la première je répondrai que je sors du jardin et que je suis entré par la fenêtre. A la seconde, que cette affaire est pour moi du plus haut intérêt. Mais à ce propos permettez-moi de vous remettre ce présent.

Il sortit de sa poche un bijou merveilleusement ciselé et reprit :

— Vous l'avez gagné loyalement... Il est à vous. Je vous l'offre en échange de ce gant... Vous vous souvenez, je pense?...

— Dans les circonstances présentes, ce présent est une insulte, répliqua Grace, vous saviez que j'avais dérobé ce médaillon...

— Mon Dieu, Mademoiselle, dit Marriott d'un ton dégagé, cette affaire du médaillon n'est que l'accessoire d'un grave problème. Je veux parler de l'assassinat de James Everion.

— Vous savez, s'écria-t-elle.

— Je sais, répondit-il avec fermeté, et, qui plus est, vous savez aussi.

Grace Morrison ferma les yeux. Ella était aussi muette que sa maîtresse. Marriott se tourna vers elle et chercha son regard.

— Peut-être pourrez-vous nous donner quelques renseignements, dit-il à Ella, non sur le meurtre lui-même, mais sur ses causes. N'avez-vous jamais entendu parler d'un certain George Mason?

La camériste tressaillit, et répondit avec un certain sang-froid :

— Non, vraiment.

— Votre mémoire ne me paraît pas très fidèle ce soir, lui dit Marriott; mais il n'y a rien de tel que de revoir la figure des gens pour rafraîchir les idées. Je vais vous présenter M. Mason.

Il s'approcha de la fenêtre et siffla doucement. Presque aussitôt, entra au salon un homme aux vêtements fripés.

— Tiens, Ella! dit-il.

Ella lui lança un coup d'œil terrible.

— Allons, miss Ella, dit Marriott, vous n'allez pas feindre d'ignorer pourquoi M. Mason est ici! J'ai l'intention de lui poser quelques questions et je suis sûr qu'il trouvera intéressant pour lui d'y répondre. Il me dira...

Sur ces entrefaites, Morrison, la voix menaçante, le verbe haut, entra en coup de vent, suivi de Bentley qui aurait volontiers fait demi-tour, si Marriott n'avait pris la précaution de le retenir.

— Que diable signifie tout ceci? demanda Morrison. La femme de chambre ici?

— Nous apprenons des nouvelles du plus haut intérêt, dit Marriott en souriant. Je suis vraiment heureux de voir que mon ami Bentley s'est si vite remis de son accident. Je le croyais couché, là-haut, sous la surveillance d'une *nurse*.

— Nous cherchons donc, continua Marriott, à deviner le rébus suivant : Qui a tué James Everton?

La face de Morrison devint effrayante. Ses traits se contractèrent en un rictus horrible, et d'une voix blanche il bégaya :

— Ce mystère ne sera jamais éclairci.

— Vous vous trompez, reprit Marriott. George Mason, que voici, va nous dire exactement comment James Everton est mort et qui l'a tué.

L A PERSONNALITÉ DE MARRIOTT SE PRÉCISE.

— Pour la deuxième fois, dit Morrison en regardant Mason, quel est cet homme? Je m'étonne, Marriott, que vous profitiez de nos relations pour amener chez moi des personnages louches...

— Vous êtes dur, Morrison, répliqua Marriott. Je connais en effet cet homme, mais permettez-moi de vous dire que vous le connaissez infiniment mieux que moi...

— Je jure... commença Morrison.

— Ne jurez pas... George Mason a été employé dans votre maison de Londres. Il y a quelques années, après la brouille survenue entre Josias Everton et son cou-

sin James, brouille qui amena la dislocation de leur association, vous avez pris Mason, pensant qu'il pourrait vous donner certaines informations précieuses sur les affaires des Everton, et, lorsque vous avez cru en avoir tiré tout le parti possible, vous l'avez renvoyé. Il partit alors pour l'Amérique, et c'est là que je le rencontrai.

— En effet, dit Morrison très pâle, en effet. Mais pourquoi l'amener ici?

— Croyez bien que je me serais vengé de vous depuis longtemps, sans M. Joseph Everton ici présent, s'écria Mason.

Un cri étouffé s'échappa des lèvres blêmes de Morrison.

— Joseph Everton! Alors, vous êtes le frère de James Everton!

— Appelez-moi Marriott, je vous prie. Il me plaît de porter ce nom pour des raisons... qui me regardent. Et revenons à vous. Vous croyiez que vous alliez hériter de mon frère James et vous partager le butin? Vous perdez votre temps, car mon frère n'avait pas d'argent; il n'en a jamais eu. Toute sa fortune consiste en faux titres déposés chez lui par vous pour obtenir de lui une avance, mais comme vous ne serez jamais en situation de rembourser cette somme, mon frère est mort pauvre. Vous avez voulu prendre par force ses biens, mais vous n'avez rien trouvé. Ce chiffre auquel vous teniez tant ne peut vous être d'aucun secours, et vous avez eu bien tort de payer si largement le cambrioleur Joë pour ouvrir le coffre-fort qui ne cédait pas sous vos efforts. Pourquoi avoir attaqué Josiah Everton à Lee, l'autre nuit? Pour prendre sa clef? Pourquoi avoir payé si régulièrement la location du compartiment blindé de Josiah Everton? La clef du coffre volée par Bentley ne peut vous être d'aucune utilité.

« Vous voyez que je suis assez bien renseigné. Dès lors, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de me donner la clef et le chiffre qui m'appartiennent... »

Morrison s'était écroulé dans un fauteuil et haletait, les yeux fixés sur Marriott.

— Allez-vous supporter plus longtemps cette canaille? hurla Bentley.

Marriott haussa les épaules.

— Pas de grands mots, hein?... Ecoutez plutôt... On vient de sonner. Ce doit être pour vous...

Il n'avait pas achevé que Morrison entra.

Miss Morrison se précipita devant son père.

— Vous ne l'arrêterez pas, s'écria-t-elle. Je vous jure qu'il n'est pas coupable. Il a



GRACE MORRISON IMPLORE LA PITIÉ DE FREDA

- *Peut-être ignorez-vous, dit Grace, à quel point je vous ai nuï.*
- *Je le sais, répondit Freda. C'est vous qui avez volé le médaillon et l'avez fait cacher dans ma chambre.*
- *Oui, je l'avoue. Je l'ai pris, cédant à une impulsion et.....* (Page 449, col. 1)

pu avoir connaissance du crime, mais ce n'est pas lui... Jamais il n'aurait...

Marriott la saisit par le bras et l'attira vivement de côté.

— Maladroite! lui dit-il tout bas. Vous allez tout compromettre. Quelque mal que votre père ait fait à tous les miens, je veux l'épargner. Morran vient pour Bentley.

Morran traversa la pièce et mit en effet la main sur l'épaule de Bentley.

— Vous êtes mon prisonnier, lui dit-il.

— Pour quel motif m'arrêtez-vous? murmura Bentley.

— Vol et faux au préjudice de MM. Wilcos et C^o, de Limehouse Street, City, répondit Morran ironiquement.

Comme Bentley sortait escorté par le policier, Marriott se tourna légèrement :

— Morran, dit-il à l'inspecteur qui s'en allait, je ne crois plus avoir besoin de vous ce soir, mais passez chez moi dans une heure. Au fait, vous pouvez emmener Ella, la femme de chambre.

Puis il revint vers Morrison et reprit :

— Causons un peu. M. Morrison, vous étiez au courant de l'assassinat d'Everton.

— C'est faux! hurla Morrison.

— Vous avez raison. Vous en avez été informé après, par Bentley... James Everton vous pressait de le payer. Vous n'aviez pas un sou : vous êtes donc allé chez lui.

— Prouvez-le! Prouvez-le donc!

— Vous êtes allé chez lui, continua imperturbablement Marriott, et, suivant votre désir, je vais vous le prouver en un mot : j'y étais. Je vous surveillais du haut de l'escalier, en compagnie du D^r Bayfield et de M. Frank Saxby. Si vous voulez d'autres détails...

— Inutile, balbutia Morrison. Grace, vous feriez mieux d'aller vous coucher. Monsieur Marriott, je suis entre vos mains, qu'exigez-vous de moi?

— Pas grand'chose, répliqua Marriott : remettez-moi la clef et le petit calepin qui vous tenait tant à cœur.

— Je ne les ai pas, grogna Morrison.

— Vous mentez! La clef est dans votre poche; sans cela, pourquoi y auriez-vous porté la main comme vous l'avez fait. Donnez-la moi et donnez-moi le carnet. Ne m'obligez pas à les prendre de force. Je suis plus solide que vous, voyons!...

Morrison se leva en poussant un cri de désespoir. Il essaya de résister, mais Marriott le saisit par les épaules et fit mine de le jeter à terre. Une courte lutte s'engagea : Morrison s'évanouit, blanc comme un linge. Avec un calme parfait, Marriott le fouilla

jusqu'à ce qu'il eût trouvé la clef et le calepin.

L'arrestation de Bentley avait provoqué une vive émotion à Middlesworth, et, le jour où il comparut, devant le tribunal, la salle était bondée.

Bentley fut convaincu d'avoir fait une fausse traite, mais, pour gagner du temps, son avocat demanda et obtint la remise de l'affaire, sous cautionnement de 10.000 liv. Morrison fut prié d'en fournir une partie.

— Fameuse garantie, dit Marriott, bas à Saxby en entendant le jugement. Morrison ne possède pas un sou vaillant et Middlesworth n'est pas au bout de ses surprises, je vous en réponds. Pour le moment, je vais à l'hôpital voir Josiah Everton qui va aussi bien que possible, affirme Bayfield.

P PROJETS D'AVENIR. LE MARIAGE DE FREDA.

Peu à peu, en effet, la raison était revenue au père de Freda. Il se rendait compte de son état. Un jour il dit à Bayfield :

— Dieu merci, j'ai retrouvé toute ma tête maintenant et, à l'avenir, je ne serai à la charge de personne. Mais quels sont vos projets?

— J'épouse Freda dans quelques jours. Nous serons un peu gênés au début, mais nous nous arrangerons fort bien tous les trois, car vous vivrez avec nous.

Freda entra à ce moment et embrassa tendrement son père.

— Lorsque nous serons mariés, dit-elle d'un ton enjoué, nous aurons besoin de vous comme intendant général de notre maison, quand nous serons riches!...

— Nous verrons, nous verrons, murmura Everton. Dès que je serai rétabli, j'irai à Londres... J'y compte encore quelques amis que j'ai obligés, autrefois.

Quelques jours après, Everton fouilla sa garde-robe et y découvrit une redingote et un huit-reflets; il leur fit donner un coup de fer. Très gai il emprunta un « souverain » à Wilfrid pour son voyage, en promettant de le lui rendre le soir même. Au grand étonnement de Wilfrid, il tint sa promesse et revint, portant une chaîne et une montre en or.

L'affaire Bentley revint au rôle huit jours plus tard. Aucune preuve nouvelle n'ayant pu être relevée contre l'accusé, il fut remis en liberté provisoire. Mais, comme il quittait le prétoire, l'inspecteur Morran lui mit la main sur l'épaule.

— J'ai un autre motif pour vous arrêter, lui dit-il. Vous êtes accusé de l'assassinat de James Everton.

Bentley fut reconduit à l'audience à demi-évanoui. Le premier témoin appelé fut Marriott. Dès qu'il eut achevé sa déposition, Morran appela George Mason.

— Je m'appelle George Mason, commença le témoin. Il y a vingt ans j'étais clerc chez MM. James et Josiah Everton, tous deux associés. Je devins leur confident et appris tous leurs secrets. Après la dislocation de l'association, j'entrai comme clerc à Londres chez M. Stephen Morrison qui me renvoya; c'est alors que je partis pour l'Amérique pour en revenir il y a quelques mois. Il était environ dix heures et demie lorsque j'allai voir M. James Everton le soir du crime.

— Vous y alliez avec l'intention de voler quelque chose?

— Oui et non! En tout cas, j'étais dans la maison à l'insu du propriétaire et je me cachai dans la cuisine, d'où je pus le surveiller dans son salon, pendant une bonne heure; c'est alors que je vis entrer le prisonnier. J'ai vu cet homme comme je vous vois et j'ai tout entendu. J'ai appris ainsi que l'inculpé et M. Morrison avaient de grosses obligations envers M. Everton, qu'ils lui avaient donné des valeurs en garantie, mais que M. Everton les avait reconnues fausses. Après il y eut une discussion longue et violente, et Everton jeta Bentley à la porte. Après quoi, il alla se coucher, emportant son journal avec lui.

— C'est tout ce que vous avez vu?

— Non, Monsieur. M. Everton est redescendu chercher une plume et de l'encre, et je l'ai entendu grogner parce qu'il ne trouvait que de l'encre à copier; ensuite il remonta.

— Et vous l'avez suivi, je suppose?

— En effet, Monsieur. Je suis monté avec l'intention de l'endormir et de l'attacher. M. Everton était couché tout habillé; il posa son journal lorsqu'il m'aperçut, mais, avant qu'il eût pu faire un mouvement, je lui avais mis mon flacon de chloroforme sous le nez. Pour plus de sécurité, je le ligottai, quand j'entendis tout à coup des pas furtifs dans l'escalier. En un clin d'œil, je fus sous le lit et de là j'aperçus Bentley. Il tira de sa poche un grand couteau et essaya d'ouvrir une caisse sur une table. A ce moment M. Everton sortit de sa torpeur et, apercevant Bentley, se mit à crier:

— Canaille! Bête venimeuse. Je te ferai condamner au bagne! Voleur! Faussaire!

Bentley traversa la pièce d'un bond et lui plongea, d'un coup, son couteau dans la poitrine... puis il s'enfuit.

Le conseiller se tourna vers Bentley et lui demanda ce qu'il avait à dire.

— L'honorabilité de votre témoin, riposta Bentley, est trop sujette à caution pour que ses racontars aient la moindre valeur.

UNE PREUVE INDISCUTABLE : LES COUPABLES SONT DÉMASQUÉS

— Le journal du défunt en a peut-être une plus grande, insinua l'avocat accusateur. Il y a eu discussion au sujet d'une lettre mal formée : P. R. ou B. Des agrandissements photographiques ont été faits. Nous allons les examiner.

La salle fut plongée dans l'obscurité, on tendit un drap sur le mur et, le projecteur braqué, une lettre apparut sur le disque lumineux, une lettre haute, épaisse et si nette que tous les doutes s'évanouirent, car cette lettre était un B!

Bentley, anéanti, se cramponnait à la barre. Le magistrat le désigna au public, d'un geste dramatique.

— Voilà le meurtrier! Et maintenant, passons au mobile du crime! Introduisez Josiah Everton!

Josiah Everton parut, grand, mince, bien tenu, élégant même.

— De mieux en mieux, ricana l'avocat de Bentley! Un fou à présent, un insensé qui ne sait pas ce qu'il dit.

— Vous vous trompez, répondit l'avocat adverse. Depuis son opération, M. Everton est redevenu lui-même.

Josiah Everton raconta alors ce que Bentley et Morrison lui avaient demandé de faire contre la promesse d'un shilling. Il fit le récit de sa lutte contre les deux bandits quand ceux-ci voulurent lui prendre le carnet chez Saxby.

— Je me défendis de mon mieux; je fus, ajouta-t-il, renversé dans la lutte et me heurtai la tête contre les chenêts. Ce fut là une blessure bienheureuse puisqu'elle nécessita l'opération qui m'a rendu la santé.

— Il me semble, dit alors le président, que nous allons un peu vite. L'affaire est grave, et des charges sérieuses pèsent sur M. Morrison.

Morran demanda un mandat d'arrêt contre Morrison. Puis l'audience fut remise au lendemain et le public s'écoula lentement.

Morrison, dans son bureau, parcourait des papiers qu'il brûlait un à un.

Quand le dernier papier eut achevé de brûler, il tira sa montre et murmura :

— Enfin, c'est fini! Il s'agit de filer maintenant! Londres d'abord, puis Jersey et... Mais qu'est-ce que j'entends?

Morran, correct et froid, venait d'entrer et se tenait devant lui.

— Vous êtes accusé de complicité dans l'assassinat de M. Everton, dit-il, et j'ai un mandat d'arrêt contre vous.

Morrison s'assit avec calme. Il sentait la partie perdue.

— Voulez-vous avoir l'obligeance de sonner?... Je vous demande cinq minutes, le temps de recevoir une réponse urgente...

— Faites donc, répliqua Morran.

Un domestique entra, auquel Morrison ordonna d'ouvrir une bouteille de champagne qu'il but d'un trait, après quoi il dit à Morran :

— Quand vous voudrez...

Mais il retomba sur sa chaise.

— Allons, fit-il d'une étrange voix, allons, Morran, je ne franchirai le seuil de ma maison que les pieds devant.

Son corps s'allongea d'un seule secousse, Et il ne prononça plus une parole. Lorsque le médecin entra, appelé par Morran, il ne put que constater le décès.

La nouvelle de la mort de Morrison se répandit sur l'heure.

Bentley, se sentant perdu, se décida à tout avouer et demanda à être condamné immédiatement.

Cependant des événements étranges se préparaient pour Wilfrid et Freda. Il n'y avait plus de raison de différer leur mariage, mais Josiah Everton, qui prenait grand intérêt au bonheur de sa fille, les pria de retarder la cérémonie de quinze jours.

Son intelligence avait retrouvé sa force et sa précision.

— Il refera notre fortune, disait Freda.

Cependant Everton n'était pas un rêveur et poursuivait son but avec méthode. Un jour, il se présenta chez Marriott.

— Je sais qui vous êtes, lui dit-il, et je vous dois beaucoup à tous points de vue. Mais, aujourd'hui, je viens vous demander la clef... la clef du compartiment blindé de la rue Chancery.

Quelques heures après, le fameux compartiment était ouvert : il contenait de splendides bijoux et de volumineux papiers.

— Pourquoi diable avez-vous fait une

sottise pareille? demanda Marriott à Everton. Vous étiez donc encore plus fou?

— Absolument, répondit Everton en refermant son coffre et en emportant ses papiers. A la suite de la chute de l'Hôtel Calédonien, je fus pris d'une peur terrible, irraisonnée ; je m'imaginai que tout le monde voulait ma ruine. Voilà pourquoi j'ai tout caché ici, puis j'oubliai tout.

Freda fut étonnée d'apprendre que la maison d'Hillcrest était remontée, et que de nombreux domestiques avaient été engagés. Deux jours plus tard, Everton vint prier sa fille de se décoller pour le dîner. Une voiture élégamment attelée attendait à la porte, et les conduisit à Hillcrest où un maître d'hôtel les introduisit au salon. Marriott y était déjà. Il n'y avait comme invités que Frank Saxby et Ethel. Lorsque le dîner fut annoncé, Everton s'assit au bout de la table, le maître d'hôtel derrière sa chaise, et le repas se passa assez silencieusement. Aussitôt que les domestiques furent sortis, Everton se leva.

— Mes amis, je ne suis pas un misérable comme vous le croyiez. J'ai plus d'argent que jamais. J'ai été fou, j'ai caché ma fortune, je l'ai même oubliée jusqu'au moment où mon opération m'a rendu la mémoire. Voici deux jours que je suis occupé à Londres à débrouiller mes affaires, et je découvre que je possède un million, plus cette belle maison, d'où Wilfrid et Freda sortiront demain matin pour la cérémonie de leur mariage. Après cette cérémonie, ils feront un voyage de noces et, à leur retour, ils s'installeront ici.

Freda se précipita dans les bras de son père, riant et pleurant à la fois.

— Mon père! comment vous remercier! Mais jamais Wilfrid et moi n'aurons les moyens de vivre dans cette maison!

— Vous le pourrez, mes enfants; je vous assure annuellement huit mille livres. Ma chérie, croyez-vous que je puisse oublier ce que vous avez fait pour moi quand vous gagniez péniblement votre existence? Et Wilfrid qui voulait me faire vivre sur ses modestes revenus! Vous m'avez donné une leçon tous les deux; ne refusez pas mon présent! Buvons à vos fiançailles!

Et ils levèrent tous leurs verres à la santé des futurs époux.

F. DE GAIL.

FIN





UNE ENSEIGNE ARTISTIQUE

Ce célèbre tableau de Boilly, connu sous le nom de "Le Gourmand" constitue une des plus curieuses enseignes dont le vieux Paris artistique s'enorgueillit.

LE VENTRE DE PARIS

Une rencontre aux enfers entre Lucullus et Gargantua serait chose peu banale ; l'on peut être assuré que ce gourmet et ce gourmand tomberaient parfaitement d'accord pour déclarer que Paris est le Paradis des gastronomes. 🍷 🍷 🍷 🍷 🍷 🍷 🍷 🍷 🍷 🍷 🍷 🍷 🍷 🍷 🍷



JE SAIS TOUT ne prétend pas suivre Zola dans sa course à travers les Halles magistralement décrites dans le *Ventre de Paris*, mais indiquer à ses lecteurs les coins où leur péché mignon de gourmandise trouvera à se satisfaire.

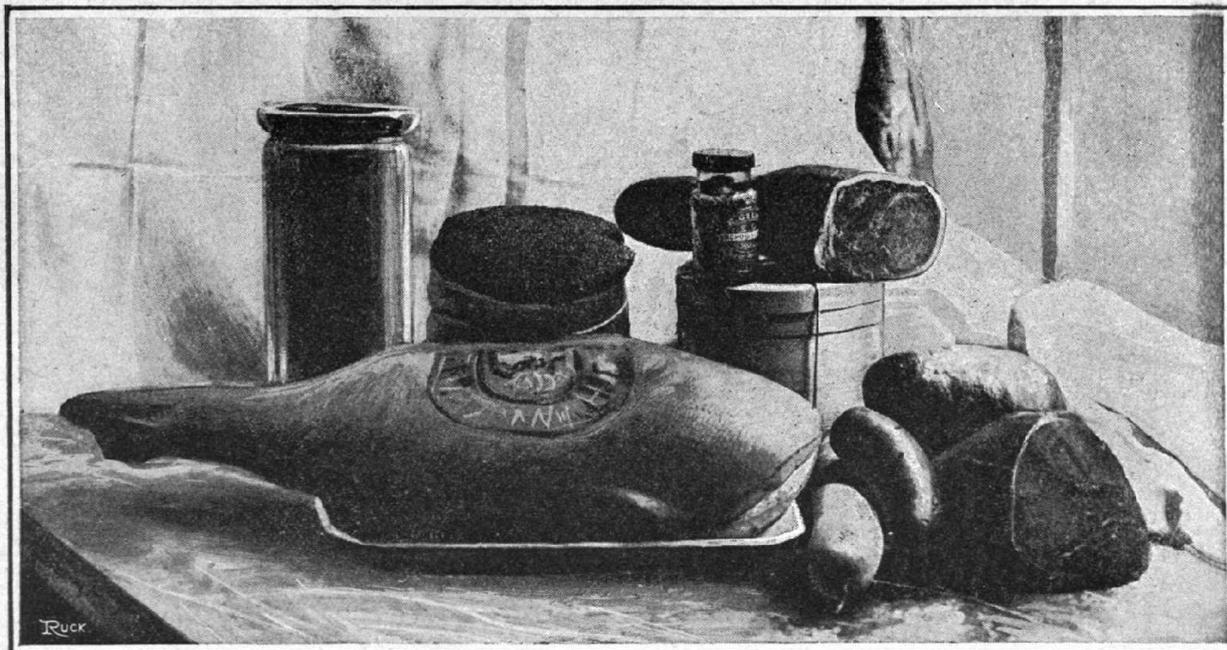
Nous avons eu la preuve convaincante que la maison Gilot, fondée en 1785, 87, rue des Petits-Champs, était le type, par excellence, des entrepôts de comestibles par la variété et par le choix. Nous savons qu'elle possède une clientèle d'élite, choisie par les Parisiens raffinés. Les immenses caves de Grenelle, son entrepôt d'Issy, abritent tous les bons crus de France qui y reçoivent, pour leur vieillesse, le plus frais des asiles. Le propriétaire de la maison Gilot, M. Rousse, fournisseur des principales Cours étrangères, compte parmi ses clients autant de princes qu'il y en a d'inscrits dans le Gotha et leur envoie toute la savoureuse gamme des vins de France, les Bordeaux, les Bourgo-

gne et les Champagne, puis les Madère, les vins d'Espagne, les vins du Rhin et les bataillons de la Moselle. Des bières anglaises, allemandes et françaises forment la réserve ou la territoriale de la soif, et pour assurer la victoire, nos vieilles eaux-de-vie, nos robustes cognacs, nos grandes fine-champagne arrivent au premier appel. Les liqueurs ? La maison Gilot nous les fournit toutes.

Les conserves de la maison Gilot forment l'infanterie et rappelons-nous que l'infanterie est la reine des batailles.

Les truffes du Périgord, les pâtés qu'elles embaument, depuis le pâté de bécasses jusqu'au pâté d'anguilles, s'inscrivent pour nous charmer à leur tour, car Périgueux ne veut pas s'effacer devant Pithiviers.

Pour celui qui apprécie tous les admirables produits de la nature, depuis la succulente asperge, le fois gras exquis, la truffe souveraine, le jambon marbré, jusqu'au Château-Margaux, le catalogue de chez Gilot offre une lecture des plus intéressantes.



CHEZ GILOT : UN SAVOUREUX ÉTALAGE
Devant de tels produits qui ne se sentirait à la fois gourmand et gourmet?

L'Eden des Fruits se trouve en plein cœur de Paris, rue Gomboust. *L'Eden des Fruits*, ancienne Maison Dupont, est la propriété de M. Barbier, à l'obligeance duquel nous devons le plaisir de reproduire ici de merveilleux fruits, exposés au dernier concours horticole par la Société anonyme des Forceries de la Seine. J'ajouterai que c'est sur les conseils de M. Barbier que cette exposition fut organisée.

Les sacrifices sont peu de choses pour M. Barbier, et nos lecteurs pourront s'en convaincre quand ils sauront qu'il s'est rendu acquéreur des fruits incomparables, que nos gravures ne représentent ici qu'imparfaitement, pour une somme supérieure à trois mille francs. On peut affirmer, et ceci sans crainte d'être contredit, que M. Barbier est le premier connaisseur de fruits du monde entier, sa compétence approfondie est telle qu'il n'est aucun pépiniériste ni arboriculteur qui ne s'adresserait à lui pour trancher un différend comme espèces, qualités ou variétés de fruits.

Il est surprenant de le voir attribuer à son espèce réelle telle ou telle pêche au noyau adhérent ou non adhérent, sucrée ou non sucrée, sans jamais se tromper et il en est de même pour les cantaloups et en général pour toutes les primeurs.

Une visite à *L'Eden des Fruits* est un enchantement. On ne sait qu'invoquer : l'ombre de Lucullus ou celle de Gargantua. On ne peut s'empêcher d'éprouver un

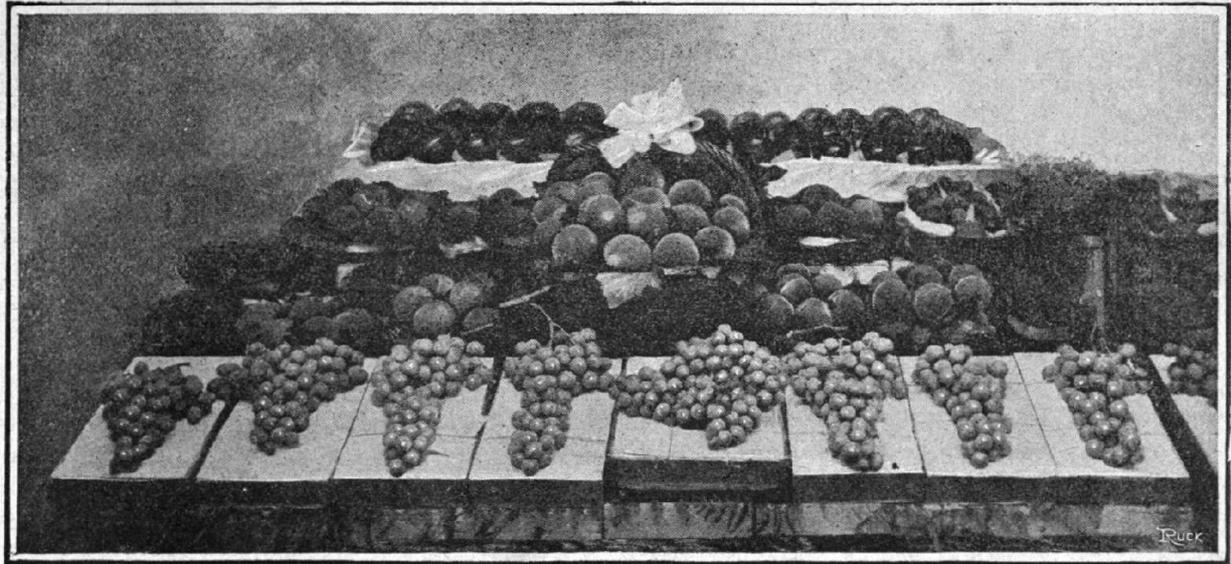
certain étonnement en apprenant que dans ce palais du fruit il se traite par an pour plus de quatre millions d'affaires rien qu'en primeurs ! *L'Eden des Fruits* réjouit la vue, *L'Eden des Fruits* contente les plus gourmets et fins dégustateurs. Toutes les Cours d'Europe ont pour fournisseur la Maison Dupont, et si Nicolas ou Guillaume, François-Joseph ou Humbert mangent une pêche, on peut être persuadé qu'elle a été choisie par M. Barbier. Pour les cadeaux de Noël et du premier de l'An, une visite à *L'Eden* s'impose, car la corbeille de milieu de table, fruits et fleurs, depuis 10 francs, est à la portée de toutes les bourses.

Remercions encore une fois le sympathique et intelligent M. Barbier d'avoir bien voulu nous permettre de dire quelques mots de lui et de son merveilleux établissement : *L'Eden des Fruits*.

L A QUESTION DU PAIN FRAIS

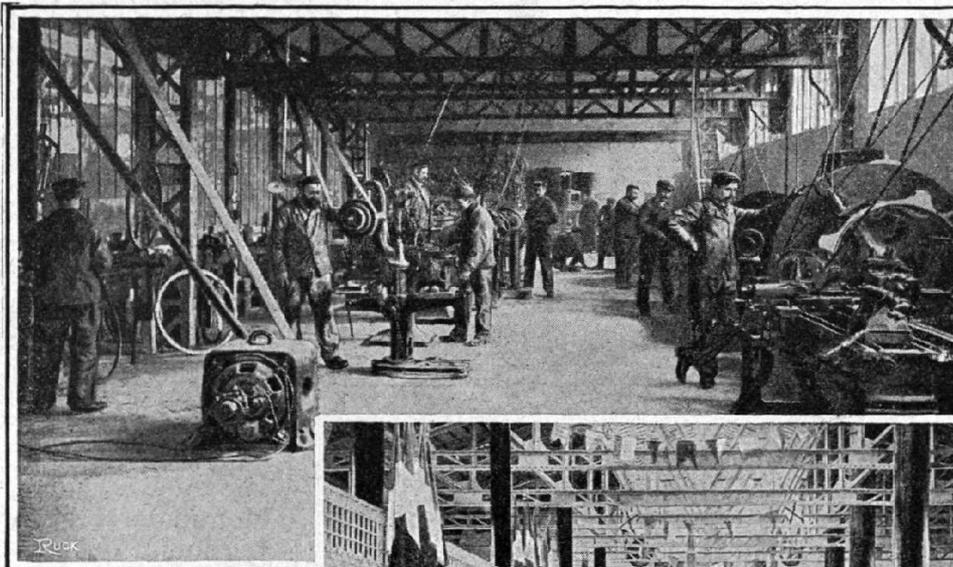
On a vu, fait sans précédent, les Parisiens mis au pain sec le lundi, parce que les boulangers avaient fermé leurs boutiques pour protester contre la loi sur le repos hebdomadaire. La question du pain est ainsi revenue au premier plan de l'actualité et nos lecteurs nous auront gré de leur dire comment se fait à Paris leur aliment quotidien.

Il existe encore, dans notre siècle de progrès, environ 2.500 boulangers installés dans les caves de la Capitale où quelques



A L' " EDEN DES FRUITS "

Ce bouquet de fruits n'est-il pas aussi beau et agréable à l'œil qu'un bouquet de fleurs?

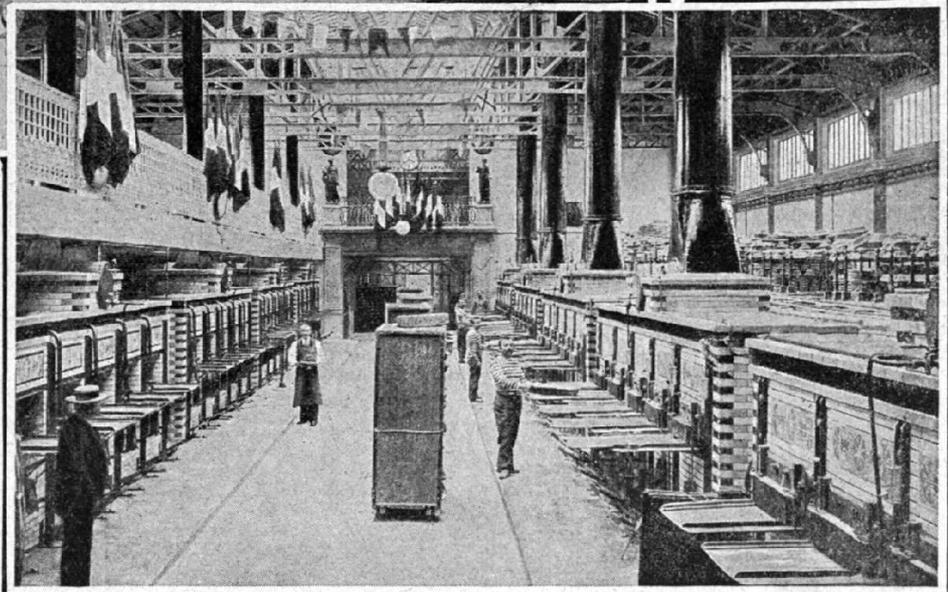


Un des ateliers où l'on construit les moulins, pétrins mécaniques et fours continus du système Schweitzer.

milliers de geindres, nus jusqu'à la ceinture, ou souvent complètement nus, couverts de sueur, râlent, crachent, éternuent, et mêlent à la pâte qu'ils pétrissent toutes les secrétions de leur corps

surchauffé et les excréments de leurs poumons congestionnés par l'air impur d'un fournil asphixiant.

Il faut donc savoir gré à un inventeur persévérant, M. Schweitzer, qui a doté Paris de la plus belle et la plus grande Meu-



Le Hall des 50 fours de la Meunerie Boulangerie Schweitzer qui a fourni le pain frais aux Parisiens. L'immense Hall de la Meunerie Boulangerie Schweitzer avec ses 50 fours est un des plus importants du monde.

nerie-Boulangerie mécanique de France, donnant un exemple qui devrait être suivi au nom de la santé et de l'hygiène publique.

Cet établissement modèle situé 69, rue d'Allemagne, est ouvert au public tous les jeudis après-midi : on y voit le grain de blé transformé automatiquement par des moulins appropriés, en farine, en pâte, et finalement en pain. La main de l'homme n'y joue, on le devine, qu'un rôle secondaire.

On fabrique ainsi 50,000 kilos de pain journalièrement et on assure un contingent de pain frais aux Parisiens tous les lundis de fermeture des autres boulangeries.

À côté se trouvent les ateliers de construction, moulins, pétrins et fours brevetés du système Schweitzer qui sont actuellement adoptés dans l'armée, dans la marine, et dans les administrations publiques de l'Etat et qui se propagent aussi dans les villes et les campagnes, pour y vaincre la malpropre routine et donner à tous, suivant la devise de l'inven-

teur : *Le meilleur pain au meilleur marché.*

Qui ne connaît le Café Américain? En faire l'éloge ici serait presque superflu. Bonne chère et bons vins, telle est la devise de ce restaurant si parisien, où l'on rencontre, à l'heure du déjeuner ou du dîner, l'élite de nos hommes de lettres, de nos artistes, où le monde de la finance coudoie le monde des lettres, dans un éblouissement de femmes élégantes et jolies.

À l'heure des soupers, dans la salle des fêtes du 1^{er} étage, la scène change et le Café Américain offre, jusqu'au lever du jour, le spectacle de la vie parisienne dans tout son luxe.

Nous reproduisons ici une pile de sacs de café de la célèbre Maison Corcellet dont la réputation est universelle. Boire du café Corcellet, c'est connaître toutes les joies : il est incomparable.

Enfin, ces beaux poissons ont été photographiés, rue du Faubourg-Montmartre, chez Bernheim, qui possède la réputation de vendre le poisson le plus frais et le plus délicat du monde.



LE GRAND HALL AU CAFÉ AMÉRICAIN
où tant de célébrités défilent chaque soir.



LE CAFÉ CORCELLET
est le vrai café des gourmets



BERNHEIM
La marée de Bernheim est la plus délicat du monde.

Je sais tout



UN ART CHARMANT

Louise Abbéma

Le parfum est l'âme de la fleur, comme la fleur est le reflet de la femme. Quel art charmant que celui qui consiste à extraire, à concentrer et à emprisonner dans une enveloppe de cristal la délicieuse et subtile essence!

DE LA FLEUR AU PARFUM

Par René Maizeroy

Le parfum est intimement lié à la vie élégante. Il est donc intéressant de savoir par quelles transformations passe la fleur jusqu'à ce que son parfum exquis soit concentré et emprisonné dans quelque joli flacon ❧ ❧



Il est des parfums subtils et délicieux de blonde et des parfums aigus et violents de brune.

Ils semblent comme un peu de l'âme de celle qui en est imprégnée. Certains s'apparient étrangement avec la douceur lointaine d'un regard de songe, la transparence d'une peau de fruit rose et dorée, les reflets lumineux d'une chevelure souple, ondoyante, telle que de la soie légère sur quoi se joue un rayon de soleil automnal.

D'autres, avec les sombres bandeaux où, selon le vers du poète, la nuit a mis son charme et son obscurité, les yeux profonds et attirants comme une eau de mystère où tremblent des feuilles mortes et des paillettes d'or, le teint mat, la blancheur d'hostie d'un visage qui évoque des temps héroïques d'amour et de sang.

Ils vous troublent, ils vous attirent; ils vous rappellent des choses; ils vous font rêver; ils vous empêchent d'oublier.

Avant même qu'on vous ait raconté sa

vie, révélé sa nature et l'état de son cœur, vous devinez ce qu'est une femme, en respirant l'odeur qui émane de ses gestes, de ses dentelles. Vous savez si elle est coquette, délicate, sentimentale, raffinée, complexe, chercheuse, ou si, vulgaire, elle se moque de tout, si elle se laisse vivre au petit bonheur, si elle n'a aucun souci de plaire ou d'être aimée. A cause de son parfum, vous la négligez, vous passez indifférent comme devant quelque paysage banal, vous vous dérobez aussitôt, ou, au contraire, vous vous penchez attentif, intéressé vers son âme, vous lui trouvez un attrait indéfinissable, vous souhaitez de connaître ses goûts, ses secrets.

La première a choisi n'importe quelle essence, à cause de la forme du flacon et du nom joli qu'il porte, s'en vaporise à la diable. La seconde fait des mélanges savants, songe qu'un jardin, au cours des saisons, se métamorphose, exhale les odeurs les plus diverses, et elle se garderait de parfumer ses fourrures et ses corsages d'Irlande de la même manière; elle sent tour à tour l'hiver, le printemps, l'été, l'automne comme un bouquet de sortilège.

Quelle place tient le parfum dans la toilette de la femme!

Aussi, dans cette sorte d'encyclopédie qu'est *Je sais tout*, nous a-t-il paru intéressant de raconter comment on l'extrait de la fleur.

C O M M E N T S E F O N T L E S P A R F U M S .

On évalue aujourd'hui le nombre des fabricants de parfums à plus de trois cents. Ces fabricants emploient six à sept mille ouvriers dans leurs usines et font pour soixante-quinze à quatre-vingts millions d'affaires.

Transportez-vous par la pensée dans cet immense jardin féérique qui se déroule entre la vieille cité de Grasse et Cannes. Imaginez-vous à perte de vue des champs de roses, de jonquilles, de violettes, d'iris, de tubéreuses, de jasmins. une jonchée fabuleuse de Fête-Dieu, d'où monte, comme de quelque pressoir, une odeur si pénétrante, si grisante que l'on a le vertige, par les routes.

Là se recueillent les parfums, tantôt dans la racine, tantôt dans la tige, tantôt dans les feuilles, tantôt dans les corolles.

« La récolte, quel que soit le cas, exige des soins tout spéciaux. Il importe de choisir une heure de la journée appro-

priée, un certain degré d'épanouissement, de tenir compte de l'humidité de l'atmosphère, de son ensoleillement. La fleur cueillie dans des conditions favorables apprises par l'expérience, la tâche est encore ardue. Il suffit pour le comprendre de songer à la délicatesse du parfum, à sa fragilité, à la quantité de fleurs qu'il faut traiter et à la rapidité de la floraison. »

Coiffées de chapeaux de paille qui ressemblent aux pétases antiques, chargées de corbeilles que transportent des bourriquets patients de la couleur grise de la poussière, les jeunes filles et les femmes suivent pas à pas chaque sillon, se courbent sur chaque rosier, sur chaque arbrisseau, sur chaque plante, en détachent les fleurs lentement avec des précautions infinies comme si elles redoutaient de les meurtrir, de les effeuiller.

La moisson achevée, les fleurs, avant d'être distillées, sont triées par des mains adroites, prestes, douces de femmes sur des tables dont le bois finit par embaumer comme quelque sachet.

Ayant de leur faire subir d'autres opérations, il faut que les substances aromatiques soient concassées, pilées, déchiquetées, pulvérisées dans des infusoires hermétiquement clos et terminés à leur partie inférieure par un filtre.

On laisse fermenter dans de l'alcool les corps odorants tels que l'iris, le musc, la civette, le benjoin, etc. Quant à l'orange, au citron, à la bergamotte, le procédé est beaucoup plus simple. Il suffit de les presser comme des grappes de raisin. Si l'essence surabonde, on use du procédé dit à l'éponge, ainsi nommé parce que l'on recueille l'huile essentielle sur une éponge en exprimant entre les doigts tout le suc du fruit. Dans le cas contraire, on a recours au procédé dit à l'écuelle. L'écuelle est un vase plat en fer blanc sur le fond duquel émergent quelques pointes de laiton rangées en lignes excentriques. L'ouvrier râpe le zeste du fruit sur ces pointes. Quelquefois le vase plus profond est armé à l'intérieur de côtes aiguës. On y place les fruits et on ferme par un couvercle armé également d'arêtes et auquel on imprime un mouvement giratoire.

Passons à la fleur. Elle est placée dans un alambic avec de l'eau et ce mélange est soumis à la distillation. Parfois cette opération s'effectue sur les lieux même de production, par exemple, dans les Alpes où le spectacle ne manque pas de pittoresque. Les fleurs sont jetées dans l'eau

que contiennent de grands récipients que chauffe un feu de bois. L'essence sort par un serpentín placé dans une cuve de bois remplie d'eau. Mais les appareils employés dans les grandes usines sont, au contraire, très perfectionnés. La rose et la fleur d'oranger se traitent de cette façon. Les autres fleurs telles que

ce qu'on est obligé de faire pour les plus délicates, le jasmin et la tubéreuse, il s'appelle *enfleurage*.

Enfin, grâce aux découvertes récentes de la chimie moderne, on obtient des essences concrètes en les traitant par des dissolvants volatils.

LE RÔLE DU PARFUMEUR

Ces descriptions techniques, que nous avons dû donner par le menu, manquent peut-être un peu de poésie. Faire une sorte de cuisine de cette chose divine qu'est la fleur; la faire bouillir ou la mettre en contact avec des corps



Lourse Abbuina

IDÉAL PARFUM

Respirer l'extrait de violettes, c'est se transporter sur la Côte d'Azur.

violette, jasmin, cassie, tubéreuse, etc., ne supportent pas la distillation. Pour obtenir leur parfum on a recours à la propriété que possèdent les corps gras d'absorber les odeurs par simple contact avec les produits odorants. Quand on opère à chaud, ce procédé prend le nom de *macération*; quand on traite les fleurs à froid,

gras pour leur faire absorber son parfum, n'est-ce pas comme une profanation? Et voilà

qu'une moue dédaigneuse plisse vos lèvres, mesdames. Mais le parfumeur entre maintenant en scène, le magicien averti qui diluera, qui transformera, qui mélangera avec une véritable maîtrise, un art subtil ces matières premières. Il a des formules de jadis. Il sait doser et fixer le parfum. Grâce à des combinaisons, à des

mélanges dont il garde le secret jalousement, fémininement, si j'ose dire, il parvient à obtenir cette qualité si particulière, si merveilleuse, la durée, et que ses odeurs si fines, si délicates ne s'évaporent pas presque aussitôt, imprègnent pendant des heures et des jours la batiste, les dentelles, la chair.

On a parlé souvent de la science des vieux alchimistes; on a vanté leurs secrets... Qu'était tout cela à côté de la science moderne, des découvertes actuelles qui prennent à la fleur son essence la plus pure pour la concentrer dans un minuscule flacon qui contient à lui seul tout le parfum d'un jardin enchanté?

Nul dans ses recherches, dans ses trouvailles n'a dépassé, n'a égalé la maison Ed. Pinaud, nul n'a quintessencié aussi parfaitement, aussi suggestivement l'arome des fleurs les plus aimées, les plus embaumées. Respirez le *Genêt d'or* et vous aurez la sensation de traverser quelque lande bretonne où la mer d'Émeraude apparaît comme à travers une illumination de fête, où l'air

fleure le miel comme un gâteau de ruche. Respirez la *Brise embaumée violette* et vous vous croirez sur la côte d'Azur cependant qu'au bord des routes, des enfants vous offrent de gros bouquets, vous offrent des violettes à pleines mains. C'est tout le printemps, toute la douceur de vivre qui jaillit d'une gaine de cristal comme par miracle. Et voici un nouveau parfum, la *Corrida* qui vous remémore les nuits chaudes de Séville, les courses de taureaux où des châles pendent au bord des loges, les œillets rouges qui étoilent les mantilles, les sorbets à l'orange et les treilles de roses de l'Alcazar.

Ah! les nostalgies de départ que vous donnent ces parfums de tentation, les minutes de volupté que l'on goûte à les *essayer*, à les savourer, un à un, dans ce vaste hall de la place Vendôme si bien décoré et où l'on se figure être en un palais.

RENÉ MAIZEROT.

(Compositions de Louise Abbéma.)



BRISE EMBAUMÉE VIOLETTE

L'enivrant parfum, présenté sous la plus gracieuse des formes.